

Felicia Mihali

# DINA

R O M A N



Maquette de la couverture : Zirval Design et Daniel Ursache  
Photographie de l'autrice : Danila Razykov  
Illustration de la couverture : Mirela Ivanciu

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Dina / Felicia Mihali.

Noms : Mihali, Felicia, 1967—auteur.

Description : Édition originale : Montréal : XYZ éditeur, 2008.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20210050098 | Canadiana  
(livre numérique) 20210050101 | ISBN 9782924936245 (couverture  
souple) | ISBN 9782924936252 (PDF)

Classification : LCC PS8576.L295343 D56 2021 | CDD C843/.6—dc23

©2021

Éditions Hashtag 2018 Inc.

et

Felicia Mihali

Tous droits réservés. Toute reproduction de cette œuvre en totalité ou  
en partie, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans  
l'autorisation écrite de l'éditeur.

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives Canada et Bibliothèque et  
Archives nationales du Québec, 2021  
ISBN : 978-2-924936-24-5

Diffusion pour le Canada : Gallimard Ltée  
3700A, boulevard Saint-Laurent, Montréal, (Qc), H2X 2V4  
Téléphone : (514) 499-0072 Télécopieur : (514) 499-0851  
Distribution : SOCADIS

Éditions Hashtag 2018 inc.  
Montréal

**editionshashtag.com**

**DINA**

## De la même autrice

*Le pays du fromage*, Montréal, XYZ éditeur, 2002

*Luc, le Chinois et moi*, Montréal, XYZ éditeur, 2004

*La reine et le soldat*, Montréal, XYZ éditeur, 2005

*Sweet, sweet China*, Montréal, XYZ éditeur, 2007

*Dina*, Montréal, XYZ éditeur, 2008

*Confession pour un ordinateur*, Montréal, XYZ éditeur, 2009

*L'enlèvement de Sabina*, Montréal, XYZ éditeur, 2011

*The Darling of Kandahar*, Montréal, Linda Leith Publishing, 2012

*A Second Chance*, Linda Leith Publishing, 2014

*La bien-aimée de Kandahar*, Montréal, Linda Leith Publishing 2016

*Une deuxième chance pour Adam*, Montréal, Hashtag, 2018

*Le tarot de Cheffersville*, Montréal, Hashtag, 2019

*Pineapple Kisses in Iqaluit*, Toronto, Guernica Editions, 2021

*Une nuit d'amour à Iqaluit*, Montréal, Hashtag, 2021

Felicia Mihali

# DINA



R O M A N

#Hashtag



*À ma mère.*  
*À mes amis d'enfance, où qu'ils soient.*



Writing a novel has always demanded  
a certain readiness to betray — family  
and friends, usually.

NOAH RICHLER,  
*This is my country.*  
*What is yours ?*



## Dimanche

Comme chaque semaine, le dimanche après-midi, je téléphone à ma mère. Comme d'habitude, ce n'est qu'après une dizaine de sonneries qu'elle décroche en demandant aussitôt :

— Qui est-ce qui est là ?

Et moi, suivant le rituel établi entre nous, je lui réponds :

— C'est moi !

Ma mère comprend et se tait sans rien ajouter. Quelques secondes plus tard, elle me dit :

— Attends que je ferme la télé, je ne t'entends pas bien.

Elle s'éclipse une bonne minute pendant laquelle j'ai l'impression d'entendre le chant d'un coq. Quelle heure est-il là-bas ? Neuf heures du soir. Ce ne peut donc être un coq car, à cette heure-là, les poules dorment toutes. De plus, depuis quelques années, ma mère n'élève plus de poules. Mes parents ont même renoncé aux chats et aux chiens.

Quand elle reprend le récepteur, je recommence sans enthousiasme la litanie de mes nouvelles. À mon grand désespoir, ma mère m'arrête encore une fois en disant :

— Je ne t'entends toujours pas, attends que je ferme la radio aussi. Elle joue trop fort.

Comme d'habitude, ma mère a laissé en marche tous les appareils de la maison. Je ne doute pas que toutes les ampoules soient allumées également.

Pendant son absence, j'ai encore une fois l'impression d'entendre les sons familiers du village, le miaulement d'un

chat et l'aboïement d'un chien. Mais quel chat et quel chien ? Ceux du voisin, peut-être.

Lassée de répéter les mêmes choses sur moi et ma petite vie au Canada, je lui demande :

— Quoi de neuf, maman ? Qui est-ce qui est mort encore ?

Depuis quelque temps, les seules nouvelles que ma mère me donne quand je l'appelle sont celles des décès. Dans mon village natal, perdu au milieu de la plaine, contourné par les grands chemins routiers et ferroviaires, les gens disparaissent à un rythme presque quotidien. Les vieux paysans périssent de maladies dont je n'ai jamais eu conscience dans ce coin : cancer de l'estomac, diabète, tumeur au cerveau, cancer de la gorge. Depuis mon enfance, je suis habituée à percevoir la mort comme un accident divin, celui qui vous conduit directement au ciel. Lors de mon avant-dernier coup de fil, ma mère m'a annoncé le suicide de son filleul. Il s'est pendu au milieu de son troupeau de moutons, en pleine nuit. Il a battu sa femme avec une chaîne et il s'est ensuite retiré dans l'étable, où il s'est pendu à une poutre. Cet appel succédait à un autre au cours duquel j'avais appris que la marraine de mes parents était morte d'un cancer de l'estomac.

Sachant d'avance que quelque nécrologie m'attend à chaque nouvelle conversation, je ne demande plus à ma mère ce qui se passe au village, mais plutôt s'il n'y a personne de ressuscité.

Cette fois-ci, de son ton habituel, ma mère m'apprend une autre nouvelle :

— Dina est morte.

Je crois que le brouillage constant créé par les lignes internet me fait confondre la première lettre du nom prononcé par ma mère :

— Qui ? lui demandai-je.

— Dina. Tu sais, Dina ?

Oui, je sais, Dina.

— Mais comment ?

Je lui pose cette question stupide, même si la réponse ne m'intéresse déjà plus. Dans cet éclair de lucidité où le cerveau

est capable de brouiller la frontière entre passé et avenir, d'estomper nos sentiments actuels en faveur de ceux à venir, je perçois combien cette nouvelle me fait mal et combien elle me fera encore plus mal demain et après-demain. Pour le moment, je peux encore échapper à la déchirante tristesse qui me guette pour me concentrer sur des riens.

— Maman, qu'est-ce que vous dites ?

Je parle encore à ma mère en la vouvoyant car, dans mon village, il est interdit de tutoyer ses parents.

— Oui, oui, c'est vrai ! Dina, la fille d'Olympia, est morte.

— Maman, je sais qui est Dina, mais....

Maman ne dit rien et moi non plus.

J'essaie de la faire revenir sur ses paroles.

— Maman, qui vous a dit ça ?

— Personne, c'est le monde qui parle.

— Oui, je sais, le monde, mais qui vous l'a dit à vous ?

Peut-être qu'elle est malade ! Est-ce qu'elle est à l'hôpital ?

— Je ne sais pas.

Je reprends un peu espoir et je suis cette trace :

— À quel hôpital ?

— Je ne sais pas !

— Quand a-t-elle été hospitalisée ?

— Je ne sais pas.

— Avez-vous parlé à tante Olympia ?

— Non. Je crois qu'elle est trop triste.

— Triste de quoi ?

— Mais je te l'ai déjà dit, sa fille est morte.

Le ton de ma mère me convainc. Oui, Dina est morte. Si les gens du village disent qu'elle est morte, il n'y a aucun espoir que mon amie ressuscite. Dina est morte. Les villageois, réduits aux quelques vieux couples qui y vivent encore, le savent pour sûr. Avant tout, là-bas, ce sont surtout les mauvaises nouvelles qui arrivent. Ils ne connaissent rien de rien, mais ils sentent toujours la présence des catastrophes. Quand l'Amérique est en train de s'effondrer, ils le savent à leur manière. Quand, en Irak, les attentats se poursuivent, quand les soldats canadiens meurent en Afghanistan, mes

villageois savent que les choses tournent mal sur cette planète. Lorsque, à l'âge de quinze ans, j'ai été expulsée du dortoir du lycée, dans mon village, on a dit que j'avais quitté le pays en traversant la frontière en compagnie d'un Arabe. C'était à l'époque de Ceaușescu, et les pires scénarios de la vie de quelqu'un étaient liés à l'évasion du pays et à la présence des étrangers. La nouvelle était fausse mais vraie en même temps, car être expulsée du dortoir, c'était la pire chose qui pût arriver à une fille de la campagne. Cela allait tout bousculer dans ma vie, et les villageois, chaussés de bottes en caoutchouc et coiffés encore de tuques en peau de mouton taillées à la manière de leurs ancêtres daces, le savaient. J'arrête donc de soupçonner ma mère d'ivresse ou de tromperie. Neuf heures du soir, c'est le moment où, même si elle a bu, elle commence à se réveiller.

La nouvelle est donc vraie. La seule chose que je puisse faire est d'en apprendre les détails. De cette manière, je pourrai peut-être en diminuer la gravité.

— Maman, pourriez-vous aller parler à tante Olympia ?

— Oui, oui.

— Demandez-lui ce qui est arrivé. Je vous rappelle dans une demi-heure.

— Oui, oui, dit-elle, et elle raccroche sans me dire à bientôt.

Je raccroche aussi mais, au bout d'une minute, je compose de nouveau son numéro. Elle me répond tout de suite :

— Qui est-ce qui est là ?

— C'est moi, maman.

— Oui, oui, c'est toi, naturellement. Je ne peux pas y aller, car tout le monde dort à cette heure-ci.

— Alors, écoutez, maman, je vous laisse. Allez vous coucher, vous aussi. Je rappellerai demain. S'il vous plaît, allez parler à tante Olympia.

J'hésite un peu :

— Ou, mieux, interrogez les voisins !

— Oui, oui.

— Alors, bonne nuit !

— Bonne nuit !

Je ne dis rien à Calinic. Allongé sur le lit, il feuillette un magazine, sans s'attarder sur quelque chose de précis, dans l'attente du sommeil.

Depuis toujours, je déteste les dimanches. Même à l'époque où je travaillais comme journaliste pour un quotidien et où les dimanches étaient les seuls jours de repos, je ne les aimais pas. Tout comme Dieu, je sentais que, ce jour-là, il n'y avait pas grand-chose à faire. Je n'aimais pas faire la sieste non plus. Si le sommeil me venait, je m'assoupissais là où je me trouvais, dans un fauteuil ou sur une chaise. Le matin, la journée dégageait un certain plaisir, car nous nous levions tard, sachant qu'il n'y avait rien à faire dans la maison, à part réchauffer le repas. Les après-midi toutefois étaient insipides, car à part les rares fois où nos voisins venaient jouer au rummy, nous nous ennuyions ferme. Qu'est-ce que je vais faire jusqu'à demain, d'ici à ce que je puisse appeler maman pour avoir des détails sur la mort de Dina ?

\*

La maison de Dina se trouvait à quelques minutes de marche de la nôtre : on y arrivait en sortant par la deuxième porte, celle qui fermait notre propriété en arrière. J'avais toujours négligé cette sortie, bien que par celle-ci on gagnât le centre du village, là où, autour de la statue du soldat inconnu, se concentraient l'école, le dispensaire, les magasins, le poste de police et les tavernes. L'entrée principale de notre cour donnait sur le lit asséché de la rivière, sur les vignes qui nous séparaient à peine d'une autre rangée de maisons, plus pauvres et sans clôture. La deuxième porte me déplaisait surtout parce qu'il n'y avait pas d'allée de ciment pour y accéder et, pendant trois bonnes saisons, on traversait la cour dans la boue, en longeant le poulailler, les toilettes, les meules de paille et de tiges de tournesol destinées à chauffer les poêles en hiver. Pour aller jouer, je n'utilisais jamais cette porte mais celle qui, bordée de rosiers touffus, donnait accès directement à la cour cimentée, là où se trouvaient les deux maisons, le puits, le grand four à pain, le potager et le jardin de fleurs de ma mère.

Tout ce qui pouvait être rejoint par la deuxième porte — la parenté, les voisins, les copains — avait pour moi une importance secondaire. En conséquence, les enfants avec qui je jouais bénéficiaient du même degré d'estime que les orties à travers lesquelles je les rejoignais.

Une fois sorti dans la rue, il fallait, pour arriver chez Dina, longer la maison de notre voisin Nicolaé, un berger, puis traverser un petit carrefour et longer la clôture qui fermait la vigne de notre filleul.

Je ne suis pas entrée dans cette maison avant mes dix ans. Dina, ma cadette d'un an, n'est devenue mon amie qu'à cet âge-là. Durant notre petite enfance, nous étions toujours en guerre et je la frappais souvent, car elle était aussi obstinée que moi mais moins vigoureuse. J'avais généralement le dessus dans nos chicanes verbales, mais dès que je risquais de perdre le contrôle, je lui appliquais tout court mon petit poing directement sur le nez. Son sang avait une telle facilité à gicler que notre querelle acquérait toujours l'allure d'une bataille mortelle. À la vue du sang, tout le monde paniquait, les enfants couraient vite à la maison pour avertir leurs parents qui, de leur côté, commençaient à crier par-dessus les clôtures afin d'annoncer la catastrophe à tante Olympia. Je subissais durement les conséquences de ces attaques, car la mère de Dina me poursuivait des jours et des jours, en essayant de m'attraper et de me punir. Alors que ma mère lui disait que c'était une affaire entre enfants, ma grand-mère me livrait, insouciant :

— Si tu peux, attrape-la et donne-lui ce qu'elle mérite.

De son côté, tante Olympia ne lui demandait jamais de me livrer ou de me punir elle-même. Mes parents ne m'avaient presque jamais punie pour mes méfaits, et d'autant moins pour avoir frappé mes copines. Cela n'arrivait pas souvent, à l'exception de Dina, qui attirait les ennuis, car son attitude m'incitait secrètement à la violence. Sa façon de me contredire me mettait toujours hors de moi. Elle en connaissait les conséquences, mais c'était plus fort qu'elle, elle n'était pas capable de s'arrêter à temps.

Malgré la tension qui régnait entre nous, Dina n'était pas mon ennemie farouche. Elle ne faisait pas partie de ceux que

je détestais vraiment, même si, eux, je ne les frappais jamais. Pendant nos jeux, il est vrai que nous n'étions à aucun moment dans le même camp, mais nous n'étions pas des adversaires déclarées non plus et nous commençons toujours à jouer avec la meilleure volonté du monde. Mais la tension augmentait peu à peu. Tous les soirs — car les meilleurs divertissements avaient toujours lieu le soir — ne finissaient cependant pas par des raclées, car souvent elle arrivait à s'enfuir et à franchir la porte de sa maison.

Nous étions très habituées l'une à l'autre, car Dina ne manquait aucun jeu. Tout comme moi, elle était une enfant gâtée, car tout comme moi, elle était enfant unique. Nous n'avions jamais rien à faire chez nous, malgré la quantité de travail de nos parents, des paysans surchargés de fardeaux, dans le champ et à la maison.

Toutefois, nos disputes se nourrissaient de quelque chose de plus profond que nos chicanes d'enfants. Notre adversité tirait sa force de la nuit des temps, lorsque nos ancêtres avaient bâti leurs premières huttes sur des rives situées à de grandes distances les unes des autres. Sa famille habitait ses terres depuis une éternité, alors que ma famille maternelle provenait de la Dobroudja, une région cosmopolite au bord de la mer Noire où les Roumains se mêlaient aux Tatars, aux Turcs, aux Grecs, aux Russes, aux Juifs et aux Arméniens. Nos familles actuelles conservaient les différentes habitudes et croyances de leurs ancêtres. Même si elles n'habitaient qu'à deux maisons de distance, nos mères se différenciaient donc nettement. La nature des liens tissés entre nous, les filles, et les deux génitrices était peut-être à la base de notre antipathie. Je punissais Dina en détestant sa mère.

Tante Olympia ressemblait en tout à ma grand-mère. Plus âgée que ma mère — elle avait eu Dina à quarante-trois ans —, elle était aussi sévère et inflexible que les vieilles femmes du village. Elle aimait Dina avec autorité, la gâtait tout en lui interdisant de désobéir à ses ordres. Si choyée qu'elle fût, Dina se soumettait aux règles sans jamais dépasser les bornes. Même si elle n'aidait pas beaucoup au ménage, elle ne flânait pas comme moi dans les rues. Chez eux, les choses me

semblaient très simples mais, avec mon instinct d'enfant, je devinais que cette apparente simplicité se nourrissait de quelque chose de mystérieux. Dina vivait avec ses deux parents, que je trouvais bizarres, car leur affection pour leur progéniture était aride, sombre. Rien ne les égayait ni ne les faisait rire au milieu de la rue. Les frivolités, tout comme le bonheur, étaient des choses d'alcôve. Les seules câlineries permises se passaient au lit, dans l'obscurité. J'étais ébahie quand, parfois, je découvrais qu'ils pouvaient être autres que les figures hiératiques de saints byzantins. Je connaissais cette attitude, cette façon de voir et de faire les choses, car elles fonctionnaient chez nous aussi à travers mes grands-parents. De la part de la deuxième génération, cela ne m'étonnait pas : ils appartenaient au passé, à ce qui devait disparaître pour faire place à la jeune génération, représentée par mes très jeunes parents. Dina se nourrissait donc de cette vieillesse et, pour cette raison, elle m'effrayait. Je la punissais d'être si vieille par rapport à moi, de ne pas ressentir du plaisir pour les choses qui me délectaient, moi. Malgré les puérilités dont elle était parfois capable, elle ressemblait beaucoup à sa mère : sévère, taciturne, morose, mécontente. Je la battais pour la rajeunir, pour l'amener plus près de moi, de mon âge. J'étais liée à elle d'une manière secrète car, tout en la fuyant, je la recherchais continuellement.

De mon côté, les choses étaient tout à fait différentes, car ma mère me permettait une liberté totale. Ma famille comptait quatre adultes, entre qui les tâches étaient strictement partagées. Moi, je n'avais aucun rôle à y jouer. J'étais une fainéante qui s'ennuyait souvent. Comme le temps ne me manquait jamais, je quémandais la présence de mes voisins qui travaillaient durement coude à coude avec les plus grands : ils balayaient la cour, abreuyaient les animaux, sarclaient les mauvaises herbes, se rendaient à la boulangerie, à l'autre bout du village, et faisaient même la cuisine. Chez nous, tout était déjà pris : ma grand-mère avait la charge des repas, mon grand-père s'occupait du bétail, ma mère, du jardin, et mon père rapportait de l'argent à la maison, car il était salarié. Lui, il était le seul à exercer une certaine autorité sur moi et à qui je devais obéissance, mais il n'était pas souvent là. Il partait au boulot

avant mon réveil et revenait souvent alors que j'étais déjà au lit. Et j'avais intérêt à y aller tôt, car mon père était l'épouvantail dont me menaçaient ma mère et ma grand-mère, incapables comme elles l'étaient de me maîtriser. En grandissant, j'ai compris que je n'avais pas à m'inquiéter ; l'important était que je disparaissais avant son arrivée ou que je me calme un peu vers le coucher du soleil.

Cette fainéantise se traduisait chez moi par un ennui permanent, par une attente impatiente près de la clôture des voisins pour les traquer au moment où ils finissaient leur travail, les presser même de terminer plus vite et de venir jouer avec moi. J'étais même capable de les aider à achever leur travail pour qu'on commence plus rapidement. Dans mon coin, les enfants étaient habitués à être obéissants et travailleurs. Le problème avec moi était les étés passés chez ma marraine, à Bucarest, d'où je revenais imbue d'un esprit désobéissant, dotée d'arguments assez forts pour contredire mes parents et me moquer de nos voisins. Ma mère demandait à mes cousins aînés de me donner quelque chose à faire ou des livres à lire. Mes cousins me mettaient entre les mains les bouquins qu'ils recevaient comme prix à la fin de l'année scolaire pour leurs bonnes notes et qu'ils ne lisaient jamais : Brecht, Schiller, Sénèque. Je n'y comprenais rien, mais chaque fois que ma mère était dans les parages, je reprenais la lecture à haute voix : c'était ma stratégie pour la convaincre de me laisser sortir jouer.

Je ne me souviens pas pourquoi j'avais acquis une réputation si sulfureuse auprès de mes voisins, car je ne faisais rien de grave, sauf peut-être le jour où j'ai bouché notre puits en y jetant toutes sortes d'objets pour entendre leur clapotis dans l'eau, et parce que je me baignais parfois dans la rivière à côté des garçons. Mais dans le village, la réputation d'une jeune fille se construisait sur le nombre d'heures qu'elle consacrait à la réalisation de son trousseau et aux corvées de la maison. Moi, j'étais une mauvaise graine : j'étais enfant unique, ma mère me gâtait, et parfois j'ensanglantais Dina.

Par la suite, cette réputation m'a toujours suivie, et chaque fois que je ratais quelque chose, la nouvelle circulait

dans le village, dix fois amplifiée par l'ombre des vieux soupçons :

— C'est normal, elle n'est bonne qu'à ça, qu'est-ce que vous en attendez de plus ?

Blessée, ma mère ne quittait pas la cour pendant des jours et des jours, jusqu'à ce que les voisins oublient l'événement, ce qui arrivait vite, car le village grouillait de mauvaises nouvelles. Ses antennes n'étaient tournées que vers les catastrophes. Si les enfants quittaient le village pour aller à l'école en ville, et les adultes pour travailler et échapper à la vie d'agriculteur, cela ne pouvait apporter rien de bon : voilà pourquoi tout était prévisible, mais du mauvais côté. Les seuls qui jouissaient d'une bonne réputation étaient ceux qui rentraient riches, au volant d'une auto. C'étaient eux qui ajoutaient des dépendances pitoyables aux maisons déjà délabrées de leurs parents, qui réparaient le toit du poulailler, qui coulaient dans le ciment des abreuvoirs pour les ânes. Des gens comme moi n'étaient capables que d'apporter des ennuis à leurs géniteurs.

Moi, j'avais le talent de m'attirer l'antipathie des voisins. Je ne pouvais pas être aimée longtemps, car mes gestes tout comme mon caractère étaient imprévisibles, portés vers les extrêmes. Je n'appartenais pas à la génération obéissante et enrégimentée par les communistes de mes parents ni à celle, patriarcale, de mes grands-parents. Je faisais partie des révoltés. Les gens de ma génération étaient inconstants, fuyants et violents. Leur inaptitude à savoir ce qu'ils voulaient se reflétait dans leur attitude partagée entre amour et haine extrême, bonté et violence sauvage, générosité et avarice. Imbus des discours nationalistes sur la beauté de nos paysages et de notre langue, sur la latinité de notre peuple et sur la grandeur de notre passé, ils étaient mécontents et malheureux. Mais leur révolte était impossible, étouffée par la peur des camps de rééducation, des chantiers de travail forcé et des prisons. Ils se tournaient donc contre eux-mêmes, leur famille et leurs amis. Ils se déchiraient l'âme avec des crocs de fer. Cette atmosphère étouffante avait empiré la vie des femmes, qui étaient

toujours considérées comme des bêtes de somme, une sous-espèce humaine à la disposition du maître, l'homme, qui avait le droit de les violer, de les battre et même de les tuer. Les conditions de vie misérables et la précarité de leur situation financière rendaient le divorce presque impossible, car les femmes n'avaient pas les moyens de se payer un autre logement. Elles devaient subir jusqu'à la fin de leurs jours la tyrannie du mari et de la belle-famille.

Ma mère est la femme la plus douce que j'aie connue. Jamais je n'ai rencontré quelqu'un de si fondamentalement bon et gentil, de toujours prêt à pardonner aux autres, de toujours disposé à prêter à son entourage les meilleurs sentiments et les meilleures intentions. Jamais elle ne saisisait la méchanceté ou les paroles ironiques qui lui étaient adressées, car elle n'aurait jamais blessé personne. Elle avait été élevée et éduquée dans un manque total d'ambitions et d'aspirations. Ma mère n'était dévouée qu'à la maison, même si elle n'était pas capable d'augmenter ou d'améliorer la qualité de notre vie. Elle ne faisait que mettre un ordre temporaire dans le tohu-bohu des babioles en plâtre, des tissus, des broderies qui couvraient le moindre coin de meuble, et qui devenaient un cauchemar avant Pâques et Noël quand nous devions faire le grand nettoyage. Chauler et laver la maison, cela nous prenait des jours parce qu'il fallait remettre en place toutes les parures, arracher les clous des murs pour passer le plumeau et les planter de nouveau pour y raccrocher les serviettes brodées, les trois rangées de rideaux, les tableaux en plâtre, les photographies et les icônes imprimées.

Ma mère avait une attitude soumise d'esclave, elle ne contestait jamais les ordres de ceux qui, selon des règles ancestrales, avaient de l'ascendant sur elle : d'abord ses parents, ensuite sa belle-famille, puis son mari. Lorsque est venu pour elle le temps d'exercer son autorité sur son enfant, celle-ci s'est avérée encore plus tyrannique. Sa seule récompense, de ma part, était que je l'aimais comme une folle. Je ne me séparais jamais d'elle, quand j'étais petite, et je criais au point de réveiller le village si elle s'en allait quelque part sans m'y emmener. Je m'endormais avec la main dans ses cheveux ou

autour de son cou. Les jours fériés, quand les paysans se ramassaient au carrefour et s'installaient par terre sur de petits tapis pour regarder les passants, déblatérer à leur propos et croquer des graines de tournesol, je m'assoiais toujours dans le pan de sa jupe, même quand j'étais au lycée.

Ma mère était adorable. Elle m'avait eue à vingt ans, mais elle avait gardé jusqu'à la trentaine l'air de quelqu'un qui n'a pas dépassé le cap de cet âge-là. Ses joues étaient charnues, ce qui rendait impossible la formation de rides. Même âgée, elle avait un visage lisse comme celui d'un bébé, bien que légèrement atteint de couperose. Après cinquante ans, seules les rides de ses yeux ont commencé à la trahir. Quand j'avais cinq ou six ans, ma mère avait l'air de quelqu'un de seize ans. J'avais toujours envie qu'elle m'accompagne dans mes jeux avec les enfants. Tard dans la soirée, lorsqu'elle venait me chercher pour me nourrir et me laver, je ne céda pas tant qu'elle n'était pas restée un peu avec moi et mes copains. Tout le monde lui demandait de faire au moins un tour avec nous; si l'on jouait à cache-cache, c'est elle qui devait se couvrir les yeux et nous sortir de nos gîtes. Si l'on jouait au ballon, c'était elle le matou paresseux, le joueur qui était au milieu du cercle pour essayer d'attraper le ballon que les autres se passaient. Ma mère cédait à tous mes caprices, elle se réjouissait un petit moment de mon bonheur, me voyant si fière de sa jeunesse et de sa beauté. Mon père, qui arrivait entre-temps de son boulot, restait sur le pas de la porte et nous regardait. Ensuite, il nous appelait et nous pressions le pas pour le rejoindre.

Malgré la sévérité de mon père, qui n'était qu'une légende faussement entretenue par ma grand-mère, il ne grondait jamais ma mère pour ses libertés. Ma mère a été l'une des premières femmes du village à ne plus sortir la tête recouverte du foulard et à se faire faire une permanente, la première à écourter ses jupes, à renoncer au tablier, à porter des boucles d'oreilles. Ma mère répandait le bonheur autour d'elle, elle n'avait pas d'ennemis parmi les voisins, malgré l'autorité de ma grand-mère qui décourageait les approches. Elle n'avait jamais l'air fatigué et même quand, parfois, les fardeaux

l'accablaient, le lendemain elle était de nouveau fraîche et souriante.

J'ai grandi dans une atmosphère imprégnée de l'amour prodigué par ma mère qui me gâtait et me convainquait que j'étais une enfant extraordinaire. Lors de mes échecs scolaires, elle pleurait en silence, et moi aussi en essayant de la calmer. Elle m'a toujours évité les reproches, les réprimandes. Elle était aussi une bonne tante pour mes cousins, élevés dans des familles sévères, celles des sœurs de mon père, des femmes autoritaires, exigeantes et grincheuses. Mes cousins les plus proches trouvaient chez ma mère du réconfort, des alibis pour leurs petits excès, des prêts d'argent, car nous, avec le salaire de mon père, étions plus riches en argent qu'en bétail ou en semailles, lesquels n'apportaient rien aux villageois sauf la réputation d'être de bons paysans.

La bonté de ma mère et l'évidente austérité de tante Olympia me faisaient prendre Dina en pitié. Et nos bagarres commençaient parfois par la défense de nos mères :

— Ma mère est plus gentille que la tienne.

— Ce n'est pas vrai, la mienne est meilleure que la tienne.

Et c'était parti. On soupesait vite ce que les deux mères faisaient pour nous rendre heureuses. À mon avis, l'évidence jouait en ma faveur, mais Dina ne l'acceptait jamais. Je me disais qu'elle était soit stupide, soit malveillante et, au lieu de perdre mon temps à discourir, je conclusais vite qu'une correction immédiate s'imposait. Cela suffisait pour que sa mère me déclare folle car, au village, les jeunes filles étaient trop occupées pour se tirer les cheveux.

Dans ce village, on grandissait dans de faux mythes, de fausses peurs et exaltations. On admirait les vauriens et les menteurs, car même s'ils trompaient et volaient le système, ils restaient impunis ; ils savaient toujours sur quel pied danser. La sympathie se négocie toujours, ce ne sont pas les bons et les gentils qui la méritent : l'admiration, ça se paie. On aimait toujours les petites canailles gaies, serviables et qui vous gâtaient de babioles sans valeur, les menteurs qui savaient se faire

pardonner, les endettés qui remettaient aux calendes grecques le jour du remboursement avec des mots habiles et un grand sourire, à quoi ils ajoutaient une bouteille d'eau-de-vie.

On craignait celui qui se taisait, le solitaire, celui qui ne rejoignait pas la médisance collective. C'était le cas de mon père, qui détestait le bavardage et la curiosité féminine pour les nouvelles, qui mangeait sans dire un mot, sauf les jours où il était ivre. Personne ne l'aurait amené à colporter les informations qu'il apprenait au buffet communal, où il laissait parfois le quart de son salaire. Car avec le temps, mon père, tout comme les autres paysans convertis en ouvriers agricoles, était tombé dans le piège incontournable de l'alcoolisme. Heureusement, à la différence des autres, cela ne s'accompagnait pas de violence mais de verbiage. Toutefois, les nouvelles colportées par lui manquaient de saveur, car il ne savait pas inventer ; il lui manquait la pratique de l'exagération, du mensonge folklorique, de la modification en cours de route des nouvelles. Le communisme, avec les mensonges et les slogans proférés sur l'unique chaîne nationale, avait encouragé et développé cette forme de radio populaire, la circulation folklorique des nouvelles, les exagérations. Le bulletin de nouvelles vous informait seulement de la réalisation des plans quinquennaux et des visites du couple présidentiel à l'étranger. Qui pouvait vous renseigner sur les arrestations des dissidents en pleine nuit, les incarcérations dans les prisons de la terreur, la famine, les jours où l'on apportait finalement de la viande et du pain au magasin, sinon la radio du peuple, les nouvelles qui circulaient librement de bouche à oreille ? Ce genre de colportage comportait une certaine vérité, mais celle-ci était toujours déformée dans le mauvais sens. Si quelqu'un était incarcéré, ce n'était pas pour les fleurs du pommier, voilà ce sur quoi tout le monde était d'accord. Dans le village, on apprenait qu'il gisait au fin fond du pays, dans les montagnes, dans un cachot infesté de rats. Pour les villageois, garder une nouvelle pour soi, c'était un crime. Les ragots devaient circuler le plus rapidement possible car, autrement, l'esprit humain assoiffé d'informations mourrait, se fanerait comme l'herbe dans le désert. Les médisances jouaient un rôle

éducatif, et tout le monde participait volontairement à ce travail de renseignement et d'exagération collective.

Même enfant, je percevais que Dina et sa famille appartenaient plus que moi et les miens à ce milieu. Eux, ils avaient les mêmes habitudes et comprenaient secrètement ce qui ne sortait pas en plein jour. Alors que je me sentais en permanent décalage avec mon entourage, Dina était à sa place, malgré son air innocent. Il y avait des liens spécialement tissés entre elle et l'entourage, une toile protectrice qui attrapait les intrus comme les mouches. J'étais exposée et menacée, alors que Dina, dans son cocon, était à l'abri des médisances. Ma mère n'était pas aussi douée que tante Olympia pour protéger sa progéniture et pour éloigner les prédateurs. Elle n'aurait jamais chassé une enfant dans les rues pour m'avoir frappée. Voilà pourquoi Dina méritait de bonnes raclées.

Qu'est-ce que les gens disaient maintenant sur le compte de Dina et de sa mort prématurée ? Dans quelle catégorie de nouvelles entrait cette disparition dont l'horreur résidait surtout dans la jeunesse de la protagoniste ? Elle faisait même concurrence à la mort de Ghéorghî, son voisin et camarade de classe, frappé par un train dans la petite gare du village, plus d'une décennie auparavant.

Ghéorghî rentrait au village chaque vendredi soir pour aider ses vieux parents, ou tout simplement parce que, pour lui, le village restait un espace de pureté, un lieu de paix et de verdure comme le Paradis promis dans les Évangiles, un Éden peuplé de bonnes vieilles gens. Le dimanche après-midi, notre camarade de jeu retournait à Craiova, ville où il suivait les cours d'une faculté d'agriculture. Il s'adonnait avec enthousiasme à ces études, car il voulait changer le visage de notre village. Il rêvait d'améliorer la vie de brutes de nos parents, de leur apprendre à pratiquer l'agriculture selon les normes occidentales ou au moins selon celles de nos voisins du bloc communiste, plus intelligents que nous. Il voulait implanter le modèle des petits propriétaires polonais, allemands et tchèques, qui labouraient leur ferme grimpés sur un tracteur et non pas

en marchant derrière le cul d'un cheval. C'était avant la chute du régime, et ses projets nous remplissaient d'espoir, Dina et moi. À l'époque, nous trois, nous nous solidarisions pour déplorer le destin de nos parents, tout en les méprisant et en les fuyant. Pendant nos vacances, Ghéorghî nous exaltait en nous parlant de sa révolution agricole, mais aussi du vent de changements qui soufflait sur l'empire du Nord. La perestroïka s'était mise en marche et l'orage allait nous entraîner dans son sillon, pour le meilleur ou pour le pire.

Ghéorghî avait une stature impressionnante, il était le plus corpulent garçon du village. Petites, nous nous amusions à lui tirer la culotte vers le bas pour voir son zizi, aussi grassouillet que ses fesses, ses bras et ses pieds. Il avait subi une opération pour une hernie, et nous voulions nous convaincre que sa zigounette était toujours à sa place. Il ne s'en faisait pas cependant et, lorsqu'il nous voyait approcher, il baissait lui-même sa culotte.

Sa mère se plaignait toujours de son appétit vorace. Chaque fois qu'il voulait grignoter quelque chose entre les repas, il lui demandait de mettre la table pour lui seul. Au lieu de faire comme nous autres, d'attraper une miché de pain et de courir dans la rue, il voulait s'asseoir sur la chaise, se servir des assiettes pleines, mastiquer à son gré. Quand nous criions par-dessus la clôture pour le faire sortir jouer, nous lui demandions s'il était encore à table. Ghéorghî était le garçon le plus gentil, le plus calme et le plus souriant de notre coin. Il ne se fâchait jamais contre personne même si, à cause de son léger bégaiement, nous le traitions parfois de sot.

Je me suis liée d'amitié avec Ghéorghî beaucoup plus tard qu'avec Dina, après que nous avons été séparés pour suivre chacun notre misérable destin dans les dortoirs de lycées techniques, ou dans de médiocres mariages. Moi, j'étais à Bucarest, Dina, à Roshiori, tout près de notre village, et Ghéorghî, à Craiova, ville historique au milieu de la plaine.

Avant de réussir son examen à l'université, Ghéorghî avait travaillé comme agriculteur dans une ferme. À l'époque, l'admission dans toutes les universités du pays était une dure épreuve, surtout pour les enfants de paysans qui ne pouvaient

pas se payer des professeurs pour les préparer aux examens d'entrée. Les places sur les bancs des facultés étaient réservées aux gens de la ville, ceux dont les parents engageaient les professeurs les plus chers. Nous, les villageois, étions encore une fois oubliés. Nos parents n'avaient ni les moyens ni l'habitude d'envoyer leurs enfants aux études ; étudier ne représentait pour eux que du temps et de l'argent gaspillés. Tout ce qui les intéressait était le gain rapide. Au village, les seuls qui connaissaient la valeur d'un diplôme étaient les intellectuels, les professeurs, le maire et quelques fonctionnaires. La nouvelle génération perpétuait ainsi le fossé entre les classes sociales, la faille entre les paysans et les fonctionnaires, les diplômés et les analphabètes, les citadins et les villageois. Nos parents ne savaient rien de ce qui se tramait au delà de la voie ferrée qui les séparait de l'autre monde, celui qui entretenait encore leurs pires complexes. Ils voulaient nous préserver de la culture dominante et aliénante de la ville, là où les paysans ne valaient pas plus qu'une bête aux yeux des secrétaires qui sentaient de loin l'odeur de leurs vêtements puant la naphthaline. Ils voulaient préserver notre dignité de gens libres, faibles d'esprit mais honnêtes, sincères, ouverts. Nos parents anéantissaient notre avenir avec les meilleures intentions. Dans notre coin, les seuls de ma génération à avoir fait des études supérieures sont Ghéorghî, mon cousin, Adrian, et moi.

Quand, bon gré mal gré, je revenais au village pendant mes vacances d'été — faute de moyens je ne pouvais aller nulle part ailleurs —, je découvrais un autre Ghéorghî que l'idiot de notre gang de mômes. Il restait aussi bonhomme, souriant et gentil qu'avant, sans aucune rancune pour nos mauvais tours et pour nos coups d'œil dans ses culottes. Il ne gardait aucun mauvais souvenir de notre curiosité féminine. Par contre, il se moquait visiblement de notre embarras devant l'enflure de son pantalon, se demandant probablement s'il ne devait pas défaire sa ceinture et assouvir notre curiosité. Quelle était la dimension de son zizi, maintenant qu'il avait ajouté à son corps presque cent kilos ? Ghéorghî bredouillait encore, mais cela lui donnait plus de temps pour ramasser ses idées, les concrétiser dans des phrases imbues d'une signification

nouvelle pour nous. Notre ami mariait agriculture et politique, passé et futur, ville et village, dans une société à venir qui effacerait les frontières, une société où la production ne tiendrait plus compte ni de douanes ni de nationalités. Les anciens modes de production locale sur des petits lopins de terre étaient voués à la disparition, au grand dam de nos parents mais à leur avantage. Ghéorghî prophétisait l'apocalypse de ces habitats oubliés de tous, de Dieu, de la civilisation, de Ceaușescu. Nous tous désirions que leurs maisons délabrées soient rasées, que les habitants soient déménagés de force dans des kibboutz, tassés dans des bâtiments érigés à la verticale pour qu'ils apprennent à vivre une autre sorte de communion avec leurs voisins, à utiliser la chasse d'eau, à laver la vaisselle à l'eau chaude dans un évier, à se baigner dans une grande baignoire, à regarder la télé dans un salon. Que nos parents et grands-parents soient emprisonnés de force dans ces cages de béton et expulsés de leurs mesures en terre, qu'on fusille les poules et les cochons qui salissent l'image de leur propriété et l'odeur des alentours ! Qu'ils ne se réchauffent plus aux tiges de tournesol ou de paille de blé !

Comme il était agréable d'écouter Ghéorghî nous peindre les couleurs de l'avenir de nos parents ! Nous voulions participer de nos mains à ce pillage car, de cette manière, nous accomplirions notre libération. Lorsque tout cela serait rasé, nous serions finalement autres.

Ghéorghî était si gros qu'il préférait toujours aller à vélo. Il se promenait parfois dans les champs, sur les sentiers qui traversaient les cultures de blé, de tournesol, de betteraves, de canola. Au milieu des journées torrides de l'été, on l'y voyait pédalant lentement, vêtu uniquement d'une culotte. Sa peau, qui habillait son corps arrondi comme un uniforme trop étroit, s'était noircie et épaissie. Il avait l'allure d'un dieu hindou, rond, brun, les yeux amincis dans un sourire placide. Avant de rentrer à la maison, où sa mère l'attendait selon sa coutume avec la table garnie, Ghéorghî s'arrêtait au carrefour, là où Dina et moi le guettions pour causer et manger des graines de tournesol. Nous méprisions cette habitude orientale, tout en la pratiquant assidûment.

Je me suis promenée quelquefois avec Ghéorghî dans les champs de blé. Nous commençons par contourner la maison de mes grands-parents maternels qui bordait le village au nord, ensuite, nous prenions un sentier à droite en nous avançant dans la prairie. C'était à la fin de juillet, peu avant la moisson. Le ciel délavé s'unissait à l'horizon au jaune pâle du blé, étoilé par endroits de coquelicots rouges. Ça sentait bon autour de nous, et les rayons du soleil nous piquaient la peau. J'étais assise sur le cadre du vélo, devant Ghéorghî qui se penchait légèrement sur les guidons, m'encerclant de ses bras dans une accolade serrée, tendre. La peau de ses gros avant-bras effleurait mon dos d'un côté et, de l'autre, légèrement mes seins. J'étais si bien contre sa poitrine charnue de géant, aux seins presque féminins, que je me sentais réduite à l'état de petite fille, malgré mes vingt ans. Ghéorghî manquait de poils partout, et sa chair avait une douceur de cerise. Je pense qu'il se goinfrait tellement de ces fruits que même son haleine en dégageait l'odeur. Ses cheveux étaient toujours coupés court, et des gouttes de sueur perlaient au bout des épis dressés comme la carcasse d'un hérisson. De temps à autre, il levait son bras droit, celui qui touchait parfois par mégarde mes seins, pour essuyer les gouttes qui glissaient sur son nez et risquaient d'arroser mon épaule. Il pédalait avec vigueur, car à ses cent kilos s'ajoutaient les cinquante miens. J'étais bien bâtie, ma chair était dure comme un caillou, j'héritais des forts mollets de mes ancêtres marcheurs. Au carrefour, il tournait vers le sud pour rejoindre le chemin du cimetière et de la ferme collective d'animaux. Ghéorghî aimait regarder les vaches dans l'enclos, les cochons dans la porcherie, les veaux tétant. C'était ça, l'avenir de l'agriculture, et non pas les semailles frêles, les cultures exposées aux caprices de la météo, disait-il. Si les paysans voulaient s'enrichir, ils devaient se concentrer sur la vie de la ferme, l'élevage des animaux et le gavage industriel des bêtes. Les farines animales, les médicaments, cela pouvait augmenter la production pour satisfaire les goûts de plus en plus sophistiqués des consommateurs. En ville, la pénurie alimentaire était à son comble, les rayons des épiceries étaient vides à l'exception de quelques conserves de

poisson. Le parti communiste avait affiché partout la publicité : *Aucun repas sans poisson*. Mais les Roumains n'étaient pas de grands consommateurs de poissons car, sur le territoire, on n'avait pas de rivières où les pêcher. Dans la prairie, les gens étaient mangeurs de porc et de volailles — des poules, des oies et des canards —, tout ce qu'ils pouvaient élever dans une petite cour. Les montagnards mangeaient du mouton, de la chèvre et de la vache, les animaux qu'ils laissaient paître dans les collines et sur les versants des montagnes. Ghéorghî me disait qu'à présent toute la production agricole du pays était destinée à l'exportation, car Ceaușescu s'était mis en tête de payer les dettes contractées envers l'Occident pendant la période de l'industrialisation forcée de l'après-guerre. Paysan têtû, il avait hérité de l'orgueil des gens pauvres de ne pas avoir de dettes, car cela trahissait leur indigence. Il voulait se vanter d'un pays sans dettes, synonyme pour lui de pays riche. Faute de haute technologie et d'industrie informatique, le fardeau du remboursement reposait sur l'agriculture. Et Ghéorghî déplorait cette politique qui avait affamé tout le pays, car payer des dettes de milliards de dollars avec des cultures de blé et de maïs, c'était de la pure folie. L'élevage du bétail devait être augmenté et développé, car l'Occident était carnassier. Voilà la ferme de notre village : on y élevait un cheptel d'une centaine de vaches à peine, quelques centaines de cochons et un millier de poules. Avec un peu de parcimonie et d'économie, on pouvait en produire le double.

Alors qu'il pérorait d'une voix rassurante et calme, je pensais plutôt à sa chair veloutée et à son haleine de cerise. Je voulais qu'il me serre plus fortement dans ses bras, car du coup je ne sentais ni la chaleur ni l'humidité de mon corps en cette journée caniculaire. La présence de Ghéorghî me rassurait, me redonnait l'espoir que les gens sauraient quoi faire pour changer leur mode de vie abrutissant. Je me fiais à sa sagesse pour trouver des solutions. J'étais sûre que le parti communiste lui donnerait son accord pour agrandir la ferme du village, pour inséminer les juments et bourrer les poules de médicaments qui les empêcheraient de mourir par milliers

comme cela arrivait chaque printemps. Ghéorghi était notre avenir, nos parents en dépendaient.

Un dimanche après-midi, alors que Ghéorghi devait rentrer en ville, il s'est rendu comme d'habitude à la petite gare de notre hameau où ne stoppaient que les trains à petite vitesse. Là, il a voulu traverser plusieurs voies ferrées pour rejoindre le quai où arrêtaient la navette faisant le trajet entre Bucarest et la ville de Craiova. Au même moment, un aiguilleur a changé les aiguilles des voies pour laisser entrer dans le dépôt un train de marchandises. Les traverses brusquement rapprochées ont agrippé le pied de Ghéorghi comme l'aurait fait un étai. Les passagers couraient de toutes parts pour lui porter secours, alors que le train s'approchait à grande vitesse. Ghéorghi a compris qu'il était trop tard pour que le mécanicien de la locomotive arrête le train. Sachant qu'il serait frappé de plein fouet, il a commencé à crier aux gens qui accouraient, affolés :

— Coupez-le, coupez-le !

Mais personne n'avait à sa portée une hache pour sectionner d'un coup les gros os de sa jambe. Quelqu'un a sorti un petit canif mais, devant le pied gros comme une bûche, tout le monde a compris que la situation était désespérée. Ghéorghi a assisté les yeux grands ouverts aux derniers moments de sa vie. Criant et pleurant, il a fixé la locomotive qui s'approchait. Nos rêves de changer la vie de nos parents se sont éparpillés avec le corps de Ghéorghi qui a volé en éclats, aspergeant de sang, de boyaux et de morceaux d'os les poteaux, l'herbe, les gens figés sur place.

Pendant les heures qui ont suivi, les villageois ont ramassé morceau par morceau le corps de Ghéorghi, l'ont déposé dans un sac et l'ont porté à la maison. Ses parents avaient appris la nouvelle et, affolés, ils n'avaient su quoi faire d'autre que d'attendre le retour de leur fils. Après l'enterrement, les frères de Ghéorghi ont planté une croix sur la voie ferrée avec son nom et les dates de sa naissance et de sa mort. Sa mère n'allait pas souvent y déposer des fleurs ainsi que le réclamait la tradition. Elle errait dans les rues en pleurant et en criant son nom. Les femmes du voisinage lui barraient le chemin pour la reconduire chez elle et lui disaient :

— Courage, il a besoin de toi.

Ghéorghî était encore vivant, car il devait être honoré pendant sept ans. La première année, il fallait offrir un festin trois jours après l'enterrement, puis un autre après trois semaines, après six mois et après douze mois. À partir de la deuxième année, Ghéorghî allait être célébré une fois par année seulement, à la date de sa mort, comme pour tout anniversaire. Après sept ans, il pourrait finalement s'anéantir, disparaître de ce monde. Le fils avait donc encore grand besoin de sa mère, car elle devait lui offrir toutes les denrées et tous les outils dont il avait besoin pour continuer ses projets au ciel. Pour tout le monde, il fut évident que la pauvre femme avait beaucoup de difficultés à assurer le confort divin de Ghéorghî. Comment trouver quelqu'un pour entrer dans de si grands vêtements, pour remplir les culottes qu'il portait lorsqu'il se promenait dans les champs ? Ensuite, à qui allaient servir tous ses livres, ses cahiers de notes et ses esquisses concernant le projet de la ferme idéale ?

Sept ans durant, chaque fois qu'elle cuisinait un plat, elle devait en donner une grosse portion à un étranger ou à un voisin, pour nourrir de cette manière son fils. Elle devait surtout veiller à ce que la petite tasse accrochée sous l'auvent de la maison ne se vide jamais d'eau, pour que l'âme assoiffée de Ghéorghî s'abreuve encore à cette merveilleuse source terrestre.

Dix-huit ans séparaient la disparition de Ghéorghî et celle de Dina, mais la mémoire des morts est plus forte que celle des vivants. Après sa disparition, il a été plus présent dans ma vie et celle de mon amie. Si la nouvelle était vraie, à présent les femmes encourageaient probablement tante Olympia avec les mêmes paroles :

— Ne pleure plus ! Sois forte, elle a besoin de toi !

## Lundi

Au réveil, je me promets d'attendre l'après-midi pour appeler ma mère. Cependant, je le fais à la première heure après le départ de Calinic. Personne ne répond, même après plusieurs essais. Là-bas, il doit être trois heures de l'après-midi. Où peut être ma mère ? Mon père se trouve sûrement à l'autre bout de la véranda, celle qui, en été, tient temporairement lieu de cuisine. Il y passe ses jours, inconfortablement assis sur une banquette en bois recouverte d'un tapis délavé en laine. Malgré ses mollets engourdis et ses jambes devenues presque inutiles, il y reste presque toute la journée, les pieds pendants et les mains croisées sur la tête ronde de sa canne, comme s'il se préparait à sortir. Toutefois, il ne fait que regarder dans le vide à travers les baies de la véranda, protégées par de la gaze jaunie. Le téléphone peut sonner toute la journée, mon père n'essaie nullement d'y répondre, car il lui faut un bon quart d'heure pour traverser le long couloir recouvert d'un linoléum glissant. J'insiste, même en sachant que tout ce que mon père fait, probablement, est de s'allumer une autre cigarette, guettant plutôt les bruits qui sortent des bâtiments ayant autrefois abrité la porcherie et le poulailler. La solitude et le silence lui font peur, la sonnerie de l'appareil est moins menaçante que le craquement des murs vieillis et troués.

Je raccroche.

La nuit dernière, pendant mes deux heures habituelles d'insomnie, à l'approche de l'automne, je me suis proposé de

commencer les préparatifs pour mon anniversaire. Finalement, c'est fait : mue par un sentiment excessif d'affiliation à la gent humaine et dans un sursaut de sympathie pour ceux qui m'entourent, j'ai lancé à une dizaine de personnes une invitation à fêter le jour de ma naissance. Dans une semaine, j'aurai quarante ans. Le dernier anniversaire d'envergure remonte à six ans. À l'époque, la liste des invités était formée d'autres proches. En la vérifiant maintenant, je constate combien elle a changé, tout comme mon état d'esprit. Ce qui me surprend, c'est qu'elle a raccourci ; il ne reste qu'une dizaine de personnes, dont le tiers sont des voisins. Dix personnes pour sept ans d'exil.

Qu'est-ce que je me suis proposé de faire ? Je ne me le rappelle plus. Regardant autour, je ne trouve aucune inspiration. Si c'était le nettoyage, c'est trop tôt. Mon anniversaire tombe cette année un dimanche, ce qui coïncide avec le jour de ma naissance, car je suis née un dimanche, à midi. La météo prévoit de la pluie en fin de semaine, ce qui ne me permettra pas de monter les tables dehors. Au mieux, on pourra s'asseoir dehors pour prendre le café. Peu importe ! Il n'y a rien à faire si tôt.

Je tourne autour du téléphone et j'essaie encore une fois d'appeler ma mère en sachant qu'il est impossible qu'elle soit revenue si vite. Où peut-elle encore errer ? Qui de ses anciennes amies vit encore ? Dans notre coin ne survivent que quelques vieilles dames que j'appelle les veuves heureuses.

Une fois libérées de la tutelle de leur mari ou de leur belle-mère, les vieilles femmes se consacrent finalement à une vie d'oisiveté ou d'ivrognerie. Les voisines que je connaissais, surchargées de tâches, sont devenues maintenant des clientes fidèles de la taverne du village. On ne les voit plus porter de lourds fardeaux sur leur dos, on ne les entend pas puiser de l'eau, courir après une poule ou crier après un mouton. Elles ne veulent plus peiner, même au risque de ne pas se nourrir. Le cycle de leur vie a ralenti, leurs membres sont fatigués, leur énergie nourricière s'est tarie, leur instinct maternel est entré en hibernation ou s'est reconverti en égoïsme et en indifférence. Les mères ne veulent rien savoir de leur progéniture,

sauf si elle peut leur rapporter de l'argent. Elles ne lui doivent plus rien : devant elle, elles n'éprouvent ni honte ni chagrin. La chaîne de leur affection, qui se renouait à chaque génération par l'intermédiaire des petits-enfants, s'est rompue. Après tant d'années de soumission et d'esclavage dans la maison de leur belle-famille, de travail inutile dans les coopératives agricoles de production, les femmes sont devenues indifférentes aux réprimandes. Leur progéniture, qui revient de temps à autre au village, ne peut que constater la dégradation de la propriété. Leur mère n'a rien à leur léguer, aucun héritage à leur transmettre. Seuls comptent le temps et le soleil qu'elles se doivent à elles-mêmes, coûte que coûte.

Le communisme a détruit en leur âme le sens de la propriété. La terre n'est plus la source de leur bonheur ni le symbole de leur noblesse. Elle ne les nourrit plus et n'a plus de valeur d'échange. La terre est un fardeau dont elles veulent se débarrasser, car le coût pour la labourer dépasse leur petite pension. Toutes préfèrent se nourrir d'un peu de pain et de fromage, et se soûler pour le reste de la journée. La terre est encore une fois distribuée de façon inégale, entre les grands propriétaires terriens et la grande masse des paysans démunis, prêts à endosser un petit baluchon et à s'en aller. Plus personne ne s'intéresse à leur destination, qui ne peut être qu'un asile, un hôpital ou le cimetière.

Où peut errer ma mère ? Qui, dans ce village, pourrait l'héberger pour un après-midi entier ?

Comme tout à l'heure, personne ne répond au téléphone. Mon père a sûrement fini sa cigarette, dans la même position inconfortable. Il se repose et attend le coucher du soleil sur le même banc où mon grand-père a trouvé la mort. Sauf qu'à l'époque, ce banc était placé à l'ombre du poirier qui donnait encore des fruits.

À Laval, il est déjà deux heures de l'après-midi. C'est une heure indécise pour moi, pendant cette période de vacances. Il me reste encore trois semaines avant la rentrée, lorsque je reprendrai mes cours de soutien linguistique dans une école au bout de l'île de Montréal, dans les quartiers défavorisés.

Au Québec, le mois d'août n'est pas un mois d'été, mais le mois des mauvais présages, celui où l'on sent fortement l'arrivée de l'automne. C'est le mois où il faut déjà mettre des chaussettes si l'on reste longtemps dans le sous-sol. Juin et juillet ne font que nous préparer pour le mois d'août, le seul qui nous sépare de ce qui est le pire dans la vie d'un humain, le froid, le gel, la solitude. Les pluies, les vents, les nuages, tout annonce l'emprisonnement. L'herbe et les feuilles sont vertes, mais de ce vert qui annonce la fin, un vert noir, sombre. Le gazon porte déjà des taches de sécheresse et la cime de l'érable qui pousse dans notre cour arrière commence à jaunir. Les feuilles de la tonnelle dont Calinic a recouvert le patio commencent à rouiller. Je lis parfois sur le balcon pour protéger les raisins. Les grappes sont anémiques, mais nous les défendons quand même avec acharnement contre le bec des oiseaux. Nous ne voulons pas renoncer à notre récolte, même si personne ne s'en réjouira : les grappes sont parfumées, mais les raisins sont âcres et il y a plus de pépins que de pulpe. Nous avons recouvert la tonnelle d'un filet en plastique noir qui lui donne un air sombre, car il filtre encore plus sévèrement les rayons du soleil.

Le matin, je me réveille avant Calinic pour préparer son sandwich. Il quitte toujours le lit à la dernière minute, de sorte qu'il serait capable de partir au boulot les mains vides, ce qui l'obligerait à s'acheter une pointe de pizza à la cafétéria de la compagnie. Après son départ, je bois mon café et je me remets au lit avec mon livre. Je tire les rideaux, car la tête du lit est contre la fenêtre, afin de pouvoir profiter de la lumière du jour. C'est l'heure où mes lectures sont les plus profitables, car certaines phrases réveillent encore en moi une excitation secrète. Parfois, je prends des notes dans le cahier que je pose toujours de mon côté. Je me suis créé des commodités d'écrivain car, ces derniers temps, les idées ne se bousculent pas chez moi. Je me nourris de plus en plus de faux, de contrefait. J'essaie aussi d'étirer le temps pour ne pas griller trop vite les deux cigarettes que je subtilise du paquet de Calinic à son insu. Lui, il est un fumeur sincère ; moi, une fumeuse toujours en proie aux remords, toujours en train d'abandonner. Je fume

avec la conscience de mon vice, honteuse de ma faiblesse. Je fais même des insomnies à ce sujet, lorsque je me réveille, la nuit, la bouche pâteuse, reniflant mon oreiller imprégné par l'odeur de fumée qui se dégage de mes cheveux.

Deux heures de l'après-midi, c'est une heure où je n'ai plus envie de lire ; je ne prends plus de notes, et le dos me fait mal. Les livres empilés de manière irrégulière sur les rayons de la petite bibliothèque improvisée de ma chambre à coucher évoquent des librairies en crise, des présences fatigantes. De plus, à partir de cette heure-ci, je lorgne souvent l'écran de l'horloge, car je commence à attendre avec impatience le retour de Calinic. Quand il rentre, je l'attends au bout de l'escalier, en cherchant à percevoir le volume rassurant de la petite boîte bleue de Number 7 dans la poche de sa chemise.

Ma mère revient tard dans la soirée. Elle est complètement soûle. Elle réussit à peine à articuler quelques mots pour me dire qu'elle est allée chez ma grand-mère pour faire bouillir l'eau-de-vie. Pour monter l'alambic, mon oncle, son petit frère, était spécialement venu de Roshiori. Depuis que sa belle-mère est morte, ma mère peut aller rendre visite à sa famille, ce qui n'était pas possible avant.

Le père de ma mère est arrivé au village dans les années vingt, au début du xx<sup>e</sup> siècle. Il était âgé de trois ou quatre ans et il était accompagné uniquement par sa mère, qui fuyait la région de la Dobroudja dans une période de famine due à la sécheresse. La jeune veuve s'était jointe à ceux qui quittaient les villages du bord de la mer Noire pour trouver leur pitance à l'intérieur du pays, dans la région des champs de blé et de maïs, des vignes et des vergers de pruniers, de pommiers et de cerisiers. Les pêcheurs se réfugiaient chez leurs frères agriculteurs ; ils changeaient les rames de leur barge pour les mancherons de la charrue en bois.

Au début du xx<sup>e</sup> siècle, pour les habitants de la campagne, l'étendue des terres possédées déterminait encore le rang d'une famille. Les chaumières étaient étroitement ordonnées autour de l'église, de la mairie et des tavernes pour

laisser place aux cultures de céréales et aux vignes. Toutefois, selon les lois ancestrales, les étrangers pouvaient aussi s'y établir. La mairie leur accordait un lopin de terre en marge du village, suffisant pour y bâtir leur maison et cultiver un petit potager. Pour survivre, les étrangers travaillaient comme journaliers sur les terrains des riches. Pour toute rémunération, ils étaient nourris et recevaient quelques paniers remplis de blé pour passer l'hiver. Au printemps, afin de retrouver une santé minée par le scorbut, ils picoraient comme les oies l'oseille poussant le long des haies.

Mon arrière-grand-mère s'est établie en marge de notre village. Les paysans l'ont aidée à y bâtir la petite maison en treillis où elle a longtemps vécu avec son fils. Je me rappelle encore cette chaumière que mon grand-père a gardée debout même après la mort de sa mère. La hutte à la cheminée bouchée par un nid de cigogne était le symbole de son démenagement, de l'exil en ces terres, moment d'infortune et de détresse. Il continuait de croire que son destin était lié à la mer et non pas à ce village pauvre, à cette prairie poussiéreuse, aux étés excessivement chauds, au sol aride et chroniquement sec. Lui, un descendant des pirates de la mer, devait finir ses jours dans un hameau sans rivière permanente, se contenter de se mouiller les semelles dans un ruisseau qui gonflait au printemps pour complètement s'assécher en été.

Sa première tentative pour s'évader du village eut lieu pendant son service militaire. Lorsqu'il a été conscrit, en vertu de son origine, il a été envoyé comme marin sur un bateau. Il y a fait tout son stage, qui, à l'époque, durait presque trois ans, comme radiotélégraphiste. Pendant son périple de par le monde, grand-père a acquis une culture géographique de navigateur, une vision de la Terre mesurée en chiffres. Il connaissait la mesure exacte de sa circonférence et le rythme de ses saisons. Pour lui, notre planète n'était rien d'autre qu'une carte déroulée à l'horizontale, hachurée de lignes et marquée de nombres qui excluaient toute dimension poétique. Dans ses cahiers tachetés d'huile à moteur, il notait des chansons populaires en plusieurs langues, des légendes de la mer, l'apparition de monstres marins et la disparition mystérieuse de ses

copains par-dessus bord, renversés par des vagues géantes ou engloutis dans la gueule de la baleine mythique. Il passait ses loisirs à tenter de définir le monde selon ses instincts plutôt que selon ses connaissances. J'ai apporté au Canada un seul de ses cahiers, obtenu grâce à la bienveillance d'une cousine, celui dans lequel il explique le fonctionnement du corps humain, le rapport entre cause et effet, le lien entre pensée et procédé, le chemin parcouru par les nerfs moteurs entre le cerveau et les muscles des bras ou des pieds. Comment naît l'action, quel moteur pousse notre main à prendre un objet et à frapper pour se défendre ? Qu'est-ce qui produit l'amour et la haine, quelles sont les énergies responsables de nos désirs, quelle combinaison d'hormones fait la beauté ou l'obscénité de nos sentiments ?

Ce cahier contient, de plus, l'histoire de sa jeunesse et de son mariage. Par la suite, il n'a plus trouvé ni le temps ni le goût pour se confesser. Il a perdu le plaisir, éprouvé dans le roulis du bateau, de s'analyser, de décortiquer ses pensées, lui, une mouche flottant sur les vagues de la mer dans une coquille ambulante qui fuyait de toutes parts, qui menait d'un port à l'autre des sacs de blé, de charbon, des bouteilles de vin, des tonneaux de *picoura*<sup>1</sup> destiné aux raffineries d'essence. Ses doigts ont longtemps gardé l'habitude de frapper le bouton invisible de sa radio pour envoyer des messages codés. Même vieux, il battait parfois sur son genou la cadence d'un invisible télégraphe.

Une fois libéré de l'armée, il est rentré au village, bien décidé à emmener sa mère au bord de la mer Noire et à y rebâtir leur maison. À sa grande surprise, celle-ci ne s'est pas montrée disposée à rebrousser chemin. Qui sait quelles horribles histoires avait vécues cette femme restée seule pendant des années au milieu des villageois rudes, des hommes chargés d'une grande famille et d'une nombreuse marmaille ? Isolée dans sa chaumière, comment avait-elle résisté aux assauts des laboureurs dont la vie était entravée par les durs

---

1. En roumain, cela signifie goutte, car le pétrole était extrait de trous profonds d'à peine quelques mètres, goutte à goutte, par des paysans.

travaux des champs, les croyances religieuses primitives, les superstitions qui tenaient lieu d'éthique et de morale ? Personne ne parlait de cette période dans notre famille. Plus tard, il avait découvert que ses enfants à lui non plus n'avaient pas de grandes attaches avec la vieille, rabougrie et silencieuse, qui s'était enfermée dans un mutisme sans rage. Ma mère et ses frères ne demandaient qu'à devenir de bons campagnards défendant les valeurs de la terre et qu'à faire de bons mariages avec des gens du pays.

Grand-père n'a pas réussi à convaincre sa mère de quitter sa chaumière. Elle y avait trop souffert pour ne pas attendre une petite revanche de la part de son fils. Il avait des choses à prouver à ces gens qui n'avaient jamais quitté le seuil de leur maison et la frontière de leur village marquée par des acacias tortueux, fendus par la foudre. La vieille femme ne voulait rien demander ni rien tenter. Elle ne voulait qu'attendre sa fin, ici, dans un village étranger.

Maintenant, quand je regarde les photographies de mon grand-père, je juge différemment ses yeux mongols, ses pommettes saillantes et son nez aplati. J'ai sans doute du sang tatar, le sang de ceux qui ont définitivement dessellé leurs chevaux au bord de la mer Noire, sur le sol argileux de la Dobroudja.

Mon grand-père s'est installé pour de bon dans le village et a épousé une femme riche mais déjà mariée. Ma grand-mère provenait d'une famille des plus aisées de la région, dont les propriétés représentaient la moitié du village. Ses parents l'avaient mariée à un descendant de riches, de qui elle avait enfanté un garçon. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, son mari a été porté disparu. Était-il mort ou prisonnier ? Personne ne le savait, car ni son corps ni son nom ne se trouvaient nulle part, sur aucune liste et dans aucun cimetière. Selon les dires des voisins, mon grand-père avait séduit ma grand-mère, plus âgée que lui, qui était tombée follement amoureuse de ses yeux mongols, de ses histoires de mer, des poèmes et des chansons ramassés dans tous les ports du monde. La paysanne avait tout simplement quitté sa maison pour suivre le métèque, qui n'avait que sa chemise comme fortune. La famille de ma

grand-mère a catégoriquement refusé d'accepter l'étranger comme gendre et de laisser le petit-fils suivre sa mère. Une année durant, elle a sans cesse envoyé des messagers pour l'inciter à revenir à la maison. À l'étonnement de tout le monde, ma grand-mère a tenu bon.

Grand-père a-t-il vraiment été amoureux de ma grand-mère ou a-t-il agi par ruse pour gagner un peu de terre, pour se faire accepter par les petits propriétaires et pour devenir finalement un agriculteur comme eux ? Dans son bref roman, il raconte une astuce qu'il a voulu mettre en scène à l'aide de son épouse. Un jour, il lui a demandé de rentrer à la maison et de dire à son père que son mari allait la répudier s'il ne lui donnait pas un lopin de terre.

— Ma chère épouse, il faut tenter d'obtenir un peu de terre pour nos futurs enfants. Si ton père n'accepte pas, alors tu reviens chez moi.

Ma grand-mère a refusé de se plier à ce théâtre. Je tiens de ma mère que l'amour de ma grand-mère a été sincère et inaltérable, malgré le caractère difficile de mon grand-père. En vieillissant, il était de plus en plus emporté par des crises de rage devant lesquelles plus rien ne tenait. Sa colère était comme une tempête au large, qui couvre le ciel et qui fend les bateaux. La seule à en subir les conséquences était ma grand-mère, son unique parent au village, après le départ des enfants. Seule dans sa maison, isolée du reste du village, elle attendait le retour de son mari avec peur et désir. Les raclées administrées parfois n'ont en rien diminué son amour pour le loup de mer.

Ma grand-mère n'a jamais accepté de rentrer chez ses parents, pas même après le retour de son premier mari, disposé à tout oublier. Elle a résisté à tous les chantages parentaux, renonçant même à son premier enfant. Plus tard, ce garçon est devenu historien d'art et écrivain. Il a signé ses livres d'un pseudonyme qui rappelait vaguement le nom de son père. Un jour, un de mes professeurs m'a mis entre les mains un de ses romans appelé *Le trou*, roman dans lequel il décrivait notre village à l'époque de son enfance. Il peignait avec force détails les villageois, des hommes et des femmes qui y vivaient alors,

et que j'avais peine à reconnaître dans les vieux rabougris, toujours assis sur une chaise devant leur porte. Le titre était tiré d'un endroit nommé Le Trou, où les villageois déposaient les ordures, lieu méprisé vu son état d'impureté. Son roman parlait en détail des mariages et des naissances, il décrivait les clôtures délabrées, les abreuvoirs creusés dans le tronc des arbres, les femmes qui lavaient leur linge, épiées par les petits garçons attentifs à chaque mouvement de leur jupe soulevée. Le seul être absent de ses histoires était la mère. Nulle part ce mot n'avait été écrit, ni cette présence suggérée. Il était issu de ce trou noir auquel se réduisait finalement tout le village. Mon oncle avait longtemps vécu à Paris, sur les traces de Constantin Brancusi, dans l'œuvre de qui il s'était spécialisé. Les rares fois qu'il rentrait pour voir son père, ma grand-mère ne quittait pas la maison pour ne pas le croiser dans la rue. De son côté, le fils ne la cherchait jamais : le seul membre de la famille avec lequel il acceptait de parler était ma mère. Chaque fois qu'il la rencontrait par hasard dans la rue, il la contemplait d'un regard qui dépassait presque l'amour fraternel. Avant de la quitter, il la serrait dans ses bras et l'embrassait sur les deux joues.

Après tous les essais ratés pour convaincre ses beaux-parents de lui accorder une dot, mon grand-père s'est résigné. Il a épousé ma grand-mère qui, à l'époque, avait le statut de veuve, et ensemble ils ont construit une autre maison, un peu plus grande, en face de l'ancienne mesure. La mairie a donné son accord afin qu'ils élargissent la clôture de la cour d'un mètre pour faire place à quelques vignes et à trois autres rangées d'oignons. Grand-père a aussi renoncé à son rêve de devenir agriculteur. À côté de son épouse, qui avait bravé le puissant clan familial, il pouvait dorénavant vivre avec le mépris des paysans pour qui la seule valeur était la terre. Il a donc décidé d'utiliser ses connaissances de menuiserie apprises sur les bateaux, là où les marins sont toujours en train de réparer leur barge, de la fixer, de la clouer, de scier du bois, de boucher ici, de calfeutrer là. Il s'est construit un petit atelier d'ébénisterie et a commencé à monter des tables à trois pieds, des chaises et des étagères. Plus tard, il s'est spécialisé dans la

maçonnerie. Le tangage et ses nombreuses courses au sommet du mât du bateau l'avaient habitué à l'altitude. Alors que les paysans avaient peur de grimper sur une meule de paille, mon grand-père travaillait sur les toits des maisons. Il est devenu en quelques années Le Maçon. Plus tard, lorsqu'un villageois a vu les outils de son atelier, il l'a nommé Le Fabricant, et c'est le surnom qui lui est resté jusqu'à sa mort.

Au bout de quelques années, grand-père était devenu riche, mais sa fortune n'était pas de celle recherchée par les paysans. Elle s'évaluait en argent et non pas en hectares de terre ou en sacs de blé. Mon grand-père disposait d'un carnet de banque, ce qui était impensable pour les cultivateurs analphabètes pour qui un bout de papier représentait un véritable casse-tête. Il pouvait s'acheter tout ce qu'il désirait, et il avait même fait l'acquisition d'un cheval, rien que pour le mener ici et là dans le village. Chaque semaine, il allait en ville acheter des marchandises sophistiquées dans des boutiques plus riches que celles du village. De ses mains, il a agrandi sa maison en lui ajoutant des chambres et une cave profonde pour les tonneaux de vin et ceux de choux au vinaigre. Les caves des autres maisons n'étaient que de basses chambrettes qui descendaient de deux marches dans la terre et qui, en été, ne retenaient pas la fraîcheur. La cave de mon grand-père pouvait préserver la glace pendant toute une semaine. Grand-mère n'avait pas à envier les potagers de ses voisines, car son mari lui achetait au marché de Roshiori, envahi par les jardiniers bulgares, les meilleurs légumes et fruits qu'elle pouvait conserver durant l'hiver.

Grand-mère était devenue une paysanne qui ne travaillait plus dans le champ. Belle et svelte de nature, elle était restée d'une beauté ravissante, malgré toutes les épreuves traversées, car elle avait eu à choisir entre le respect de la famille et l'amour pour son métèque de mari. Sa peau blanche, ses mains fines et ses ongles propres étaient la preuve qu'elle sortait victorieuse de cette guerre. Elle vivait dorénavant comme une femme de la ville, soignait ses trois enfants et préparait à mon grand-père de bons repas. Les paysannes l'enviaient pour cette vie d'oisiveté, sans lui cacher leur mépris pour son paria de

mari. Elle aussi était une paria dans la mesure où elle ne pratiquait pas les mêmes us et ne se soumettait plus aux mêmes habitudes.

Quant à sa belle-mère, grand-mère ne l'aimait pas du tout et l'avait visiblement abandonnée dans sa demeure délabrée. Les deux femmes s'affrontaient sur un terrain miné, elles se disputaient l'affection d'un homme représentant pour chacune d'elles quelque chose d'essentiel. L'amour et la haine qu'elles vouaient à la même personne ne pouvaient pas être réconciliés. Mon arrière-grand-mère avait gagné son pari contre cet endroit et avait humilié ce village à sa manière. Ma grand-mère sentait la condamnation tacite de sa belle-mère, car les yeux mongols de la vieille trahissaient les étendues d'eau salée, les écuries de chevaux, l'alcool fait de lait caillé. Ses jambes recourbées parlaient des longs trajets à cheval de ses ancêtres nomades, des tribus errantes qui avaient envahi autrefois ces plaines, avaient violé les femmes, mis le feu aux maisons.

La vieille femme du bord de la mer était morte en silence dans sa chaumière bâtie avant la guerre. Ma mère disait qu'elle était morte de faim, car, semble-t-il, la cuisine de la grand-mère lui répugnait. Incapable de préparer elle-même son repas, la vieille refusait la nourriture salée offerte par sa belle-fille. Elle qui avait connu les fruits de la Méditerranée, les pêches du paradis et les figues, et qui avait dû par la suite se contenter de la choucroute et du fromage salé, avait décidé, à la fin de sa vie, que ces plats ne nourrissaient plus son corps pas plus que ce village n'alimentait son âme. Il n'y avait rien pour la maintenir en vie.

L'arrivée des communistes et l'expropriation des terres, toutes devenues des fermes de production collective, ont fait éclater l'ancien mode de vie. La hiérarchie du village est devenue poussière. La terre et les animaux ont été réquisitionnés par l'État, et les paysans sont devenus, au bout de quelques années, des journaliers sur la propriété d'un grand patron anonyme et indifférent. Les administrateurs de cette nouvelle fortune étaient la lie de la société paysanne. Les communistes avaient anéanti la couche aisée des villages, les aristocrates et les propriétaires terriens, pour mettre à leur

place les plus humbles. Ceux qui faisaient maintenant l'ordre étaient les anciens serviteurs qui, naturellement, avaient de grosses dettes à rembourser.

Ceux qui n'ont pas supporté le nouvel ordre, comme les frères de ma mère, ont déménagé dans les villes des alentours pour devenir des travailleurs dans les usines qui ouvraient généreusement leur porte à quiconque. Les autres, comme ma famille, sont restés sur place, s'accommodant tant bien que mal du nouveau système. Le Fabricant, ne possédant aucune propriété, n'avait rien à perdre de ce trafic, car les communistes ne pouvaient rien lui saisir. Son métier était le plus difficile à réquisitionner. Il a continué à exercer sa profession en payant des taxes à l'État, des taxes qui, faute de précédents, se résumaient à presque rien. Quant à ma grand-mère, elle a continué sa vie d'oisiveté dans la demeure presque citadine construite par son mari. Il lui a même acheté un grand médaillon en or qui s'ouvrait à l'aide d'un bouton à ressort et qui renfermait le portrait de son mari en tenue de marin. Les blouses de ma grand-mère n'étaient pas des blouses traditionnelles brodées en rouge et noir sur du coton blanc. Elle se procurait au marché de Roshiori des chandails à boutons, des blouses en tissu imprimé, des jupes aux ourlets en dentelle. Elle ne s'est cependant jamais départie de son habitude de marcher pieds nus, au grand dam de mon grand-père. À peine si, l'hiver, elle enfilait des bottes de caoutchouc pour sortir dans la cour et nourrir ses poules.

Malgré tous les changements politiques et sociaux qui ont renversé l'ancien ordre, la réputation de paria de mon grand-père est restée attachée à ses enfants. Son unique fille, ma mère, n'était pas un parti à envier, car elle n'avait pas eu de terres. Les jeunes femmes n'étaient plus épousées en fonction de leur dot, mais selon le souvenir de ce que leurs parents auraient pu leur donner. Or ma mère restait elle aussi une mêtèque, quelqu'un arrivé avec les orages du printemps, avec le gonflement des eaux, quelqu'un à la recherche de travail, quelqu'un qui aurait dû partir avec les oiseaux migrateurs en automne. Mon père l'a épousée malgré l'opposition farouche de sa famille, une famille nantie avant l'arrivée des communistes,

qui ne possédait plus rien sauf la réputation d'avoir été riche. Ils se sont mariés lorsqu'il avait dix-huit ans et elle quinze, et ils se sont installés chez mon père, à qui revenait la maison après le mariage de ses quatre sœurs.

La vie de ma mère n'a pas été douce dans la maison de sa belle-mère. Elle a toujours été tributaire de la mauvaise réputation de son père qui, pour gagner sa vie, prenait sa trousse d'outils pour aller de village en village bâtir des maisons pour les autres. Pour les villageois, ce n'étaient que les mendiants qui déménageaient d'un endroit à un autre, qui voulaient s'enrichir en séduisant votre fille ou en se mariant avec votre fils. La physionomie du marin leur évoquait les choses effroyables qui se passaient au delà du nouveau chemin de fer qui traversait depuis peu le village au nord. Mais la peur la plus grande était éveillée par la génération inconnue de ses ancêtres, ses tombes abandonnées, ses morts oubliés, non pleurés. Tout cela représentait, pour ma mère, une barrière infranchissable dans sa recherche d'un mari. Mon père l'avait toutefois choisie et, pour obtenir l'accord de ses parents, il avait dû les menacer de quitter la maison et de s'en aller en ville. Avec le fardeau d'une mère reniée par sa famille et d'une grand-mère qui s'était laissée mourir de faim, ma mère avait toute sa vie craint de perdre la sympathie des gens. Elle ne s'était jamais opposée au grand clan de sa belle-famille, qui la traitait de voleuse, lui reprochant de dévaliser son coffre et son grenier pour nourrir ses parents. Dans notre maison, ces présumés vols étaient le sujet de presque toutes les querelles. Chaque fois qu'un objet, ne serait-ce qu'une aiguille, s'égarait, on soupçonnait ma mère de l'avoir pris et donné au Fabricant.

Apprenant un jour les humiliations auxquelles sa fille était fréquemment soumise, grand-père a fait une deuxième tentative de retourner en Dobroudja. Il a voulu tout abandonner et s'en aller, car il détestait ces villageois qui exploitaient ses enfants. Il a presque enlevé ma mère à sa belle-famille et a commencé à se préparer pour rentrer en Dobroudja. Son épouse en larmes a préparé les baluchons, mon grand-père a loué une charrue pour les conduire à la gare et il a mis en

vente la maison. Alors qu'ils étaient en train de fermer la porte, mon père est arrivé en pleurant.

Ma mère est restée au village pour l'amour de mon père. Ses rares câlins lui ont fait endurer les humiliations de sa belle-mère et les soupçons de ses belles-sœurs. Elle n'avait rien d'autre à leur opposer que son sourire, son visage rond comme la pleine lune et son silence. Même ses faibles ripostes étaient accompagnées d'un sourire : ma mère s'excusait même lorsqu'elle contredisait les autres.

J'ai grandi dans cette atmosphère de contrainte et d'humiliation constante de ma mère. Sans savoir ce qui se tramait, je défendais ma mère si douce et si exposée aux autres. Je ne voulais pas qu'elle souffre, je ne voulais pas que les autres lui reprochent quoi que ce soit. Ma mère gardait une attitude orientale devant le chagrin. Elle n'a appris que tard à se disputer à la manière vulgaire des paysannes, à jurer, à dire des vulgarités. Jeune, elle penchait la tête, acceptant en silence toutes les réprimandes. Je souffre encore du tort causé à ma mère, et ce, parce que je n'ai rien pu y faire. Je souffre de ne pas l'avoir protégée. Je l'ai défendue par moments contre la rage de ma grand-mère, mais je lui ressemblais plus qu'à ma mère, car j'étais plus près de ses valeurs.

Je n'aimais pas aller rendre visite à mes grands-parents maternels, tant leur maison me semblait loin et laide. Ils étaient pour moi Grand-père Le Fabricant et Grand-mère La Fabricante. Leur cour était petite et déserte, envahie d'herbes, car grand-mère La Fabricante n'élevait que quelques poules, alors que l'autre grand-mère avait la cour pleine de volailles en tout genre. Grand-père Le Fabricant me semblait distant et étranger avec son coffre de marin à double loquet dans lequel il gardait encore des cartes et des romans d'aventures. D'une part, il m'énervait avec ses nombreuses leçons de géographie, car j'ai toujours eu une faible mémoire des chiffres. Je ne retenais tout simplement pas la circonférence de la Terre. Et par malchance, à chaque nouvelle visite, il m'accueillait avec la même question.

D'autre part, je n'aimais pas du tout la cuisine de ma grand-mère La Fabricante, une cuisine différente, avec beaucoup d'anis, de persil et de feuilles de laurier, des épices

orientales introduites par son mari. Sa beauté me paralysait, son rire me clouait sur place. Parfois, elle m'attachait au cou son collier en or, mais au départ, elle n'oubliait jamais de me le reprendre. J'étais si gênée en leur présence, malgré leurs efforts pour me plaire. Lors de nos visites, ma mère tenait les yeux rivés sur l'horloge accrochée au mur, car elle ne pouvait pas rester longtemps. Elle utilisait parfois des prétextes pour faire un détour et les voir, car sa belle-mère s'opposait farouchement à ce qu'elle se rende dans sa famille et qu'elle m'y emmène. Je ne parlais jamais de ces visites, car je soupçonnais qu'elles étaient le grain des nombreux scandales qui faisaient que je ne dormais pas de la nuit, pour consoler ma mère, pour la couvrir de baisers. Je savais que j'aurais dû aimer mes grands-parents Les Fabricants, qu'on leur avait fait du tort. Toutefois, je ne les aimais pas. Je ne me sentais chez moi qu'en compagnie de mes autres grands-parents : je me disputais souvent avec ma grand-mère paternelle, mais je trouvais du réconfort chez elle, je ne faisais confiance qu'à ses conseils, je l'admirais et je ne suivais que ses ordres.

J'étais le produit de ce village à la dérive, nourrie de son isolement, de son inculture, de sa brutalité, de son esprit profondément laïque, superstitieux au lieu d'être croyant. Notre cour était le centre de l'univers, je ne m'imaginais pas le bonheur même chez les voisins, car rien n'était si parfait que notre demeure, notre jardin, l'allée aux rosiers, les deux cours séparées par une clôture délabrée, la vigne, les pommiers rongés par les chenilles. Ma mère souffrait, mais j'oubliais vite pourquoi et, chaque fois que j'avais besoin de quelque chose, je le demandais à ma grand-mère qui avait une solution à tout, même aux problèmes de ma mère. Je craignais les rares visites que ma mère avait la permission de rendre à ses parents à Pâques et à Noël. La seule bonne chose était que je recevais beaucoup d'argent de grand-père Le Fabricant.

Grand-père Le Fabricant est mort d'un cancer de la gorge. Par la suite, ma grand-mère La Fabricante a vécu comme un fantôme, au gré de ses belles-filles, celles qui avaient hérité de la petite propriété selon une entente entre frères. La vieille passait les étés au village et les hivers chez ses fils, en ville.

Quand elle était de retour, ma mère passait beaucoup de temps chez elle. Après la mort de sa belle-mère, elle avait finalement la liberté de rentrer au bercail, de revivre son enfance ratée. Mère et fille passaient la journée à surveiller l'arrivée des frères de la ville. Ensemble, ils se retrouvaient au sein de la famille, ils refaisaient les liens d'affection rompus par les communistes et par les mariages.

Mon père attendait patiemment le retour de ma mère sur son banc, placé à l'entrée de la véranda. Il n'aimait pas ses absences prolongées, mais il avait perdu le droit de s'opposer à quoi que ce soit, car il dépendait en tout de ma mère. Ses crises de rage mettaient en péril ses réserves de tabac, car il ne pouvait plus se rendre au magasin. Les absences de ma mère constituaient un reproche à peine masqué, car c'était la faute de mon père si elle était encore ici, si sa vie avait été gaspillée ainsi. Sa maladie était une punition parce qu'il l'avait si peu protégée contre sa famille et ne s'était si égoïstement occupé que de lui-même.

De son côté, grand-mère La Fabricante pouvait nous rendre visite quand bon lui semblait, mais elle ne venait pas souvent, car c'était trop loin pour ses pieds déchaussés. Assis côte à côte sur le même banc, mon père et elle avaient l'air aussi vieux l'un que l'autre, bien qu'ils fussent séparés par plus de vingt ans. Mon père avait même l'air plus rabougri que ma grand-mère qui, après la mort de son mari, avait retrouvé ses énergies. Peu à peu, elle avait même renoué avec ses belles-sœurs qui survivaient à ses frères, ceux qui s'étaient opposés à son mariage. Grand-mère La Fabricante rendait visite à tous les parents restés en vie, même ceux qui l'avaient publiquement désavouée. Elle trouvait leur réaction d'antan tout à fait normale et ne leur en gardait pas rancune. Son mari disparu, elle redevenait ce qu'elle avait toujours été, une fille de la campagne, héritière de riches propriétaires terriens. Même moi, je la trouvais plus proche, sans pouvoir rester longtemps en sa présence. La seule personne avec laquelle elle n'avait pu se réconcilier était son premier fils, mort jeune d'une crise cardiaque.

Une des raisons pour lesquelles je battais Dina était qu'elle m'appelait La Fabricante. Où avait-elle appris ce sobriquet et pourquoi moi, en l'entendant, me sentais-je humiliée ? Ce nom-là mettait une grande distance entre nous deux. Était-elle meilleure que moi en me désignant du nom duquel les villageois appelaient mon grand-père venu d'ailleurs ?

Ce qui m'enrageait était que, dans sa famille, il n'y avait pas d'histoires. Si on cassait la croûte du présent, on y trouvait les choses habituelles pour le monde du village, rien d'inconnu. Chez nous, il y avait ce côté problématique du grand-père Le Fabricant qui cachait des choses désagréables, incomprises. Dina spéculait sur ma rage, sur mon impuissance à défendre le passé de ma mère, son origine lointaine. Tout ce que je voulais était être comme elle : que rien ne soit inconnu dans le passé de ma famille.

Ma mère s'efforce de m'expliquer au téléphone comment elle a monté l'alambic avec son frère pour bouillir les prunes fermentées.

— Qu'est-ce que je peux te dire ? Tu sais bien, c'est comme ça chez nous.

— Maman, avez-vous parlé à tante Olympia ?

— Non, je n'ai pas eu le temps.

— Mais de combien de temps avez-vous besoin pour traverser la rue ?

Ma mère ne dit rien car, bien qu'ivre, elle sent ma rage. Toutefois, je ne peux pas raccrocher et revenir plus tard, comme je le fais d'habitude, car je veux désespérément des détails sur la mort de Dina.

— Maman, Dina est-elle morte ou pas ?

— Le monde dit qu'elle est morte.

— De quoi est-elle morte ?

— Quelqu'un l'a tuée.

— Qui ?

— Un Serbe.

— Un Serbe ?

J'ai presque crié ce mot.

— Maman, de quoi vous parlez ? Comment, un Serbe ? Elle était encore mariée, n'est-ce pas ?

— Oui, elle était mariée, mais c'est un Serbe, celui avec qui elle vivait avant.

— Qui vous a dit ça ?

— Le monde parle.

— Maman, pouvez-vous aller parler à tante Olympia ?

— Je suis fatiguée. J'irai demain. Mais tout le monde dit que c'est un Serbe qui l'a tuée. Écoute-moi bien, un S-E-R-B-E.

Je prends congé de ma mère en lui faisant promettre que demain elle me donnera plus de détails. Brusquement, je sais qu'elle a raison. Ce Serbe pourrait bien être Dragan. Mais pourquoi revenait-il si tard dans la vie de Dina, trois ans après son mariage avec un ingénieur ?

L'apparition de Dragan dans cette histoire fait de la mort de Dina une certitude incontournable. Je peux commencer mon deuil, je peux commencer les lamentations funèbres sur sa tombe, car mon amie m'a quittée. Espérons au moins qu'elle rencontre Ghéorghî, sinon elle va vite s'ennuyer, comme dans toutes les étapes de sa vie. Notre voisin pourra l'entretenir à son gré de grands projets d'amélioration de l'agriculture et d'agrandissement du cheptel de notre ferme.

## Mardi

Aujourd'hui, je dois encore lutter contre la tentation d'appeler ma mère dès la première heure. Je commence à y penser après avoir fumé ma première cigarette. Je sais combien difficile sera la journée après que j'aurai grillé la deuxième aussi, ce qui ne va pas tarder à se produire, j'en suis certaine. Mais les quelques minutes que dure ce geste me sont si précieuses : ce sont des moments que je me consacre, et c'est la solitude qui m'attend après qui rend impossible le fait d'y renoncer un jour, malgré les maux d'estomac que la fumée provoque.

Devrais-je continuer à appeler ma mère ou enterrer tout simplement mon amie sans en savoir plus ? À quoi bon apprendre des détails sur la mort de Dina ? La présence de Dragan, dans sa vie, a été aussi tragique que le surgissement du train de marchandises dans celle de Ghéorghî. La mort est une chose qui finit par arriver d'une façon ou d'une autre. Dans ce coin, la mort est considérée comme une maladie divine, car elle seule vous rapproche de Dieu. À partir de dix heures, l'inquiétude et la hâte de parler à ma mère ne sont plus aussi grandes. Le nom de Dragan me donne l'occasion d'élaborer mes propres scénarios sur ce qui se serait passé.

Dragan est peut-être venu la chercher à Bucarest : il l'a suivie jusqu'à son travail et l'a tuée, soit avec le pistolet dont il la menaçait lorsqu'ils vivaient ensemble, soit en lui assenant des coups de couteau en pleine rue.

Plus crédible encore : Dina s'est rendue elle-même dans la petite ville de T., à la frontière serbe, pour prendre quelque

chose ou pour rendre visite à quelqu'un ; Dragan l'a appris, il l'a suivie et l'a tuée avec le même moyen, pistolet ou couteau. Il aurait pu aussi bien l'étouffer, lui tordre le cou ou la jeter dans le Danube, ce dont il la menaçait chaque fois qu'il se mettait en colère. J'exclus l'autre possibilité évoquée par Dina, car je la trouvais tellement bête. Mon amie me disait que Dragan s'occupait de vaudou, qu'il marquait de sang ses photos et ses vêtements à elle. Elle avait même trouvé dans leur boîte aux lettres des messages écrits à l'encre rouge, qu'elle n'avait pas pu lire évidemment parce qu'ils étaient écrits en serbe. Mourir de vaudou au bord du Danube, à la frontière serbo-roumaine, voilà tout un exploit !

Bien sûr, je ne peux pas rester sans nouvelles de ma mère. Enterrer mon amie sans savoir la cause de sa mort, c'est impossible.

Je compose le numéro et j'entends dans le combiné une voix de femme qui dit que, en raison de difficultés techniques, la communication n'a pas pu être établie. C'est déjà un mauvais présage ! Comme d'habitude, à de tels moments, je deviens sensible aux interprétations ésotériques. Voilà que ce présage se réalise car, au deuxième appel, ma mère ne répond toujours pas. Où peut-elle bien être, à une heure de l'après-midi ?

Je tiens le combiné encore collé à l'oreille, car j'ai oublié de raccrocher, quand j'entends à l'autre bout la voix de mon père. Je suis si surprise que je ne peux pas parler. Comment est-il arrivé à l'appareil ? Comme s'il avait entendu ma pensée, mon père me dit :

— Ta mère a acheté une rallonge pour l'appareil. Elle l'a branchée à côté de moi. Elle m'a dit de répondre au cas où tu appellerais.

La lucidité de mon père m'étonne. Comment peut-il être si raisonnable, si cohérent ? Lors de ma dernière visite, qui remonte à trois ans, j'ai eu l'impression qu'il ne comprenait plus grand-chose à ce qui se tramait autour de lui. Son silence et ses regards errant au-dessus des objets me laissaient croire qu'il flottait déjà dans les nuées. À l'époque, je n'avais pu parler avec lui plus de quelques minutes ; j'attendais toujours

le retour de ma mère pour leur raconter un petit peu ma nouvelle vie au Canada. Si cela l'intéressait ou non, je ne le savais pas, car il ne posait jamais de questions, ni ne m'interrogeait sur quoi que ce soit. La dernière tomographie de son crâne montrait une atrophie du cervelet due aux chocs subis au long de sa vie de mécanicien agricole. Probablement que l'affection progressait et que le petit lobe du derrière, déjà rapetissé, avait diminué encore. Cela était la cause du ralentissement de toutes ses fonctions motrices surtout. Mais aussi vite que ça ?

À présent, mon père me démontre combien il est lucide et au courant de tout. Il y a trois ans, ce qui l'avait probablement retenu de me poser des questions était la gêne devant son enfant qui avait si profondément changé. Il ne reconnaissait sûrement rien de l'enfant espiègle et colérique que j'avais été. Il oubliait que j'avais presque quarante ans et que mon envie de sourire s'était tarie.

Je suis si contente de pouvoir lui parler que j'oublie de lui demander des détails concernant la mort de Dina.

— Papa, est-ce que vous vous portez bien ?

— Oui, oui, je suis bien. Pas plus que d'habitude, mais ça va. Je me déplace ici et là avec la canne.

— Papa, êtes-vous allé voir le médecin ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Quoi dire, tu sais bien, il n'y a rien à faire. Les analyses sont bonnes, mais je ne peux pas marcher. C'est tout, je ne peux pas bouger les pieds.

— Est-ce que vous mangez au moins ? Ma mère vous prépare de quoi manger ?

— Oui, oui, voilà, la soupe est encore sur la table. Mais je n'ai pas faim. J'ai mal aux dents, il ne me reste que des chicots dans la bouche.

Mon père parle ! Il parle ! Il est même capable de me dire que ses dents ne sont que des chicots. Et voilà que la question tant désirée arrive enfin. Mon père s'intéresse à moi :

— Et toi, ça va ?

— Oui, papa, ça va. Ça va très bien. Ne vous inquiétez pas. Je suis bien ici.

— Oui, je sais que tu es bien, mais tu es tellement loin. Nous sommes seuls. Ta mère fait tout le travail toute seule.

J'ai l'impression que mon père ne peut plus continuer, qu'il pleure. Mais quelques secondes plus tard, j'entends sa voix inchangée ; il a probablement tiré une bouffée de sa cigarette.

— Ta mère est au carrefour. Tout le monde y est pour voir Dina. Ses parents sont allés à la morgue et la ramènent à la maison. On lui a fait une autopsie à Bucarest, maintenant on l'amène pour l'enterrer ici, au cimetière. On attend l'arrivée de l'ambulance.

J'ai peur de demander d'autres détails. J'ai peur que ce mirage s'évanouisse, que mon père se taise d'un coup. Je ne veux pas constater que je me trompe, qu'il est impossible que mon père à la cervelle endommagée soit si cohérent, qu'il s'intéresse encore à moi. Je lui dis que je vais faire un autre appel plus tard, pour parler à maman, pour savoir si Dina est arrivée, s'ils en savent plus, si Dragan a été arrêté et emprisonné.

Depuis longtemps, je suis préparée à entendre ma mère m'annoncer un jour la mort de mon père. Personne ne connaît vraiment la nature de sa maladie, car les médecins ne savent pas la diagnostiquer et, en conséquence, ils ne peuvent pas le guérir. Selon leurs analyses, mon père n'est pas malade, car son cœur, ses poumons, son foie et son estomac fonctionnent normalement. Même sa pression artérielle est celle d'un homme normal. Pas de cholestérol dans ses artères et pas un gramme de plus sur son ventre. Cet homme, toutefois, représente pour ma mère le malade le plus difficile, quelqu'un d'incurable et de fatigant, car il refuse d'emblée de se soigner. Il refuse même de vivre : il n'a pas quitté la cour depuis des années, il se nourrit de quelques bouchées par jour et il refuse de voir qui que ce soit de la famille. Il terrorise ma mère avec son mécontentement, son silence et son malheur.

Je me suis habituée à vivre avec cette idée de l'annonce qui viendra peut-être par la voix soûle de maman, car elle l'assiste depuis trop longtemps dans sa mort. Qu'est-ce qui lui manque pour mourir ? Il a probablement des énergies non utilisées et son âme est sans doute prisonnière de son corps,

car malgré sa ruine presque totale, son corps n'a pas épuisé toutes ses possibilités. En même temps, ce corps semble avoir trop vécu pour guérir, pour vivre ses dernières années en s'activant dans la cour et dans le jardin. Les activités monotones déclenchées par le passage des saisons ne le tentent plus, et c'est peut-être pourquoi il ne veut plus rien faire. Je ne sais pas si mes parents parlent encore ensemble, s'ils se souviennent de leurs beaux jours, de leur amour et de leurs disputes. Toutefois, quelque chose doit être resté inépuisé entre eux pour que mon père ne se décide pas à la quitter. Il n'arrive pas à entrevoir ce que la vie de ma mère deviendrait après sa disparition.

Je suis passée par tous les états en ce qui concerne la maladie de mon père, de la pitié à l'inquiétude, à la rage, et finalement à l'acceptation. Sa maladie n'a été qu'un hasard malheureux qui a encouragé la débauche de ma mère. Maintenant que l'homme de la maison est un fantôme, on voit combien il était indispensable au bon fonctionnement de la famille, combien son autorité et sa force étaient nécessaires et combien exposée devient une femme seule.

Le bonheur attendu par mon père se réduisait à si peu, mais il ne cessait de s'y accrocher. Devant l'inconnu de la mort, il préférerait le si peu qui lui restait. Ou, peut-être, il n'était pas conscient que les gens peuvent sortir de ce spectacle lorsqu'ils ne le supportent plus. Il n'avait jamais envisagé qu'on puisse quitter la scène lorsque tout cela nous ennuie trop. Je lui savais gré de cette patience, car cela me donnait du pouvoir. Un seul geste de sa part serait la fin pour moi aussi. Aussi loin que je l'étais, je me nourrissais de son endurance, de sa persévérance à continuer. Je lui étais reconnaissante d'être si fort, bien que condamné à l'immobilité. Étais-je dans ses pensées ? Avait-il jamais pensé qu'il me devait sa propre vie ? Mes parents savaient-ils qu'ils ne devaient pas me laisser seule, et que leur vie, si déprimante qu'elle fût, se déroulait encore pour me ressourcer, moi, dans ce pays lointain ?

Par ailleurs, je sais que ce ne sera pas du tout comme ça. Dans le bref moment d'inconscience qui précède le sommeil,

ma lucidité aiguë trace parfois, à mon grand effroi, un autre scénario : quelqu'un va m'annoncer la mort de ma mère avant celle de mon père. Elle va quitter cette terre avant son mari, car les malades sucent les énergies des vivants. Elle va s'effondrer en travaillant, en lavant peut-être, devant la grande baignoire en bois, montée sur un trépied en fer forgé, dans la vapeur d'eau bouillante et de savon fait maison. Sa circulation sanguine va exploser d'un coup, comme un pot tenu sous pression. Tout va sauter en l'air et son cerveau sera inondé de sang.

Que va-t-il se passer par la suite ? Je le sais aussi, à mon grand désarroi.

Mes tantes paternelles se débarrasseront du tracas de l'enterrement. Si les frères et les belles-sœurs de Roshiori ne s'en chargent pas, on la jettera dans la fosse commune, sort réservé à tout anonyme de passage. La belle-famille va finalement prendre sa revanche pour le mal fait autrefois. Elle va lui creuser une tombe loin de celles de grand-mère Stana et de grand-père Pétré. Qu'elle siège à côté de son père, l'immigrant ! Plus dure encore, sa belle-famille va interdire que mon père soit enterré près d'elle. Mon père leur appartient, il est des leurs. Ces terribles femmes, les chiennes de garde de la tradition, vont décider pour ma mère un enterrement modeste, avec des dons et des festins réduits au minimum. Toute la famille va oublier la gentillesse de ma mère, sa générosité. Ils vont oublier combien elle a été polie et combien elle a soigné ses beaux-parents. Même moi, si je rentre du Canada, je ne serai pas capable de m'y opposer, car s'il y a quelque chose que j'ai voulu depuis toujours, c'est la bienveillance de ces chiennes, les fantômes de ma grand-mère Stana. Elles faisaient tout ce qui aurait réjoui leur mère, malheureuse que son fils ait choisi une métèque et de la mauvaise réputation que ce choix a engendrée. Moi, j'accepterai toutes leurs décisions, et toi, ma mère, tu me pardonneras, car tu doutes, tout comme moi, de la véracité de toutes ces promesses de l'au-delà. Si les tantes t'offrent de minables festins, alors quoi ? Tu as tant donné de ton vivant que tu pourras venir à bout des famines pour l'éternité. Je te demande pardon, maman, de ne pas faire plus, car tu as tout fait de ton vivant.

Je raccroche le combiné sur l'image de la foule des vieilles femmes rabougries attendant l'arrivée du camion mortuaire. Dina a de la chance de rentrer au village, de faire ses derniers adieux par cette magnifique journée d'août. Je suis rassurée de connaître par cœur son trajet, le chemin qui lui reste à parcourir jusqu'à sa dernière demeure. À force d'avoir tant participé pendant mon enfance aux enterrements, je connais tout ce qui accompagne cet événement. Le rituel orthodoxe m'empreint encore de peur, de foi et du désir désespéré que tout cela ne soit pas inutile. Je veux désespérément croire que tout cela est vrai, finalement vrai.

Le dernier enterrement auquel j'ai assisté est celui de ma grand-mère Stana. Je considère encore cet événement comme le plus étrange de ma vie, car ma grand-mère a commencé son agonie quelques heures avant mon départ pour la gare. J'avais passé un mois dans mon village à l'occasion des vacances d'été. C'était la fin d'août et je me préparais à rentrer à Bucarest à l'université. J'étais, à l'époque, une étudiante tardive et je prenais cela à la légère. Les études me plaisaient dans la mesure où j'avais l'impression que cela ne me servirait à rien, que j'allais toujours travailler comme photographe dans une petite ville de montagne et non pas comme professeur de littérature. Pour cela, peut-être, les heures de cours me fascinaient et je me consacrais à la lecture avec la passion qu'on met à l'accomplissement des choses inutiles. J'étais rentrée chez moi le sac plein de livres et, après les avoir tous lus, j'étais ennuyée d'avoir à les rapporter à la bibliothèque de l'université. Je passais les dernières heures en bourrant mes valises en vinyle des choses éparpillées dans la maison, quand ma grand-mère nous a annoncé qu'elle se sentait mal. Elle était diabétique et nous étions habitués à ses crises de faiblesse. Elle brûlait vite son peu d'énergie, qui se renouvelait difficilement. En titubant, elle a quitté le divan des vieilles femmes, rassemblées ce dimanche devant notre porte. Elle a parcouru lentement l'allée des rosiers et est entrée dans sa chambre pour se coucher.

Depuis la mort de mon grand-père, cette pièce avait gardé une odeur malsaine. Les crises de diarrhée du vieux, son linge toujours sale de merde et d'urine avaient imprégné les murs à tout jamais, bien que, par la suite, la vieille les ait plusieurs fois chaulés. Elle avait fini par se résigner à cette odeur qui était celle de la mort, celle du grand-père qui la réclamait auprès de lui. Le sol et les murs étaient recouverts de tapis tissés à la main par la vieille, de photos encadrées et d'icônes. Les meubles se résumaient à un lit, à un coffre qui tenait aussi lieu de table et à deux chaises sur lesquelles grand-mère déposait ses vêtements pour la nuit.

Quand je suis entrée dans cette pièce, grand-mère gisait sur le lit, le dos tourné à moi. Je me suis allongée à côté d'elle et je lui ai demandé si elle voulait quelque chose à boire, un verre d'eau peut-être. Elle m'a dit non et a fermé les yeux. Le temps du départ approchait, et le voisin que ma mère avait appelé pour me conduire à la gare m'attendait en charrette devant la porte. Les bagages étaient prêts, mais je ne savais pas quoi faire. Ma mère non plus, et elle s'est assise sur la véranda à côté de mes valises.

Je suis entrée encore une fois dans la petite pièce pour faire mes adieux. Grand-mère s'est tournée vers moi et m'a dit :

— Je vais mourir.

Je suis sortie et j'ai dit à ma mère de demander au voisin de rentrer chez lui, que si ma grand-mère allait bien le lendemain, je pourrais partir.

La seule chose qui me réjouissait dans cette attente était de passer encore un peu de temps avec Dina. Je lui ai annoncé que je restais encore un peu pour voir ce qui se passerait avec grand-mère. Elle est venue chez nous, sans pénétrer dans la chambre de ma grand-mère. La mort lui faisait peur, bien qu'à ce moment-là ce ne fût qu'une faible menace. La vieille pouvait surmonter la crise et se remettre comme tant de fois auparavant.

L'état de grand-mère empirait d'une heure à l'autre. Le soir, elle n'était plus capable de reconnaître ceux qui défilaient à son chevet. Le village avait appris en quelques heures que

Stana en était à son dernier souffle. Ses filles, ses beaux-fils et les petits-fils qui habitaient le village avaient commencé à arriver un par un. Les voisins ne quittaient plus la cour et épiaient la moribonde par la fenêtre : ils y entraient uniquement au moment où la parenté quittait la chambre, pour essayer de lui parler. Grand-mère retrouvait parfois ses esprits. Elle essayait de raconter ses rêves, les rêves qu'elle faisait dans cet état de veille et d'évanouissement. Vers huit heures du soir, elle a demandé que je la conduise aux toilettes. Ma tante Flora, l'aînée, a offert de la conduire elle-même pour m'éviter cette corvée. Mais ma grand-mère a insisté pour que ce soit moi. Je l'ai aidée à descendre du lit et je l'ai guidée dans la cuisine en la portant presque dans mes bras. Elle était devenue légère malgré son gros tronc. Elle m'a dit qu'elle n'était pas capable de se rendre au fond de la cour et qu'il valait mieux la conduire dans un débarras extérieur où elle gardait un seau rouillé, utilisé pour faire ses besoins les nuits d'hiver. Elle balbutiait, les yeux mi-fermés : de ses mains, elle m'a indiqué le récipient couvert d'un grand couvercle et d'une de ses anciennes jupes. Je l'ai tiré de sa cachette et j'ai aidé grand-mère à s'y asseoir. Elle se balançait comme en état d'ivresse et ses lèvres pendantes me prouvaient qu'elle faisait ces gestes mécaniquement, guidée par le souvenir inconscient de ce qu'elle avait répété d'innombrables fois dans sa vie. Pendant qu'elle se soulageait, je l'ai soutenue pour qu'elle ne tombe pas et ne renverse le seau. Je lui ai tendu un bout de papier hygiénique, mais elle a tout simplement laissé tomber ses jupes. Quand elle s'est levée, j'ai dû la prendre vite dans mes bras pour qu'elle ne s'écroule pas. Ma mère est venue m'aider à la porter dans son lit. Dès ce moment-là, elle ne nous a plus parlé.

Quarante-huit heures durant, nous l'avons veillée jour et nuit. Elle ne parlait plus, ne mangeait plus ni ne pissait. Ses petits-fils, mes cousins germains, et leurs enfants ont commencé à arriver des villes ouvrières où ils habitaient. Ils entraient la voir et lui demandaient si elle les reconnaissait. Elle bougeait lentement la tête en faisant signe que oui, les yeux à moitié ouverts. La chambre était toujours bondée de

gens qui suffoquaient, incommodés par l'odeur de son corps, une odeur de feuilles pourries. Je me reposais dans la petite chambre que mes parents occupaient en été, bâtie entre les deux maisons. À l'intérieur il n'y avait qu'un lit, la table sur laquelle trônait une grande télé, une chaise et un radiateur. Le plafond était défoncé et laissait voir les poutres du toit. Par commodité, mes parents n'habitaient plus la grande maison, abandonnée aux souris et aux mites, car maman voulait s'éviter l'effort de nettoyer tant de grandes pièces.

De temps à autre, ma mère m'appelait pour l'aider à la cuisine. Elle préparait des amuse-gueule et sucrant de la *tzouica*<sup>1</sup> pour les visiteurs qui ne cessaient de défiler au chevet de la moribonde. Je devais aussi porter les plateaux dans la chambre de grand-mère, éclairée uniquement, à travers la fenêtre, par l'ampoule de la cuisine ; quelqu'un avait éteint la lumière pour ne pas déranger la malade qui gisait, les yeux mi-clos tournés vers le plafond. Elle respirait lentement, comme quelqu'un qui est en train de s'endormir. Les vieilles veuves mangeaient avec appétit les morceaux de viande cuite, essuyaient leurs doigts gras sur le tablier qui protégeait en permanence leurs jupes. Elles mastiquaient longuement les bouchées de leurs gencives édentées, me demandant comment allait mon mariage et quels étaient les prix en ville. Les hommes fumaient dans la cour, assis sur le banc que ma mère avait installé sous la tonnelle de vigne. Ceux qui étaient debout picoraient des grains de raisin encore âcres.

Dès le lendemain, mon père a pris congé du boulot pour accueillir les gens, leur servir un verre de vin, les introduire respectueusement dans la chambre de veille et pour préparer subtilement l'enterrement. Il avait commandé le cercueil à mon grand-père Le Fabricant et avait déjà embauché les fossoyeurs. Le matin, il est allé choisir le lieu de la tombe au cimetière et s'est ensuite rendu au marché de Roshiori pour acheter un cochon et dix oies. Ma mère et mes tantes avaient déjà compté la volaille de la cour afin de déterminer combien il en fallait encore pour nourrir les dizaines d'hommes et de

---

1. Eau-de-vie faite généralement de prunes, distillée une seule fois.

femmes qui allaient participer au festin. Au bout de la véranda, un de mes cousins traçait sur une feuille de papier kraft l'esquisse du menu ; une entrée de salami, fromage, olives et tomates, une soupe de volaille aux nouilles, du rôti de porc et des pommes de terre en purée et une salade de chou vert. Pour le dessert, il fallait confectionner des gâteaux au cacao et la *coliva*<sup>2</sup>. Pour boissons, il y aurait la *tzouïca*, servie à l'entrée, et du vin. Pour ceux qui ne buvaient pas d'alcool, spécialement les vieilles femmes malades et les personnes au régime, il y aurait du jus et du soda. Mon cousin Nélou, propriétaire d'une épicerie au village, s'était chargé de fournir les caisses de jus et l'eau minérale. Les tantes avaient commencé à apporter des œufs, du fromage, des tomates et des oignons fraîchement cueillis de leur jardin. Les grandes dépenses de l'enterrement revenaient à ma famille, celle qui avait logé la défunte. Mon père et ma mère devaient procurer la nourriture, la boisson, le pain, payer les fossoyeurs, le cercueil, le prêtre, les petites et les grandes messes : il fallait aussi louer la vaisselle et les verres à une cuisinière professionnelle généralement embauchée pour les noces. Elle avait offert ses services pour l'enterrement, mais mon père lui avait dit que les femmes de la maison savaient s'y prendre. La famille se fiait un peu à mes acquis de femme de la ville ; elle comptait sur mon raffinement de futur professeur de littérature pour ajouter un peu de luxe à ce festin.

Ma mère était débordée par les achats destinés à la défunte : elle devait commencer à se procurer les meubles et les vêtements à donner par la suite aux pauvres pour que la grand-mère meuble sa maison et sa garde-robe au ciel. Le lundi matin, elle est partie en ville, accompagnée par deux de mes tantes, et elle est revenue le soir, chargée de sacs en raphia. Dans ma chambre à coucher, située au milieu de la grande maison, elle a simulé le corps de ma grand-mère avec des chiffons pour faire l'essai des vêtements. Elle a habillé cette poupée géante avec un chemisier en coton blanc, cousu

---

2. Gâteau d'enterrement fait de grains de blé bouillis, mélangés à de la farine et à du sucre.

par ma grand-mère elle-même, et lui a enserré la taille avec une ceinture en laine rouge ; mes grands-parents en portaient une, même en été, pour se protéger du mal de reins. Elle lui a ensuite enfilé une culotte, des bas en coton soutenus par des jarretières élastiques, une blouse à petits pois, un chandail en flanelle, une veste en laine tricotée et un foulard. La poupée ainsi parée gisant dans mon lit, je n'ai plus été capable d'approcher cette chambre sombrée dans l'obscurité.

Dina rôdait dans les parages, mais elle se gardait bien d'approcher des deux chambres : celle où gisait ma grand-mère et l'autre avec la poupée en chiffons. Personne ne pouvait lui en vouloir, car tous savaient combien elle était supersensitive et combien ces images lui auraient donné la frousse. La sensibilité de Dina, sa peur de l'obscurité, son horreur de la mort et de l'odeur des cadavres étaient choses connues dans notre coin, depuis son enfance. Dina ne voulait avoir de rapport qu'avec la vie. La mort lui était horrible, non pas par sa signification, mais par ses images, ses odeurs et ses cris. La longue proximité des morts, durant les rituels, l'avait rendue malade de peur. On nous exposait tellement aux cadavres, on devait si longuement vivre en leur compagnie qu'on s'habituaient peu à peu à l'idée que ce n'était que ça, la vie. Dina refusait de s'accorder à cette opinion, elle refusait de regarder les morts. Même au cimetière, elle se tenait loin de la fosse. Toutefois, elle participait volontiers aux travaux qui entouraient le cérémonial et n'hésitait pas à s'empiffrer et même à boire de manière excessive.

Le lundi soir, les femmes ont commencé leurs lamentations à voix basse.

— Tati Stana, à qui nous laisses-tu, où t'en vas-tu ?

Lorsque ma mère, chargée de plateaux, entrait dans la pièce, elle aussi s'arrêtait pour verser des larmes :

— Belle-mère, ne pars pas, ne pars pas !

Au coucher du soleil, les hommes rentraient à la maison pour nourrir leur bétail et faire un bon somme avant de revenir vers minuit reprendre leur place dans le noir, sous la tonnelle. À cette heure-là, c'était le tour de leur épouse de s'en aller dormir un peu ; elles reviendraient vers l'aube. Personne ne

voulait rater le moment du dernier souffle afin de le raconter de génération en génération. Chanceux celui ou celle qui serait près de la moribonde au moment où elle rendrait son dernier soupir !

Le matin du mardi, le travail s'était arrêté, car on prévoyait la fin d'un moment à l'autre. Dehors, plus personne ne bougeait pour ne pas rater le dernier moment : personne ne voulait apprendre la mort par les cris aigus des femmes. De fausses alarmes, il y en avait eu, mais grand-mère revenait doucement en arrière. Les vieilles commentaient chacun des pas qu'elle faisait vers le néant :

— Hé ! Tati, tu ne veux pas partir, il fait froid là-haut, hé ! Il y a des chardons sur le sentier, ha, Tati Stana. Vois-tu oncle Pétré, t'attend-il ou t'a-t-il oubliée ? En a-t-il trouvé une autre, hé, ma tante ?

Ma grand-mère reprenait péniblement son souffle.

— Oui, oui, elle s'attarde encore un peu, car une fois partie elle ne reviendra pas. Il fait plus beau ici qu'ailleurs. Elle nous regrette déjà, commentaient les femmes à tour de rôle.

Vers midi, grand-mère s'est finalement décidée à nous quitter. Froid ou pas, chardons ou asphalte, elle avait emprunté le grand chemin. Les cris des femmes ont explosé à l'unisson. Les foulards sont tombés de leur tête pour qu'elles s'arrachent les cheveux. Mes quatre tantes se penchaient au-dessus de la morte et lui touchaient délicatement les manches pour la réveiller une dernière fois. Elles l'appelaient en chœur mère, belle-mère, grand-mère, tante et voisine. On ne savait guère qui disait quoi. Ses filles sont sorties dans la cour. Les unes se sont dirigées vers la grande porte ; les autres, vers la porte secondaire, pour crier à tue-tête.

— Ma mère, où t'en vas-tu ? À qui nous laisses-tu ?

J'ai fondu en larmes, effrayée par ces voix stridentes. Ma cousine germaine, Cornélia, et moi pleurions fortement mais sans crier. Dina était figée sur place, à côté du puits de la cour. Elle avait visiblement honte de ne pas pouvoir pleurer et elle tenait la tête baissée. Elle tressaillait de temps en temps, effrayée par les cris perçants des femmes. Mon père pleurait, assis sur le banc, celui sur lequel il allait vivre son agonie. Les

vieilles voisines étaient sorties sur la véranda et se lamentaient à voix plus basse pour ne pas couvrir les cris des filles et de toute la parenté. Jusqu'au soir, elles n'ont pas cessé. Elles se reposaient tour à tour, mangeaient un peu, buvaient un verre et recommençaient. Les larmes ne coulaient plus, et leur voix devenait rauque.

Vers le coucher du soleil, ma mère et mon père ont commencé à tasser dans un coin les oies, les canards et les poules, et mes oncles se sont mis à les sacrifier derrière l'étable. Les voisines faisaient bouillir de l'eau dans de grands chaudrons pour plumer et éviscérer les volailles. Quelqu'un avait amené le cochon dans une charrette tirée par une mule. Deux de mes oncles aiguisaient les couteaux sur une épaisse ceinture de cuir. D'autres femmes avaient commencé à peler les oignons, les carottes et les pommes de terre, à laver le riz. Deux autres cousines germaines, Irina et Stella, pétrissaient la pâte dans un grand lavabo : Cornélia chauffait le four pour cuire le pain, les gâteaux et les *colacs*<sup>3</sup>. Tante Nicoulina, la filleule de ma grand-mère, la sorcière et la guérisseuse du village, avait la tâche de modeler les *colacs* : dans le voisinage, c'était elle et ma grand-mère qui connaissaient tous les symboles, les formes et les dimensions des petits pains. Il y avait des *colacs* nommés *de la bouche du four*, les plus simples, destinés à être servis aux enfants dans les premiers moments de l'enterrement. D'autres étaient destinés aux hommes, aux femmes et aux proches parents, d'autres, au prêtre et au tabernacle de l'église, d'autres, aux fossoyeurs, d'autres seraient servis devant la tombe et d'autres enfin seraient donnés après le dernier repas. Installée en tailleur derrière une petite table ronde à trois pieds, tante Nicoulina commandait le groupe de femmes qui modelaient, avec la pâte, des fleurs, des oiseaux, des guirlandes et des croix. Dina la secondait, assise à côté d'elle, lui demandant mille détails sur cet art savant destiné aux initiés. Cette participation et la proximité de la grosse sorcière l'effrayaient tout en la rassurant contre les mauvais sorts et même les mauvais rêves qu'elle allait sûrement faire

---

3. Petits pains, joliment modelés en pâte, servis aux enterrements.

par la suite. Pour le moment, elle se sentait à l'abri près de la vieille femme qui dégageait une odeur persistante d'huile et de vinaigre.

Vers la fin de la journée, épuisés, le visage enflé, les femmes et les hommes ont repris leurs esprits. Ils ont commencé à respirer, soulagés, pris par les tâches qu'ils s'efforçaient de mener à bien. Il y avait une telle volonté d'aider les autres, de les stimuler, de se charger des fardeaux les plus difficiles, de venir en aide même aux femmes qui peinaient avec les *colacs*, les entrailles des volailles et la charcuterie de porc. La défunte grand-mère était veillée en permanence par des pleureuses qui l'avaient lavée avec de l'eau chaude et du savon parfumé, lui avaient enfilé des vêtements neufs, l'avaient enveloppée dans des draps immaculés et l'avaient entourée de branches sèches de basilic. La plus vieille des vieilles lui avait tressé une spirale en cire et la lui avait placée sur le ventre, du combustible pour l'au-delà, de quoi alimenter sa lampe sur le long chemin vers le Paradis, en supposant qu'elle en méritât l'honneur. Le travail effectué dans la chambre mortuaire était caché aux yeux des autres, mais ceux-ci pouvaient quand même entendre ce qui s'y passait. Les rideaux étaient tirés et la porte était fermée. Les chaudrons d'eau et les serviettes étaient déposés au delà du seuil et une femme sortait de temps à autre pour se débarrasser de l'eau sale et en prendre de la propre. Parfois, les rires fusaient, car les vieilles femmes regardaient avidement la dépouille de la morte, en faisant des blagues sur sa toison décolorée et ses seins flasques. Depuis quand tante Stana n'avait-elle pas baisé ?

Vers neuf heures du soir, tante Nicoulina a sorti du four les premiers *colacs*. Dans une grande assiette en argile cuite, ornée de grands oiseaux rouges, elle a versé du vin et l'a sucré. Ensuite, elle y a trempé tous les *colacs*, de tous les côtés, en les arrosant longuement pour qu'ils s'imbibent le plus possible de liquide. Les hommes et les femmes ont commencé à défiler devant la table ; chacun prenait un *colac* et se retirait ensuite dans un coin pour le manger goulûment. La vieille femme les invitait à revenir le tremper dans l'assiette de vin, que Dina devait remplir et sucrer régulièrement. Les enfants s'étaient

installés autour de la petite table et ne cessaient de tremper leur pain dans le liquide rouge, sous le regard indulgent de leur mère qui les laissait faire.

Tout le monde mangeait avec appétit ce premier repas funèbre, du pain et du vin, *corpus christi*, que son âme aille en paix, amen ! L'arrivée du prêtre, pour dire la première petite messe au chevet de la défunte, a changé l'état d'esprit de tous. Les femmes mettaient en ordre leur tablier et rangeaient les mèches rebelles de leurs cheveux blancs sous leur foulard noir. Tous lavaient leurs mains imbibées de graisse, de farine et de sang avant de s'approcher de la petite chambre, de la cuisine et de la véranda, en avançant leur tête dans les fenêtres et les portes largement ouvertes. On avait laissé la place au prêtre et au diacre pour qu'ils chantent, aspergent d'eau bénite, prient, agrippent au petit doigt de la morte la monnaie de passage et enduisent son front de myrrhe. Leur présence ne laissait plus de doute, grand-mère était bel et bien morte. Cornélia et moi sommes sorties pour pleurer, appuyées contre la margelle du puits. Nos cousins germains, nous étions huit, quittaient aussi la chambre, suffoqués par l'odeur de résine abondamment versée sur les tisons des fonts baptismaux.

Lorsque le prêtre a été parti, les gens ont respiré, soulagés, bien que profondément tristes devant l'évidence du caractère éphémère de leur vie. Grand-père Le Fabricant avait apporté le cercueil et on y a placé la dépouille qui s'était alourdie, qui avait acquis d'un coup la consistance de la terre. Ma mère a accroché un mouchoir à l'avant-bras gauche de tous les participants. Hommes, femmes et enfants devaient le conserver, même lorsqu'ils quittaient notre cour. Les hommes ont aussi reçu un petit ruban noir pour entourer leur couvre-chef. Mon père n'avait plus le droit de porter le chapeau et de se raser pour au moins quarante jours. S'il était un bon fils, il devait garder le deuil pendant sept mois. Ma mère et mes tantes s'étaient habillées de noir, qu'elles devaient aussi porter pendant sept mois. La tradition voulait qu'elles portent des foulards noirs pendant sept ans, mais les mœurs s'étaient alors adoucies et il suffisait d'avoir un ruban noir cousu à l'avant-bras ou sur la poitrine.

Les jours suivants, notre tante Nicoulina a continué à pétrir la pâte et à fabriquer des *colacs*. Les corps déplumés des oies et des canards s'amassaient sur les grandes tables mises partout dans la cour. Sous un abri improvisé, on avait installé des foyers, avec d'immenses chevrettes soutenant des chaudrons géants où l'on faisait toujours bouillir quelque chose. Cornélia était chargée de la *coliva* : elle a dû séparer les grains de blé de l'ivraie, les faire bouillir à petit feu et ajouter ensuite de la farine pour les lier, du sucre et de la cannelle. Lorsque cette pâte gluante a refroidi, elle l'a rangée sur plusieurs plateaux et lui a donné des formes rondes ou carrées, qu'elle a saupoudrées d'une couche épaisse de sucre en poudre sur laquelle elle a dessiné de grandes croix avec du cacao. Les bords de ces immenses gâteaux étaient ornés de petits bonbons et de minces tranches de pommes.

Moi, j'avais la charge de la soupe et de la purée. Afin de bien broyer et homogénéiser la pâte brûlante de pommes de terre où fondaient le beurre et le lait, j'avais demandé l'aide de mon cousin Nélou.

Les mercredi et jeudi, nous ne sommes pas sorties de la cuisine : nous avons nourri de gâteaux, de *colacs* et de vin presque tout le village. À bout de ressources financières, mon père a emprunté de l'argent à ses sœurs afin d'acheter du vin.

Les fossoyeurs ont fini de creuser le trou l'avant-dernier jour. Le cimetière s'étendait à l'extérieur du village, au sommet d'une douce colline, entouré d'une clôture délabrée qui enfermait aussi une petite chapelle coiffée d'un grand clocher tout aussi délabré. C'est moi qui leur avais porté le repas, dans un grand panier où ma mère avait placé, à côté des pots de soupe et de pilaf, de la vaisselle en plastique pour en alléger un peu le poids. Pendant qu'ils mangeaient, je les regardais, assise sur le petit tertre de terre provenant de la fosse. Tout autour, le cimetière avait l'aspect d'une taupinière, les talus alternant avec des trous couverts d'herbes et de fleurs sauvages. Les anciens tombeaux étaient marqués par des creux car, faute de pierre tombale, la terre finissait par se tasser et s'effondrer. Dans tout le cimetière, il n'y avait que quelques croix coulées en ciment. Pour le reste, les noms des morts

étaient marqués sur des croix en bois qui pourrissaient vite, l'identité des disparus s'effaçant ainsi. Les villageois reconnaissaient la place de leurs familles par rapport au clocher. Ce qui rafraîchissait la mémoire des descendants était surtout le rituel commémoratif qui marquait chaque grande fête lorsque les parents se rendaient au cimetière pour y déposer des offrandes, des fleurs, de la nourriture, des cierges. La rangée de ma famille était en marge, car les premiers décès étaient récents. Il y avait la tombe encore debout de mon oncle Ion, le mari cardiaque de tante Ioana, celle qui ne pouvait pas enfanter, et il y avait aussi mon grand-père Pétré, mort quatre ans auparavant de je ne sais pas quoi, une sorte de diarrhée qui avait empesté toute la maison. Maintenant c'était la grand-mère, et sous peu allait suivre grand-père Le Fabricant.

Les fossoyeurs étaient mes voisins. L'un d'entre eux m'avait montré les tombes de certains de mes parents que j'avais oubliés depuis belle lurette. Je lui avais ensuite demandé de me montrer la tombe de Ghéorghî et de certains de nos voisins disparus depuis peu et qui étaient encore vivants dans ma mémoire. Sûr que, après mon départ, j'allais oublier qu'ils reposaient ici et j'allais continuer à demander à ma mère de leurs nouvelles. J'ai bu avec eux un verre de vin, mais pas avant d'en avoir versé quelques gouttes dans la fosse, qui laissait voir la couche d'argile rouge. Je leur ai servi la soupe d'ailes d'oie et le pilaf au riz et à la viande de canard. Il faisait chaud, mais les paysans ne voulaient pas se déshabiller dans le cimetière, surtout en creusant la fosse d'une femme.

Chaque jour, à midi, le prêtre revenait dire une petite messe de commémoration. La grand-mère avait commencé à empester un peu, malgré la piqure que l'assistante du village lui avait faite et même si on lui avait bouché les narines avec du coton pour empêcher son corps d'exhaler son odeur. Sa tête reposait sur un oreiller brodé, le visage bien serré dans un fichu noir, car elle nous avait demandé de ne pas lui mettre un foulard de jeune fille, qui l'aurait rendue ridicule à son âge. Sa grande verrue de la tempe gauche n'était plus visible sous les bords du fichu serré autour de ses joues. Les laveuses lui avaient finement nettoyé et coupé les ongles et lui avaient

enfilé une bague en tôle, ce que grand-mère avait toujours refusé de porter. Elles s'amusaient en pensant à la surprise de grand-père Pétré qui verrait sa femme ainsi parée d'un anneau de mariage. Ses mains croisées sur la poitrine soutenaient un cierge allumé en permanence, qui devait être attentivement surveillé pour qu'il ne se renverse pas et n'enflamme pas le voile du linceul.

Jeudi après-midi, la charrue aux bœufs blancs, parés de cocardes noires, a stationné devant notre porte. Mes tantes ont encore une fois éclaté en lamentations puissantes, s'accrochant au cercueil porté vers la sortie par six hommes. Entourée de toutes ses filles, de ses nièces et de sa belle-fille qui la pleuraient bruyamment, grand-mère a fait son dernier trajet à travers le village vers la grande église située en son centre. En route, le cortège s'est arrêté à chaque carrefour, pour que le prêtre prie et asperge le cercueil d'eau bénite. Les gens sortaient de leur cour pour se signer et lui souhaiter que la terre soit légère sur sa tombe. Exposée au grand soleil, la peau de son visage a commencé à noircir. Après la messe, marquée par des dons de *colacs* et des verres de vin servis à l'assistance, tout le monde a défilé devant le cercueil pour embrasser la morte. Pour se diriger vers le cimetière, le conducteur du char a emprunté un autre chemin, afin que la morte continue à faire ses adieux à tout le village. Assises sur de petites chaises autour du cercueil, les femmes ont continué leurs lamentations, penchées au-dessus de grand-mère. Les bœufs avançaient lentement dans les ruelles défoncées par de profonds nids-de-poule. Leur marche royale atténuait le choc, car les immenses roues en bois passaient sans obstacle par-dessus les trous. Cornélia et moi nous tenions la main et pleurions sans nous lamenter.

Au cimetière, le cercueil a été tenu ouvert jusqu'à ce qu'il soit descendu au fond de la fosse. Nous avons regardé le corps de grand-mère diminuant au fur et à mesure qu'il descendait dans l'obscurité humide du trou. Ma mère a passé un coq par-dessus la fosse, reçu à l'autre bout par un des fossoyeurs. Un autre est descendu dans la fosse pour couvrir d'un mouchoir le visage de la morte et pour clouer le couvercle. Les cris des

femmes avaient atteint leur paroxysme. Le prêtre les repoussait avec force du bord de la fosse pour que les fossoyeurs puissent la remplir. Ceux-ci ont d'abord construit un petit toit en planches, fixées sur le seuil creusé dans les parois latérales du trou, sur lequel ils ont déposé des paillassons pour atténuer le bruit de la terre tombante. Le prêtre a ensuite aspergé encore une fois cet abri devenu la maison éternelle de ma grand-mère. Rassurés quant à la peur que la vieille aurait pu ressentir en recevant cette terre sur elle, les hommes, les femmes et les enfants ont jeté des poignées de terre, avant que les fossoyeurs ne s'attaquent au talus de terre à coups de pelles et de pioches. À la fin, on a planté la croix sur laquelle grand-père Le Fabricant avait magnifiquement pyrogravé le nom et l'âge de son ancienne rivale. Étant donné les yeux bleus de ma grand-mère, qui lui avaient valu une réputation de vampire, le prêtre a demandé d'enfoncer quatre clous aux quatre coins de la tombe pour qu'elle ne quitte pas son cercueil. Parce que j'étais depuis toujours sa favorite, il était de mon devoir de planter les clous qui allaient la fixer à la terre et l'empêcher de venir troubler ma vie et mes rêves.

Après l'enterrement, tout le monde est venu participer au dernier repas destiné à la disparue. Grand-mère y était sûrement présente, se nourrissant pour l'éternité qui s'étendait devant elle. Des tables couvertes de feuilles de papier kraft bleu occupaient toute la petite cour. Les femmes remplissaient les assiettes, et les hommes servaient à boire. On ne trinquait pas, mais on buvait en silence après avoir versé quelques gouttes par terre, pour rassasier l'âme chagrinée de la décédée. À la fin, tout le monde a reçu un *colac*, avec un morceau de *coliva* et une bougie allumée.

Les six jours suivants, ma mère a fait don de vaisselle, de vêtements et de meubles. Les pauvres et les démunis du village venaient chez nous et en portaient, portant sur le dos, qui une chaise, qui une table, un lavabo, des serviettes, des assiettes, des pots, des marmites, du linge, des draps ou des chaussures. Tout ce qui avait appartenu à la vieille était donné aux autres. Ma mère m'a demandé si je voulais quelque chose de tout ça, car la parenté aussi pouvait garder ce dont elle avait

envie. J'ai conservé deux mouchoirs brodés et le grand foulard en coton tricoté, bien que troué à ses extrémités. Chaque fois qu'elle préparait le repas, avant de nous asseoir à la table, ma mère m'envoyait porter une assiette aux voisins, à la mémoire de grand-mère. Je me rendais le plus souvent chez notre filleule, celle chez qui j'allais avec ma grand-mère pour assister aux séances de guérison. Tante Nicoulina ne pouvait plus marcher, elle rampait comme un serpent sur le sol en se servant uniquement de ses mains qui avaient gardé et même augmenté leur force. Cette femme avait la réputation de pouvoir rompre l'échine d'un taureau de ses mains. Elle massait et remettait en place des pieds et des bras cassés, guérissait des maux de tête, de la nausée, des maux d'estomac, des rhumes. Sa maison sentait fortement l'huile et le vinaigre, qu'elle utilisait dans ses panacées. Pour ses sorcelleries, elle utilisait un bout de placenta en provenance des bébés vampires. Elle prononçait ses homélies en passant sous le nez et sur le front des malades ce morceau de chair sèche enveloppée de fil de coton rouge imprégné aussi d'huile. Elle avait encore des clients à la maison malgré sa vieillesse et ses pieds gonflés comme deux bûches. Ceux qui ne pouvaient pas se déplacer envoyaient des parents pour l'amener chez eux en charrette. Quelques hommes la portaient dans leurs bras dans la rue et la chargeaient dans la charrette comme un sac de farine.

Même après sept jours, tante Nicoulina éclatait en larmes lorsqu'elle me voyait franchir le seuil de sa petite maison donnant sur un potager en friche. Grand-mère allait beaucoup lui manquer, car elles avaient traversé la moitié du siècle ensemble, elles avaient élevé leurs enfants, avaient peiné, guéri et maudit en famille.

— Maintenant qu'elle est morte, je veux mourir, moi aussi. Je veux rejoindre mon mari, Élié.

Ma mère devait payer encore des messes pour l'âme de la défunte, car on avait toujours peur de ses manigances. On craignait pour moi en particulier, car ma grand-mère m'avait tellement aimée qu'elle devait sûrement préparer des tours pour m'enlever. On me faisait dormir la lumière allumée toute la nuit. Tante Nicoulina me faisait boire du vinaigre et manger

quantité d'ail pour me protéger. Le matin, on me demandait de raconter mes rêves. Ma grand-mère, oui, revenait, mais elle était bienveillante, leur disais-je. Tante Nicoulina croyait qu'il fallait se méfier des bonnes intentions des morts, qui deviennent tous des égoïstes, même quand ils ont été bienveillants de leur vivant. Ils ne veulent que guérir de la solitude, car malgré les cimetières pleins, il y a toujours trop d'espace à remplir et trop de champs à semer d'os. La solution était de m'éloigner le plus tôt possible de cet endroit, de me faire quitter le village. Grand-mère n'avait pas été une grande voyageuse, elle allait certainement s'égarer sur les boulevards de la ville et allait perdre ma trace, assourdie par les klaxons et les jurons des chauffeurs de taxis.

Quelques jours plus tard, je quittais le village. Conseillée par tante Nicoulina, ma mère m'avait interdit d'emporter quoi que ce soit de ce qui avait appartenu à ma grand-mère pour ne pas éveiller en elle l'envie de le reprendre. Elles m'ont demandé de remplir une dernière fois le broc accroché à l'auvent qui attendait l'âme de la défunte pour qu'elle s'abreuve. On y a même ajouté du vin, pour duper un peu son esprit, le temps que je refasse mes bagages et que j'arrive à la gare.

Tout cela attendait Dina aussi. Elle aurait beaucoup aimé assister à ce tohu-bohu de son enterrement, et moi aussi j'aurais aimé y être présente. À la fin de ma vie, moi aussi j'aimerais être veillée par tous ceux qui m'ont connue, amis et ennemis, qu'on se lamente devant ma dépouille en poussant des cris déchirants, qu'on me demande de ne pas partir. J'aimerais que les gens mangent à côté de mon corps mort, car moi aussi je deviendrais peu après nourriture. Qu'on boive et qu'on raconte des blagues à mon chevet, car rien n'est si fondamentalement grave dans ce monde qu'il ne puisse être oublié. Du vin et du pain : chaque bouchée prise par les veilleurs est sacrée, car en priant pour le repos de l'autre, ils prient secrètement pour eux, leur paix et leur tranquillité. J'aimerais faire mon dernier trajet dans une charrette tirée par des bœufs blancs, me promener dans les ruelles boueuses le visage découvert, baigné par la chaleur du soleil. J'enviais Dina de

reposer dans la paix de notre petit cimetière, envahi de broussailles, d'acacias et de bardanes. Ghéorghy y était déjà, ce qui plairait à Dina, elle qui avait peur du noir. C'est si rassurant d'être accueilli aussi peu cérémonieusement par des êtres qui vous ont été chers.

\*

Vers deux heures de l'après-midi, heure de Montréal, je rappelle chez nous. Ces coups de fil ne sont plus une corvée pour moi, bien que je sache que ma mère est défoncée à cette heure. Elle en a le droit, car c'est pour Dina qu'on boit actuellement.

Oui, ma mère est un peu pincée, mais elle a beaucoup pleuré. Je vois tante Olympia tremper abondamment les *colacs* dans le vin et les donner aux hommes et aux femmes qui font la queue pour lorgner la dépouille de Dina, établir la cause de sa mort.

Ma mère me répond vite :

— Ils l'ont amenée, elle est si belle, elle est pareille, elle n'a pas du tout changé.

Puis elle se met à pleurer.

Je brûle de savoir qui l'a tuée, mais je n'ose pas le demander à ma mère qui me raconte lentement comment tante Olympia l'a fait déposer dans la grande chambre, là où il y a la télé et où Dina dormait quand elle rentrait à la maison. Sa mère a vidé la maison de ses meubles, pour faire de la place, et a rangé des chaises partout, bien que la cohorte des pleureuses ait beaucoup diminué depuis la mort de ma grand-mère. Les vieillards disparus, les maisons s'écroulent à grande vitesse. Notre coin compte maintenant uniquement une vingtaine de bâtiments habités de façon permanente ; le reste est déjà tombé en friche.

Ma mère dit qu'il y a, néanmoins, beaucoup de gens qui sont venus : les anciens camarades de classe du village et de Roshiori, nos professeurs, le maire, l'assistante médicale. Toute l'élite du village vient aussi enterrer Dina et grossir le nombre de mangeurs de pain et de vin. Ma mère doit passer

beaucoup de temps dans la cuisine de tante Olympia, car peu de ses parents vivent encore et peuvent l'aider.

Elle me dit que Dina n'a pas pu être lavée à cause des grandes entailles dans son ventre ; on aurait risqué de l'ouvrir comme une pastèque. Le prêtre a donc accepté de dire la messe sur un corps impur. De plus en plus souvent, à vrai dire, il doit relâcher sa vigilance et atténuer la rigidité de nos rites orthodoxes.

On a enfilé à Dina des vêtements achetés en hâte par sa mère, qui ne connaît plus ni sa taille ni la pointure de ses souliers. Les habits sont trop larges et les souliers, trop étroits. À la dernière minute, une voisine lui a vendu une paire de sandales, car on ne peut pas enterrer un mort avec des choses données en cadeau. Ces dernières ne vont pas très bien avec le manteau que sa mère lui a préparé. Tante Olympia sait que Dina n'aimait pas le froid ; elle l'a donc déposée dans le cercueil vêtue d'un manteau doublé de fourrure. Mieux vaut avoir chaud, en n'importe quelle situation ! Elle a toutefois mis les souliers à côté du corps, au cas où ses pieds dégonfleraient. Sous l'oreiller, on a déposé un petit transistor à piles et un appareil photo, au cas où.

Ma mère ne peut plus s'attarder au téléphone, elle doit rentrer chez tante Olympia pour l'aider à la préparation de la *coliva* et des gâteaux. Oncle Dinou, le père de Dina, est toujours aux basques de sa femme, car il ne comprend pas ce qui se passe dans leur cour. Il a perdu la raison il y a longtemps, après sa tentative de suicide. Dina l'avait trouvé dans la cave, le cou passé à travers la boucle d'une corde de chanvre. Criant et pleurant, Dina lui avait difficilement libéré la nuque et l'avait sorti dehors. Il avait gardé le lit quelques jours, puis il s'était levé et il était allé dans la cour pour ramasser les œufs pondus par les poules. Depuis, il a l'obsession de ne pas laisser les œufs pourrir au soleil.

Je prends congé de ma mère en lui rappelant de revenir aussitôt que possible pour qu'on se reparle et, surtout, pour qu'elle me donne des détails sur le crime : qui a tué Dina et pourquoi ?

Je n'ai plus de cigarettes depuis dix heures du matin. Je tourne en rond dans la cuisine, évitant toujours la vaisselle amassée dans l'évier depuis la veille. Sur une assiette, des mouches à vinaigre travaillent dans la peau d'une pêche. Quand j'étais petite, ma mère disait que c'étaient les seules qui ne donnaient pas la nausée, car elles se nourrissent uniquement du jus des fruits. Cela ne me les rend pas plus sympathiques, car elles creusent des trous disgracieux dans la peau des fruits pour en sucer le sucre. De plus, leur apparition est le premier signe de l'automne qui approche à grands pas. Je suis surprise que, même au Canada, il y ait de ces petites mouches qui accompagnent d'habitude la récolte des vergers et qui sont associées aux tonneaux de prunes et de raisins mis à fermenter. Pour combien de temps la nature fera-t-elle encore son travail ?

J'ouvre la porte du congélateur pour voir ce qu'il contient et ce qui pourrait être utilisé pour mon anniversaire. Il n'y a pas grand-chose : un grand saumon congelé, un morceau de viande de porc, un sac à moitié plein de crevettes, deux sacs de pois verts, un autre de brocolis. Je commence à faire la liste des achats.

Je sors dans la cour, sur le petit banc que Calinic a installé devant le grand cyprès du coin. Aujourd'hui, il fait plus froid que d'habitude, même si le soleil brille comme une ampoule de mille watts reflétée par la surface de l'eau.

\*

Je me souviens du soir où Dina a frappé à la porte de l'appartement du dixième étage où j'habitais à l'époque. Je venais de manger après être rentrée du travail, et je lézardais sur le sofa, les stores vénitiens tirés et la télévision fermée. À l'époque, j'avais divorcé de mon mari et j'étais dans l'attente, plutôt qu'en quête, d'un nouveau partenaire. Je courais beaucoup d'un bout à l'autre de la ville, mais j'avais encore assez de temps pour moi, pour me reposer, pour ne rien faire. Je m'abandonnais volontairement à une tristesse déprimante, car je n'avais pas totalement fait mon deuil, après la trahison

de mon mari. J'étais triste tout en ayant la certitude que je devais le rester le plus longtemps possible.

Dina venait d'arriver dans la ville de T., située au bord du Danube, par un train qui traversait le pays d'est en ouest. C'était le train qui reliait les villes poussiéreuses de campagne aux centres miniers des Carpates occidentales, noircis par la fumée de charbon. La destination de ce train, qui partait de Bucarest, était la grande ville de Timișoara, une plaque tournante du marché noir pratiqué, depuis le communisme, d'un côté par les Serbes et de l'autre par les Hongrois. Timișoara avait toujours été le grand nœud entre l'Occident de la Hongrie, de l'Autriche et de la Yougoslavie et l'Orient de la Bulgarie, de la Turquie et de la Russie. En période communiste, c'était le lieu où l'on trafiquait les devises étrangères et les denrées prohibées au pays, denrées introduites illégalement par les brèches dans la frontière. Après 1989, la situation s'était renversée : les Roumains dévalisaient les rayons des commerces et vendaient tout de l'autre côté de la frontière. La guerre et le déchirement fratricide qui sévissaient chez les Serbes avaient généré le chaos et presque la barbarie dans la ville de T. Cette petite localité frontalière s'était développée dans les années quatre-vingt, à la suite de la construction, en collaboration avec la Yougoslavie, du grand barrage hydro-électrique. En ce temps-là, les habitants survivaient ou s'enrichissaient grâce au commerce, légal ou illégal, qui favorisait surtout les gros trafiquants. En passant la douane ou en traversant le Danube, la nuit, ils portaient du côté serbe n'importe quoi, mais surtout de l'essence et de la nourriture.

Dina vivait dans cette ville depuis la fin de ses études au lycée. Elle avait été engagée comme téléphoniste sur le chantier du barrage, grâce à un ingénieur dont les parents étaient les voisins de tante Olympia. Dina avait passé son adolescence dans cette atmosphère de bleus de travail, de trafic, de corruption et de marché noir. Elle aussi avait beaucoup changé ; elle avait adopté la manière de juger, de parler et d'agir des gens qui vivent au bord des grandes eaux. Les fuites durant le communisme, le péril, les raids policiers, la garde côtière, la chasse aux fuyards, les prisons qui guettaient tous ceux qui

voulaient quitter le pays à la nage avaient modifié son caractère. Chaque fois que je la voyais, elle semblait quelqu'un d'autre, attentive et silencieuse, discrète et interrogative en même temps. Le grand art de survivre était de ne jamais parler de ses projets, uniquement de futilités pour détourner l'attention, de débiter quotidiennement des balivernes pour donner à l'interlocuteur l'illusion de lui faire des confidences tout en lui cachant la vérité. Peut-être qu'elle aussi aurait voulu s'enfuir, si elle avait été plus courageuse, si les traversées ne s'étaient pas faites pendant la nuit, si les barges trop pleines n'avaient pas risqué de sombrer dans les eaux troubles du Danube. Dina avait appris à riposter aux agressions, à se protéger contre la violence des hommes, car elle vivait presque exclusivement dans un monde masculin, bourré d'alcool et de testostérone. Mon amie avait appris à éviter les viols pratiqués dans les baraquements en tôle rouillée du chantier. Elle connaissait le langage qui apaise la passion de l'homme, réduit au stade de singe en rut, langage qui contient de faibles menaces et des promesses. Elle travaillait parfois de nuit, et elle avait souvent besoin de compagnie pour rentrer chez elle. Comment Dina avait-elle guéri de sa peur de l'agression masculine, des assauts sexuels ? Je ne le savais pas, et mon amie refusait de me livrer la clé de cette métamorphose.

Il était huit heures du soir. Dina s'était rendue chez moi à grand-peine, car elle avait à moitié oublié le trajet. Pour économiser l'argent du taxi, elle s'était fiée à ses souvenirs, mais elle avait tellement changé d'autobus et de tramways qu'il lui avait fallu deux heures pour y arriver. Elle pleurait, davantage à cause de cette errance, les bras chargés de bagages, à l'heure de pointe, qu'à cause de ce qui la déterminait à fuir la ville de T.

Je ne m'étonnais pas de la voir, tant j'étais contente de son arrivée. Notre lien, qui durait depuis si longtemps, était l'une des choses les plus rassurantes de ma vie. Ma violence contre elle avait brusquement cessé autour de l'âge de dix ans, au moment où les enfants sortent petit à petit de leur inconscience de bête. Ils renoncent alors aux attaques gratuites, profondément inscrites dans leurs gènes, et commencent peu à

peu à devenir des humains, à comprendre ce qui fait mal ou non. J'avais arrêté brusquement de frapper Dina, et elle de me niaiser. En peu de temps, notre lien avait tourné à l'affection, bien que sa mère ne me permît pas encore d'entrer dans leur cour. Elle ne me poursuivait plus, mais elle n'avait pas confiance en notre amitié. Durant notre adolescence et notre vie d'adulte, tante Olympia a gardé envers moi une aversion à peine maîtrisée. Mes attaques lui avaient probablement infligé des douleurs profondes, à l'âge où sa fille vivait presque attachée à elle par un cordon ombilical. J'en étais affligée et je faisais de mon mieux afin de gagner son amitié, mais tout était vain : elle ne m'acceptait pas.

Dina et moi avions été presque inséparables pendant les quatre années précédant notre départ en ville pour le lycée. J'étais venue à Bucarest dans un lycée minable au profil industriel, alors que Dina était restée dans la ville de Roshiori, à quinze kilomètres de notre village, ce qui rassurait ses parents. Son lycée était pitoyable, et la ville encore davantage, avec sa grande usine de locomotives qui avait ramassé la paysannerie des alentours. En peu de temps, la population rurale avait réduit cette ville à un grand village, car une fois déménagés en ville, les paysans avaient ajouté à leur maison des poulaillers et des porcheries. Dina souffrait de cet exil au milieu de la ville, car elle aurait voulu ce que j'avais gagné, sans grand effort à son avis. Ma marraine habitait à Bucarest, et elle m'avait introduite dans ce lycée, si minable fût-il. La ville de Roshiori avait coupé à Dina l'accès aux choses auxquelles nous avions tant rêvé lors de nos après-midi d'été passés à l'ombre du grand noyer qui bordait notre vigne. Pendant l'année, nous ne nous écrivions pas, ni ne nous téléphonions. Toutefois, nous étions dans l'attente des étés que nous passions toujours ensemble. À cette époque, j'étais sans aucun doute le leader du groupe, puisque j'étudiais dans la capitale. Vivre et toucher à cette ville folle qu'était alors Bucarest suffisait pour vous donner du prestige aux yeux des paysans qui, toute leur vie, ne sortaient que pour aller à Roshiori à l'occasion des marchés. Dina était la fidèle auditrice de toutes les inepties que je débitais. Elle m'interrogeait sur les chansons à

la mode, les livres à lire, les robes à porter. J'avais une réponse définitive et incontestable à tout.

Parfois, je jugeais Dina d'un œil critique. Je la trouvais aussi névrotique que sa mère et inclinée vers la folie comme son père. Son attitude et ses angoisses trahissaient les pensées noires qui la hantaient. Malgré son éducation sommaire, Dina avait une disposition aiguë pour les bonnes choses, un bon goût inné qui lui permettait de distinguer en un clin d'œil ce qui avait de la valeur de ce qui n'en avait pas. Dina n'était ni gourmande ni bavarde, ce qui était rare dans notre coin. Elle aimait écouter les ragots sans en émettre en grande quantité. J'avais l'impression qu'il y avait en elle deux êtres totalement différents.

Il y avait d'abord une Dina paysanne qui n'accordait aucune importance aux habits et qui enfilait sans gêne les anciens chandails de sa mère, les bottes de son père, un foulard défraîchi ou une veste trouée aux poches gonflées de mouchoirs, car elle était toujours en train de se moucher, surtout en automne et au printemps. Ainsi parée comme un épouvantail, elle franchissait notre porte secondaire et se dirigeait vers la maison. Elle entraînait dans la petite chambre de mes grands-parents, où je logeais pendant la journée, et se collait le dos contre le poêle. Chez moi, elle faisait toujours comme chez elle : j'aurais tellement voulu que la réciproque soit valable, que je puisse aller chez elle, mais tante Olympia m'en décourageait.

Chez moi, Dina était parfois envahie par un sommeil subit. Même si dans la pièce il y avait plusieurs personnes, elle nous annonçait qu'elle allait dormir un peu. Elle s'étendait sur le petit banc qui reliait le poêle au grand lit et fermait les yeux. Je lisais ou je parlais aux autres et, après quelques minutes, elle se levait brusquement et disait, tout enjouée :

— Je n'ai plus sommeil.

Dina était toujours en proie à des envies soudaines, qu'elle devait satisfaire sur place, mais qui ne duraient pas longtemps. C'était la femme des brefs moments de tout, du bonheur comme du malheur : tout lui arrivait et passait avec la vitesse de la foudre. J'observais de plus chez elle une indiffé-

rence totale quant à l'opinion des autres à son sujet. Les mères et les grands-mères nous éduquaient dans l'esprit de toujours plaire aux autres, hommes et femmes, de contredire avec mesure, de ne pas avoir des opinions trop osées, de ne pas agresser les autres, de ne pas dépasser les bornes. Évidemment, Dina n'était pas une fille aux gestes extrêmes, elle savait très bien marier une certaine liberté avec la bienséance enseignée par la cohorte de femmes toujours à nos trousses, voisines, cousines, tantes. Toutefois, elle se fichait de faire ou non bonne impression et ignorait leur appréciation de ses faits et gestes. Si, par exemple, elle devait se gratter dans la région du pubis, elle le faisait devant les autres femmes ce qui provoquait leur rire, bien qu'elles n'eussent jamais fait cela. Moi, j'étais plus soucieuse de ce que les autres pensaient de moi mais, malgré mes efforts pour leur plaire, elles m'avaient toujours à l'œil.

Il y avait aussi une autre Dina, qui renonçait aux guenilles de tous les jours pour s'habiller, se coiffer et même se farder légèrement. Dina révélait alors au monde une beauté d'icône byzantine : son visage était long et ovale, son nez, mince et long, ses yeux étaient profondément noirs, bordés de longs sourcils et un peu obliques. Le bord de ses lèvres traçait un contour très marqué à sa bouche, ni grande ni petite. Ses cheveux noirs, luisants, étaient épais, et sa longue queue flottait dans le vent comme celle d'un cheval. Chaque fois qu'elle me frappait par mégarde le visage avec ses fils rêches, elle me blessait presque la peau. Nous étions toujours en concurrence par rapport à la longueur de nos cheveux, et j'étais jalouse de sa crinière. Ennuyée par le lavage et le séchage de ses nattes, elle a proposé un jour que nous nous fassions couper les cheveux, ce que j'ai accepté volontiers pour cesser cette concurrence déloyale.

Contrairement à moi, qui étais solidement bâtie, Dina était mince et haute de taille. Son corps n'était pas spécialement beau, car elle avait les épaules trop larges et osseuses et le bassin trop étroit. Elle donnait l'impression de quelqu'un de décharné, de dur ; ses longs bras semblaient inconfortablement conçus pour une embrassade. Sa haute taille et sa

marche pressée lui donnaient une allure athlétique : elle avait dans les mouvements une hâte et une nervosité qui la rendaient agaçante comme voisine dans un compartiment de train ou sur le siège d'un autobus.

Depuis son départ en ville, elle avait appris à assortir certaines couleurs à son teint assez foncé, à ses cils et à ses sourcils épais et noirs. Elle savait comment diminuer l'envergure de ses épaules et élargir son bassin avec une jupe large qui tombait en plis jusqu'aux chevilles. Elle portait ses cheveux modestement serrés au-dessus de la nuque, et cette modestie la rendait agréable aux yeux des jeunes filles, toujours en train d'appâter les mâles.

Dina manquait de coquetterie et elle ne faisait aucun effort pour plaire aux garçons ou attirer leur attention. Le soir, lorsque nous nous retrouvions pour parler ou jouer, elle sortait emmitouflée comme une momie, car elle craignait toujours les rhumes, ses pires ennemis, réels ou imaginaires. C'est plus tard que certains garçons de notre coin, mon cousin Adrian spécialement, se sont rendu compte de la beauté qu'elle cachait cette fille grognonne et égoïste. Toutefois, la beauté de Dina n'était pas une beauté standard appréciée par les villageois. La campagne, comme la ville, avait ses propres critères pour estimer le corps et le visage d'une femme. Pour les paysans, une peau basanée était incompatible avec la beauté, et un corps aux angles trop aigus ne les attirait pas physiquement. La promesse de palpitantes séances érotiques leur était donnée par les corps élastiques, solides, aux rondeurs bien placées, dans la région des fesses et des cuisses. Ne parlons pas des seins ; plus ils étaient gros, plus la fille était désirée. On louangeait davantage ma beauté que celle de Dina, à tort. Je détestais la blancheur de ma peau qui rougissait au froid, la rougeur de mes joues qui s'irritaient à la chaleur et à la poussière, mes seins trop gros pour mon âge, mes fesses pleines et ma chair dure. J'étais quelqu'un de très solide, en bonne santé, capable d'affronter le froid, la famine et la soif. Les maladies m'évitaient, je ne souffrais pas de névroses, je me battais avec les garçons, je grimpais aux arbres et je me baignais dans la rivière à leur côté. Malgré ma mauvaise

réputation, j'étais un parti convenable, car je pouvais être domptée par une bonne raclée, et mes capacités de bête de somme pouvaient s'avérer fort utiles.

Dina n'inspirait pas confiance à cause de son allure fragile, de sa peur de la maladie, de ses petits seins, de ses jambes minces. Elle ne plaisait ni n'éveillait l'envie. On la gardait confortablement en réserve pour combler le nombre des joueurs, mais on ne la plaçait jamais en première position, car elle craignait les coups et les chutes. Même grande, elle éclatait en sanglots lorsqu'on la frappait par mégarde. Elle supportait mal la souffrance à cause d'une sensibilité exagérée qui faisait que même les coups les plus insignifiants lui causaient grand mal.

Plus tard, ses rapports avec les garçons du village avaient beaucoup changé : Dina était d'un coup passée au centre de l'attention. Mon cousin Adrian était le plus insistant, il lui offrait des cadeaux qu'il sortait de je ne sais où, l'invitait à se promener sur son vélo et même à voir un film en ville. J'assistais de près à ses démarches car, comme il était mon parent, je n'étais pas jalouse. J'étais curieuse de voir comment il allait charmer cette fille qu'il connaissait depuis qu'elle essuyait la morve de son nez avec la manche de son chemisier. Les autres voisins aussi, après avoir changé les visages du village par ceux de la ville, avaient modifié leurs critères d'évaluation de la beauté d'une femme et leur manière de peser ses charmes. Entre l'âge de quinze et vingt ans je suis passée, sans conteste, en deuxième place derrière Dina. La jalousie ne me déchirait pas, pour la seule raison que je ne souhaitais pas l'admiration des villageois ; je ne voulais pas de leurs sottises, de leurs jurons, de leurs crachats ni de leur flegme. Épouser un gaillard de cette espèce me semblait la pire chose du monde car, malgré leurs études en ville, pendant les vacances, nos voisins menaient encore les moutons au pré, trayaient les chèvres, sarclaient le maïs et moissonnaient le blé. Je détestais cette vie, et Dina plus que moi. À un moment donné, son déguisement avec de si laids vêtements m'a semblé une stratégie pour qu'on lui foute la paix, pour que personne ne la désire, ne la courtise, ne lui demande des faveurs. La meilleure stratégie

pour se défendre contre les envies d'un homme est de ne pas avoir à lui dire non. Dina m'a appris cela, et je l'ai appliqué inconsciemment chaque fois que j'ai voulu ne pas attirer l'attention.

Femme, Dina me semblait dépourvue d'énergie érotique, de passion. Ses règles étaient venues tard : alors que je saignais à onze ans, elle ne tachait pas encore ses culottes à quinze ans. Ses traits avaient longtemps gardé l'ambivalence entre masculin et féminin ; à seize ans, elle avait de tout petits bourgeons, sur un corps long et sec comme un battoir. Même plus tard, Dina n'a jamais débordé de féminité, et les garçons ne représentaient pour elle que des compagnons de route ou des voisins de compartiment. Elle craignait que chaque nouvelle connaissance ne soit un prédateur potentiel. Le sexe d'un homme prenait dans son imaginaire, peu exercé à cet égard, la dimension d'une machette qui allait l'éventrer tout simplement. Loin d'elle l'énergie érotique que nous, les jeunes filles, mettions dans chaque geste en présence des garçons, même de ceux que nous détestions. Attirer et conquérir était dans notre nature ; nous ne faisons que nous exercer pour les grandes batailles à venir. Nous pratiquions sur les petits bergers les œillades, les paroles, la façon de rire et de sermonner un homme jusqu'à la limite du supportable. Nous étions beaucoup plus douées pour combattre nos camarades de jeu devenus des prétendants, car chez nous l'art de la parole était raffiné et élaboré. Lorsqu'ils n'étaient plus capables de nous affronter, ils s'en allaient ou commençaient à faire des prouesses : grimper dans un arbre, sauter du toit d'une usine de dépôt. C'était leur manière de nous démontrer qu'ils étaient acceptables. Dina et moi ne voulions pas de leur bravoure de singe. Nous nous demandions à haute voix si leurs pieds pouaient, s'ils brosaient jamais leurs dents, s'ils couchaient habillés la nuit.

Dina et moi n'avions pas les mêmes goûts sexuels. À sa différence, je n'étais sensible qu'à la force et à la bravoure. À la fin du lycée et de notre séparation presque définitive, je me suis rendu compte que Dina ne me ressemblait guère. Dina avait trop de peurs inconscientes, trop d'états d'âme controversés, trop d'inquiétudes. Elle tremblait devant des spectres

imaginaires, elle avait une peur bleue de l'obscurité, des coins secrets. Si elle s'attardait chez moi après dix heures le soir, je devais la reconduire jusqu'à la porte de sa maison. Et alors qu'elle traversait en courant l'allée de ciment vers sa chambre, elle me demandait de rester derrière la clôture et de lui parler ou de frapper avec ma canne dans les piliers de la porte. Son excuse était les chiens de notre voisin, le berger. Et elle était valable, car Dina secrétait, en présence des chiens, de la peur à l'état pur ; les chiens, même de loin, se tournaient vers elle et commençaient à japper. Ses grandes angoisses étaient nourries d'images de la nuit des temps, des souvenirs immémoriaux qui hantaient son imaginaire trouble. Chaque fois qu'on revenait de l'école à travers les champs, elle pressait le pas et évitait de regarder vers le cimetière. Si le vol d'un oiseau ou le craquement d'une branche lui faisaient tourner la tête, elle se signait et enfonçait la tête dans sa poitrine. Elle était maladivement superstitieuse et, de nos rites orthodoxes, elle respectait toujours les interdictions. Dina me semblait parfois un être qui voyageait dans les ténèbres, tourné la plupart du temps vers un monde obscur projeté en elle-même.

Au début de notre amitié, après la période des conflits, je prenais grand plaisir à l'effrayer. Tout le monde avait compris comment bien rigoler en lui racontant des histoires de revenants ou en feignant de voir des fantômes aux coins des rues. Je ne sais pas si elle s'est jamais guérie de ses peurs. Par la suite, nous n'en avons plus parlé ; c'était comme si cela n'avait jamais existé. À partir de nos dix-huit ans, nous n'avons vécu ensemble que pour de brèves périodes et occasionnellement.

Ce retour affligé de la ville de T. a été le début de l'une de ces courtes périodes de cohabitation. Je savais combien difficile était mon amie, et combien lourd allait devenir notre ménage à deux, mais j'étais contente de la revoir et de l'avoir près de moi pour quelque temps.

Dina a mis sa valise dans le vestibule, a accroché sa veste dans la penderie et, avant même d'entrer dans le séjour, m'a dit :

— Est-ce que tu peux me loger pour quelque temps ? Je ne peux rentrer chez moi, car Dragan veut me tuer.

J'ai pouffé de rire, pensant qu'il s'agissait probablement d'une autre de ses peurs, la plus récente.

Elle n'a pas été blessée par mon attitude. Elle s'est assise sur le sofa, sous la fenêtre, de sorte que sa tête est devenue une ombre à peine animée. Elle bougeait peu et ne savait par où commencer. Était-ce le moment de me dévoiler ce pourquoi elle était là ?

— Oui, oui, c'est vrai, j'ai fui la nuit passée et je suis allée au salon de Radka. J'ai dormi sur une chaise. Le matin, je suis revenue, j'ai fait ma valise et je suis partie. Toutes mes choses sont restées chez lui et je ne sais pas comment les récupérer. Sûrement qu'il va tout déchirer ou faire de la sorcellerie avec.

J'ai ri encore ; voilà que Dragan était non seulement un tueur mais aussi un sorcier.

— Depuis quand les douaniers serbes gardent-ils leur frontière avec des tours de sorcellerie ?

— Dragan est un diable, ça n'a rien à voir avec la douane. Je sais que tu ne me crois pas, mais c'est le diable tout nu.

Je ne voulais pas la laisser continuer tant c'était stupide.

Je lui ai demandé si elle voulait manger quelque chose et elle a dit oui, non parce qu'elle avait faim, mais parce qu'elle était toujours à la recherche de repas exquis, de quelque chose d'inhabituel. Depuis qu'elle était petite, Dina se fatiguait vite d'un plat. Elle ne pouvait jamais manger la même chose deux fois de suite. Elle préférait passer au pain noir plutôt que de manger le même ragoût ou la même soupe réchauffés. Chaque fois qu'elle entrait dans notre cuisine, elle demandait à ma mère ce qui mijotait sur la cuisinière. Si cela lui convenait, elle lui en demandait un tout petit peu, car elle ne mangeait pas de grosses portions.

Ce soir-là, j'avais des champignons au riz et des prunes en compote. Je n'étais pas une grosse mangeuse et je ne me nourrissais que par pure obligation. Cela ne m'empêchait pas, bizarrement, d'être bien en chair, avec des muscles bien fermes.

Elle a mangé avec appétit, puis elle a pris une douche et a arrangé sa literie dans le séjour. Dina s'accommodait bien de n'importe quel lieu. Cette facilité à se sentir chez elle dans toute maison étrangère, cette familiarité avec le lit et la cuisine de ses amis la rendaient agréable, malgré l'inconfort que cela provoquait parfois. Je la logeais parfois pendant des semaines, et ses habitudes me fatiguaient et m'irritaient. Cela ne m'empêchait pas de sentir un grand vide à son départ. Chaque fois qu'elle s'installait chez moi, c'était comme si elle était de retour après un petit voyage. L'idée qu'elle aurait pu déranger ne lui traversait jamais l'esprit. Je savais tout cela de nos expériences antérieures. Je savais aussi combien peu reconnaissante était Dina, qui me quittait pendant mon absence en me laissant une petite note avec l'horaire de son train. Elle se réveillait un matin, ennuyée par l'endroit, et partait à la recherche de quelque chose d'autre ou allait rendre visite à ses parents. Je ne me fâchais pas du tout ; j'étais à la fois contente et mécontente à cause de ses inconstances.

Parfois, Dina me laissait même l'impression de quelqu'un qui n'avait pas suffisamment mûri, qui vivait une enfance prolongée. C'est avant mon départ pour le Canada qu'elle m'a semblé le plus mature, après l'affaire avec Dragan. À mon retour, après trois ans d'absence, je l'ai trouvée retombée dans l'état d'immaturité que je lui connaissais : irritée, nerveuse, à la recherche de bonnes choses à manger, sincère jusqu'à la méchanceté. Elle n'avait pas encore appris à freiner ses envies égoïstes de satisfaire uniquement ses plaisirs. Malgré l'âge, elle n'éprouvait aucun désir de faire ce qu'il fallait faire en tant que femme mature, ces menus gestes de générosité ou de gratitude qui annoncent le début de la sagesse. Son mariage avec Paul l'avait encore une fois fait rebrousser chemin vers ses anciennes habitudes, peut-être vers ses peurs aussi.

Ce soir-là, je la regardais faire son lit sur mon sofa, sans se soucier de savoir si cela m'arrangeait ou pas. J'avais accepté de la loger, et cela lui donnait des droits égaux dans ma maison, elle avait pleins pouvoirs sur ma cuisine, mon réfrigérateur, mon shampoing. Dina n'excellait pas en

générosité, elle n'achetait pas grand-chose à manger, mais elle prenait tout ce qui lui convenait dans mon frigo. Elle jetait l'ancre dans mon appartement lorsqu'elle était soit au bout de ses finances, soit à la recherche d'un emploi, soit fatiguée d'être restée trop longtemps au même endroit. Elle me quittait lorsque je ralentissais le rythme des achats. Dans un pays où la nourriture était si chère, nourrir deux bouches avec un seul salaire n'était pas facile. Il est vrai que Dina n'était pas une grande consommatrice, mais elle s'emparait des meilleures choses.

Dina s'est donc installée chez moi pour les deux mois suivants. Elle a vite trouvé un emploi dans un salon de coiffure en périphérie. Jusqu'à ce qu'elle ait assez d'argent pour se payer un loyer, j'ai vécu auprès d'elle la terreur provoquée par les coups de fil de Dragan. Nous nous attendions même à ce qu'un jour il frappe à la porte, armé de son pistolet de douanier ou du couteau de chasse qu'il gardait dans un tiroir de sa chambre à coucher. Dina s'amusait de son habitude, car, disait-elle, les Serbes craignent plus le couteau que le fusil.

Notre ménage à deux était différent de ce que j'avais envisagé. Dina avait son habituelle envie de choses exquises, mais elle se les procurait elle-même. Le lendemain de son arrivée, elle a pris l'habitude de s'occuper du souper et de se procurer ici et là les denrées nécessaires pour le préparer. Elle achetait peu, mais des choses assez chères : des champignons, des tomates, bien que ce ne fût pas la saison, des melons, des compotes, du miel, du yogourt aux fruits, des biscuits danois, du fromage français. Elle faisait le ménage, pas grand-chose, mais assez pour m'impressionner. Lorsque je revenais du travail, je n'aimais pas voir traîner des vêtements sur les chaises ou des tasses sur la table du séjour. En mon absence, Dina enlevait la poussière, passait l'aspirateur, arrosait les fleurs, lavait au savon l'évier et la baignoire. Elle était depuis toujours quelqu'un d'extrêmement propre et ordonné, mais d'habitude elle ne l'était que chez elle. Lorsqu'elle logeait chez les autres, elle attendait que ceux-ci fassent le ménage pour elle.

Ce qui me faisait peur, au début, était surtout son habitude de se réveiller la nuit pour boire de l'eau, pour aller aux toilettes ou pour vérifier le chauffage. J'avais le sommeil léger et chaque bruit me gâchait la nuit entière car, une fois réveillée, je ne pouvais plus me rendormir. Dina ne se mettait jamais dans la peau de l'autre pour comprendre ses malaises ou ses envies. Ses désirs et besoins occupaient le centre de toutes ses préoccupations. Si la fenêtre était fermée et qu'elle avait chaud, elle l'ouvrait sans demander la permission. Par contre, si elle avait froid, elle la fermait sans se soucier des autres. À présent, je n'entendais plus Dina la nuit. Le soir, elle déposait une petite bouteille d'eau au pied du lit et mettait un chandail à côté de son oreiller au cas où elle aurait froid. Devant la télé, elle me laissait toujours le choix des émissions. Rien de ce qui se déroulait sur le petit écran ne semblait l'intéresser, probablement à cause de sa longue habitude d'écouter des émissions serbes qu'elle ne comprenait pas. La guerre de l'ex-Yougoslavie, qui avait introduit de force Dragan dans sa vie, lui avait coupé l'envie de s'intéresser à la réalité immédiate. Elle ne voulait que s'endormir, le visage tourné vers le mur.

Chaque jour, Dina se préparait à contrecœur pour aller au salon de coiffure. Comme je l'imaginai, elle était malheureuse dans ce milieu de femmes incultes, méchantes et grincheuses, faussement élégantes et expertes en n'importe quoi. Une fois qu'une cliente était assise sur leur chaise, devant un miroir qui reflétait sa variante laide avant que sa chevelure ne soit lavée, coupée et arrangée, elle devait être prête à accepter leurs idées sur la mode, la politique et la culture. Dès qu'elle faisait appel à leur service, elle n'avait pas le choix de les écouter parler des bavures des personnages des téléseries à la mode, de la façon d'exécuter une bonne recette ou des boutiques de vêtements à fréquenter. Lorsqu'elles manquaient de clients, les coiffeuses se ramassaient sur le trottoir devant la porte, autour d'une tasse de café et d'une cigarette. Elles continuaient l'habitude orientale des banlieusards de lorgner les passants et de commenter leur démarche, leur allure, leurs vêtements. Le salon de coiffure grouillait de ragots concernant

les collègues absents du boulot. Les on-dit circulaient à grande vitesse, car rien ne devait rester caché ou inconnu, tout comme dans nos villages. Ces bonnes filles étaient toujours prêtes à se solidariser avec votre malheur pour mieux en divulguer les détails aux autres le lendemain.

Dina n'était pas du tout de la même étoffe. Elle se retirait dans un coin avec un livre, dans l'attente des clientes qui, elles aussi, l'évitaient. Cela ne veut pas dire qu'elle était une grande lectrice. Elle lisait lentement et revenait souvent sur les mêmes pages. Elle ne lisait pas de romans, mais toutes sortes de livres de sociologie ou de philosophie, des traités de religion, des manuels sur le comportement des bébés ou des animaux. Elle attendait que ces œuvres monumentales lui livrent la clé de la vie, le secret du succès et du bonheur, la solution pour sortir de ce trou. Elle avait toujours souffert de ne pas avoir été capable de faire des études supérieures. Malgré son désir de s'éduquer, Dina manquait de discipline et de force. Un essayiste roumain du XIX<sup>e</sup> siècle disait que la cellule roumaine ne résiste pas à un effort prolongé : par cellule, il entendait l'esprit tout court. Nos méninges ne devaient pas être soumises à la torture prolongée de l'étude. Dina s'incluait elle-même dans cette catégorie de faibles étudiants, incapable de se proposer un but et de le suivre à tout prix. Elle avait hérité de l'indifférence paysanne envers les diplômés et, peut-être, d'un certain bagage génétique empêchant de se fier aux études, incompatibles avec les travaux agricoles. Les statistiques montrent que, au début du XX<sup>e</sup> siècle, environ 90 % de la population des villages roumains était analphabète. En milieu rural, il n'y avait presque pas d'écoles et, quand il y en avait, l'enseignant était le prêtre : l'éducation des petits bergers comportait un peu de lecture, un peu de calcul et un peu d'étude biblique. Ils n'étaient pas amoureux des livres, car ils avaient toujours du mal à s'en procurer. Aller en ville pour étudier ? Qui pouvait faire de tels rêves, car qui aurait payé leurs études ? À la campagne, la notion d'argent n'existait pas ; depuis longtemps, le commerce n'était qu'un troc en nature de produits essentiels.

Dina était héritière de cette culture. Elle admirait les sages, mais elle ne trouverait jamais une place dans leur

panthéon. Ce qui lui restait était le mépris pour cette couche de parvenus intellectuels produite par les grandes villes, des gens mal éduqués et mal élevés. Dina avait gardé le bon sens paysan qui détestait les faussaires, les carriéristes, les menteurs et les imposteurs. Elle reconnaissait sincèrement son manque de culture et s'était résignée à occuper la place qui était la sienne dans ce monde. Elle était mécontente de l'atmosphère du salon de coiffure, tout en sachant qu'elle n'y échapperait jamais.

Voilà pourquoi elle se préparait à contrecœur pour cette corvée, en mettant dans son sac un autre volumineux traité sur les maladies infectieuses. Elle complétait sans cesse les lacunes laissées dans notre culture par nos études précaires dans des lycées où l'on enseignait comment huiler un engin, remplacer un fusible brûlé ou bâtir un mur en briques. Dina traversait, apathique, une ville agglomérée et à tout jamais sale, parmi des passants agressifs, nerveux et impolis, attentive à déceler parmi eux les pickpockets. Elle commençait à regretter la vie auprès de Dragan, mais le retour en arrière était impossible. Dina avait toujours le bon instinct de savoir quelles choses lui faisaient mal et de les éloigner malgré l'inconfort du moment. Moi, je l'enviais pour ce courage, que je n'avais pas, malgré les autres avantages de mon caractère. Dina était de plus en plus convaincue que la cohabitation avec Dragan avait eu de bons côtés, ça oui ! À présent qu'elle me relatait ses démêlés avec un homme qui ne la comprenait pas et qu'elle refusait d'aimer, mon amie saisissait mieux quel pouvait être le malentendu de leur liaison.

Comment les choses en étaient-elles arrivées là ? Pourquoi Dina avait-elle renoncé à son petit appartement de T. pour déménager dans la ville serbe de l'autre côté, auprès d'un homme qui la torturait et qu'elle n'avait jamais aimé ?

Le temps qu'elle est restée chez moi, Dina m'a raconté cette histoire pendant les brefs moments de repos qui suivaient les bons soupers qu'elle préparait. Ses efforts m'émouvaient, car moi aussi j'avais mes bizarreries. La paresse et l'égoïsme des proches me mettaient en colère, mais je pouvais tout aussi facilement être apaisée par un petit geste sans importance.

J'aurais versé du fiel si j'avais dû préparer le souper toute seule, mais maintenant que Dina faisait cela à ma place, je ne cessais de la remercier et d'essayer de la récompenser. Le soir, j'arrivais avec deux petits gâteaux tout frais et une bouteille de jus.

La rencontre de Dina avec Dragan remontait à peu après le début de la guerre en Yougoslavie, guerre provoquée par la chute du communisme et la demande de certaines provinces de se séparer sur des critères religieux, nationaux ou linguistiques. Ce qui semblait au commencement une dispute entre deux voisins irrités avait pris l'ampleur de guerres déchirantes entre tribus, suivies par la destruction de villes et de villages entiers, de massacres, de viols, de vols et de tortures abominables. La diaspora s'était mêlée de fournir de l'armement aux différents groupes ethniques, ce qui avait augmenté la violence de cette tuerie fratricide qui s'amplifiait d'année en année. Le monde occidental avait été surpris et, pendant quelque temps, il avait attendu bouche bée pour voir jusqu'où irait cette mascarade. Quand il s'était décidé à intervenir, il ne l'avait fait que pour constater la nature horrible des décès, ouvrir les fosses communes et interroger les fuyards qui parlaient devant la caméra, les yeux hagards, en épiant leurs poursuivants. Plus que les crimes eux-mêmes, ce qui créait le malaise étaient les reportages télévisés, les journalistes qui assistaient de loin aux massacres, qui filmaient, enregistraient, écrivaient, attentifs à sauver leur peau. Car ils pouvaient se sauver, n'importe quand, alors que les villageois, les femmes et les enfants restaient sur place, pour être chassés comme des bêtes. Les journaux occidentaux payaient cher les reportages les plus horribles, ceux qui rendaient compte du comportement incroyablement cruel et animal des humains. Cette guerre ne continuait que pour nourrir les horreurs télévisées. C'était trop beau pour qu'elle cesse. C'était trop beau, les journalistes et les photographes qui gagnaient des prix internationaux en immortalisant l'enterrement d'hommes mutilés, la détresse de femmes restées à la merci de soldats ou de voisins hostiles. Tant de carrières brillantes bâties sur des visages où on lisait la peur, l'horreur ou l'effroi de la mort.

Plus effrayante encore que leur audace était la confiance des gens qui, en livrant leurs souffrances aux yeux occidentaux, croyaient que ces derniers allaient peut-être y mettre fin, leur accorder de l'aide ou de la protection.

La dégringolade des peuples du Sud était une manne céleste pour les villes et les villages de la frontière roumaine. La disette, la pénurie, le manque d'essence étaient devenus de gros filons à exploiter pour les trafiquants. Des fortunes se sont forgées sur des bidons d'essence transportés la nuit d'une rive à l'autre. Néanmoins, ce n'était pas uniquement la grosse mafia qui en profitait, mais le citoyen ordinaire aussi, tenté même de renoncer à son travail pour se consacrer au commerce avec les Serbes. En peu de temps, tout ce qu'un Roumain possédait dans sa maison pouvait être vendu de l'autre côté : des aiguilles, des casseroles, des chaussettes, des lampes de poche, des ampoules, des fourchettes, des bottes, du savon, tout, absolument tout, avait un prix. Les combines et l'activité aux douanes avaient atteint une intensité sans précédent. Les lignes d'attente devant les postes de contrôle n'en finissaient plus, ni le jour ni la nuit. Les gens dormaient sur des baluchons, des sacs de raphia, en attendant leur tour pour la fouille. Ils savaient tous que leur chance dépendait de la bienveillance des douaniers, qui pouvaient vous laisser partir en un clin d'œil ou vous déchausser et vous mettre à poil. La sécurité du pays ne tenait plus qu'à l'humeur des douaniers, qui étaient bons ou méchants selon leur dernière dispute avec leur épouse, la trahison de leur maîtresse ou les méfaits de leur progéniture. Les trafiquants avaient appris à distinguer les souples et les rigides, car ce n'était pas toujours une question de pourboire. Il y avait parmi eux des incorruptibles qui, par pure idéologie, appliquaient une politique sévère de contrôle. Mais ils n'y arrivaient pas toujours, car le pays était affamé, et ils devaient laisser les denrées entrer pour l'armée et les civils. Ce qu'ils faisaient par contre était de chicaner, de torturer mentalement les petits commerçants d'occasion, de fouiller les soutiens-gorge des femmes en tâtant sans vergogne leurs mamelons, de déverser sur le sol le contenu de leur baluchon où se trouvaient pêle-mêle des pots

de confiture, des morceaux de fromage enveloppés dans plusieurs sacs de plastique pour ne pas supputer, des légumes broyés ou des objets de toilette. Les douaniers serbes étaient là pour rappeler aux contrebandiers occasionnels qu'ils étaient des minables, issus d'un pays de minables, avec une réputation et un avenir minables. Ils rappelaient à leurs voisins qu'ils étaient de pitoyables profiteurs temporaires, qu'ils resteraient toujours au stade de pénibles pleure-misère, alors que leur pays allait se remettre vite, avec ou sans l'aide internationale. Les gens avaient commencé à apprendre le serbe pour mieux faire face aux douaniers, pour apaiser un peu leur colère en leur adressant quelques mots dans leur langue. La tactique s'avérait bonne, car personne ne reste insensible aux efforts qu'on fait pour lui parler dans sa langue maternelle : cela semble augmenter son prestige et son autorité. Les douaniers étaient plus tolérants avec ceux qui bégayaient quelques bouts de phrase, car les entendre buter sur les mots serbes au moins les amusait.

Cette situation avait engendré des codes, des us particuliers, elle avait créé des calendriers secrets du trafic. Les gens avaient vite appris comment rendre leurs efforts moins pénibles et moins humiliants. Qui était le douanier au visage humain avec qui l'on pouvait négocier ? À quel moment prenait-il son quart de travail ? Devant le poste de douane serbe, il y avait des périodes extrêmement denses, lorsque tout le monde se ruait vers l'autre côté, et d'autres où il n'y avait presque personne. Quand Dragan était en poste, seuls les nouveaux trafiquants, qui ne connaissaient pas le personnage, se présentaient à la douane.

Dragan était un incorruptible, non par principe mais par haine. Il avait été muté à ce poste après avoir perdu un œil et s'être blessé un bras à la guerre. À la douane de T., il continuait la guerre à sa manière : les ennemis étaient maintenant les Roumains, femmes, hommes et enfants, tous ceux qui envahissaient son pays en détresse, à vélo, en auto ou à pied. Il était le seul qui, pendant les fouilles pratiquées dans son bureau, frappait les hommes de sa matraque. C'était la guerre, bon sang, pas le marché du dimanche ! Il rudoyait les petits

commerçants ignorants, qui ne comprenaient rien de ce qui se passait à l'intérieur du pays, le désastre qu'ils exploitaient avec nonchalance. Il y mettait un tel dévouement qu'il changeait souvent son quart de travail pour pouvoir être là aux heures de pointe ; il faisait même des heures supplémentaires. Il dirigeait et avait même intensifié les raids nocturnes en bateaux pour poursuivre des trafiquants d'essence. Son zèle avait troublé les eaux du Danube, car les fournisseurs y déversaient le fuel des tonneaux afin d'échapper aux vedettes serbes. Dragan leur tirait même dessus, non pas dans les airs comme le faisaient les autres douaniers. Les gens tombaient raides morts dans le fleuve ou pansaient longtemps leurs plaies, car où se plaindre de ces actes, à qui demander justice ? Parfois, Dragan revenait directement au poste après ses raids, son uniforme souillé de boue, ses chaussures mouillées, ses doigts sentant l'odeur de fer de son fusil. Les cernes sous ses yeux, les égratignures sur son visage et ses cheveux ébouriffés montraient aux passants qu'il était temps de s'éclipser et de tenter ailleurs leur chance. Mais il y avait peu d'espoir, car Dragan dormait et se nourrissait au poste. Il ne rentrait chez lui que pour se laver et changer d'habit. Il ne vivait que pour mener une vie d'enfer aux trafiquants, ceux qui suçaient l'argent, le sang de son peuple.

La légende de Dragan circulait en ville comme celle d'un monstre, sa méchanceté était mille fois amplifiée par le folklore urbain. Les femmes le maudissaient et le mentionnaient dans tous leurs jurons alors que, sur le terrain de jeu, les enfants baptisaient leur ennemi Dragan. Les jeunes hommes lui envoyaient des menaces et organisaient même des embuscades contre sa voiture. Toutefois, Dragan était beaucoup trop exercé à l'art de la guerre pour être surpris par leur terrorisme de dilettantes.

Dina traversait chaque jour la frontière pour aller travailler dans la ville serbe de l'autre côté. Le chantier était fermé depuis l'inauguration du barrage hydroélectrique. Pour un an ou deux, on avait gardé seulement une centaine d'ouvriers pour des travaux de nettoyage et d'entretien, mais Dina avait

perdu son emploi de téléphoniste. Désorientée, elle s'était vite tournée vers autre chose. Ne sachant d'abord s'il valait mieux revenir à Roshiori, plus près de ses parents, ou rester dans cet endroit grouillant de contrebandiers, d'ouvriers mis à pied, demeurés sur place auprès de leurs familles nouvellement créées et de fuyards vers l'Occident, elle avait finalement choisi T. et y avait suivi un cours de coiffure. Quelques années durant, elle n'avait fait que laver les cheveux des clientes, car elle n'était pas trop habile. De plus, elle était allergique à tous les produits de beauté : les solutions pour les permanentes, les mousses et les fixatifs lui couvraient les mains de taches rouges, surtout entre les doigts. Comme coiffeuse, elle manquait de fantaisie et, de plus, elle était lente et silencieuse. Les clientes ne l'appréciaient pas beaucoup, car le bavardage des coiffeuses les rassurait. Ce n'est que très tard que Dina s'était familiarisée avec ce milieu. Elle réagissait lentement aux nouveaux stimuli, mais petit à petit elle avait appris de petits trucs et des sujets de conversations qui plaisaient aux clientes. Sa peau s'était aussi habituée aux produits de beauté. Il est vrai qu'en échange le dos de ses mains était devenu calleux, et les articulations de ses doigts s'étaient couvertes d'une croûte épaisse, violacée. Ses mains, d'un coup, avaient vieilli deux fois plus vite qu'elle. Dina s'était cuirassée derrière sa peau calleuse et ses gros bouquins. Les premiers livres qui avaient accompagné son apprentissage étaient des dictionnaires de plantes médicinales énumérant les maladies qu'elles étaient censées enrayer. Puis, il y avait eu les notes de Constantin Noica<sup>4</sup>, un livre sur le comportement des singes en captivité et un autre sur les personnalités les plus influentes du xx<sup>e</sup> siècle.

Ses patrons avaient remarqué qu'elle ne réussissait pas les coiffures des mariées ou la permanente des vieilles retraitées : après être sorties de ses mains calleuses, leur tête ressemblait tout simplement à un chou ébouriffé. Par contre, chaque fois qu'elle devait couper les cheveux des garçons ou

---

4. Philosophe roumain, dont les idées lui ont valu d'être en résidence surveillée dans la petite ville de Paltinisch, dans les Carpates.

des jeunes filles, elle y arrivait très bien. Ils avaient donc décidé que Dina allait s'occuper uniquement des coupes courtes, car elle n'avait aucun succès avec les cheveux longs. De leur côté, les clientes s'étaient rapidement habituées à cette distinction opérée dans le salon : les mariées, les vieilles femmes d'un côté, les jeunes filles ou toute créature qui voulait un *look* plus masculin, de l'autre.

Après la chute du communisme, le coiffeur d'État où elle avait travaillé pendant quelques années avait fermé ses portes, car son ancien chef avait acheté le salon pour ouvrir une épicerie. Les coiffeuses avaient été embauchées comme vendeuses, sauf Dina qui n'avait pas accepté, craignant encore une fois les allergies, cette fois-ci au paprika du jambon, au poivre noir des côtelettes et à la cannelle des tartes aux pommes. En réalité, vendeuse dans une épicerie lui semblait pire encore que coiffeuse.

Pendant quelque temps, elle avait promené sa trousse d'un salon à l'autre, en s'exerçant toujours dans les coupes courtes. Toutefois, à peine s'habituaient-elles à son nouveau milieu qu'on fermait les portes. Un jour, dans le dernier salon où Dina travaillait depuis quelques mois déjà, était venue une Serbe. Elle s'appelait Radka et venait exprès pour chercher Dina. Les Serbes venaient souvent dans la ville de T. pour faire des achats ou pour des services de réparations moins chers. À la douane, on leur demandait moins de paperasse, et les douaniers ne les tracassaient pas. À son tour, Radka était venue à la recherche de produits cosmétiques, mais aussi de personnel pour son salon vidé par la guerre. Ses employées de diverses origines s'étaient réfugiées dans leurs villes ou provinces natales. Dans tous les commerces, il y avait une telle pénurie de personnel qu'on se contentait de n'importe qui, peu importait ses compétences. Radka avait regardé Dina à travers la vitre du salon et elle lui avait proposé de venir travailler chez elle, de l'autre côté de la frontière. Pour un plus long trajet, elle serait mieux payée, le triple de ce qu'elle touchait maintenant, sans compter les pourboires. Dina avait accepté, bien que cela supposât qu'elle rentre chez elle beaucoup plus tard.

Chaque jour, mon amie traversait la frontière à pied en se mêlant aux petits commerçants. Radka avait présenté Dina aux douaniers. Elle leur avait expliqué que, en devenant son employée, Dina s'était mise au service de leur patrie à eux. Cependant, elle n'avait pas oublié de bien huiler ce patriotisme en leur promettant des permanentes gratuites pour leurs épouses. Par la suite, Dina n'avait plus eu besoin d'attendre en ligne avec les autres. Elle montrait au douanier de service un bout de papier plié, qui n'était qu'une liste des prix du salon, mais que les autres passants prenaient pour on ne sait quel passeport de diplomate. Ils regardaient avec grande envie cette fille qui traversait le pont comme un courant d'air, alors qu'il leur était plus pénible de franchir le poste de contrôle que de passer sous les fourches caudines. Une fois de l'autre côté, Dina prenait un autobus qui la déposait au centre-ville, près du salon de Radka.

## Mercredi

Hier soir, notre érable a logé un grand conclave d'oiseaux. De grands et de petits volatiles ont couvert les branches comme les boules dans un sapin de Noël. Les volées étaient si nombreuses et leur pépiement si fort qu'on se serait cru dans un film de Hitchcock. Je me voyais déjà attaquée par ces centaines d'oiseaux, les yeux arrachés. Qu'est-ce qu'ils tramaient ? Je craignais qu'ils discutent le plan d'attaque de ma vigne, l'assaut final des grappes qui commencent à peine à mûrir sous le soleil de plus en plus avare de sa chaleur. Ils allaient picorer les gouttes bleuâtres, qui gardent encore des traces de vert, et allaient asperger les planches du patio de leurs restes teintés en violet et mélangés de pépins. J'ai le souvenir de l'année passée, alors que la vigne n'avait donné que deux ou trois grappes, mais nous avait procuré du travail pour une heure : il avait fallu enlever les fientes au jet d'eau et nettoyer le bois et les chaises. C'est pour éviter un tel dégât que cette année nous avons endeuillé le patio avec ce filet noir, sombre. Devant un tel rassemblement de forces, je me suis dit qu'il n'y avait rien à faire et j'ai décidé d'abandonner la lutte : tout compte fait, les quelques kilos de raisins ne nous coûteraient pas plus de dix dollars. Il valait mieux être généreux et signer la trêve avec les tribus du ciel, ces pauvres oiseaux déjà habitués aux poubelles et aux restes génétiquement modifiés. Nous devrions nous préoccuper davantage de la santé des créatures du ciel.

Calinic non plus ne comprenait pas ce qui leur arrivait. Il fumait debout, appuyé contre le parapet, pour mieux observer

leurs tourbillons dans le ciel et entendre leur dialogue incessant avec ceux qui se trouvaient déjà dans les branches de l'érable. Ce qui l'inquiétait, lui aussi, était leur gazouillis guerrier : carrément, quelque chose dans leurs cris était inhabituel, car leurs appels attireraient d'autres et d'autres volées. Le rassemblement a continué jusque tard, vers le coucher du soleil. Ensuite, d'un coup, les oiseaux ont quitté en masse l'érable, dans un foisonnement semblable à celui d'un champ de maïs hanté par les rafales du vent.

Aujourd'hui, je constate que c'était leur conciliabule de départ. Les oiseaux sont partis, ils ont migré pour passer l'hiver qui sait où, aux États-Unis ou en Afrique, les bienheureux ! Je suis restée sans compagnie sur le patio, avec ma récolte de raisins que plus personne n'envie. Je suis sûre que, maintenant qu'aucun péril ne guette les grappes, nous allons les oublier sur la treille jusqu'au premier gel, alors que les graines vont se ratatiner en une nuit. Nous ne sommes plus habitués aux fruits de la terre. Mes raisins ont la peau dure et renferment chacun au moins deux ou trois pépins ; leur acidité me pique la langue et leur chair me colore les lèvres. Les raisins que nous achetons au supermarché sont gros comme des prunes, leur peau est translucide et mince ; de plus, ils n'ont plus de pépins, car ils sont libérés de la grande tâche de se reproduire.

Après le gazouillis d'hier, le silence m'effraie. Les enfants des voisins grecs d'en face ont renoncé à la baignade dans la piscine. Soit ils se sont ennuyés, soit l'eau est déjà trop froide. Les voisins de gauche sont toujours invisibles. Lui, c'est un Français mince et décharné, le dos légèrement courbé ; elle, une Québécoise qui n'est plus de la première jeunesse. Depuis quelque temps, il y a de toute évidence un problème dans leur couple. Avant, ils passaient presque tous les soirs et les fins de semaine dans le spa étroit comme un lavabo, installé à côté du patio. Maintenant, ils ne sortent que rarement et toujours en compagnie des autres. De toute façon, la haie de cyprès qui nous sépare a beaucoup grandi, de sorte que leur cour est totalement cachée par la clôture.

À droite, on a un couple de Jamaïcains qui rêve toujours de déménager à Toronto, où habite leur fille. Chaque fois qu'il

s'agit de réparer la clôture en bois qui nous sépare, le mari nous dit qu'il a déjà mis la maison en vente et qu'il n'est plus intéressé. Nous aussi, nous sommes patients, car cette mixture entre une clôture de cyprès, une autre en planches endommagées et une autre en fils tressés ne nous dérange pas. Ce qui nous dérange davantage est l'intrusion des Vietnamiens d'en face — ou quelque autre race asiatique —, les voisins des Grecs, qui ont coupé les vrilles de notre vigne, celle que Calinic avait plantée dans le coin du jardin pour couvrir l'affreuse clôture en fer-blanc. Nous avons décidé qu'ils étaient bizarres après la coupe qu'ils ont effectuée sur leur propre pommier. Au début de l'été, ils ont abattu toutes les branches sauf deux, émondées à leur tour en forme de bras qui prient le ciel. Mais la récolte est bonne, les deux uniques branches sont pleines de pommes rouges et en santé. Toutefois, nos voisins non plus n'ont pas l'air de se nourrir de leurs produits. L'arbre semble plus ornemental que fruitier, car les rameaux ploient sous le poids des pommes, et personne n'en cueille jamais. Calinic est en rage, car ils ont osé massacrer notre vigne dès que ses vrilles ont un peu dépassé le haut de la clôture. Ils l'ont attaquée un jour que nous n'étions pas à la maison, sans nous demander la permission. Depuis que leur pommier a donné des fruits, Calinic les a méchamment baptisés les Khmers rouges car, en roumain, pommiers se dit *méri*.

J'occupe ma matinée à élaborer le menu de mon anniversaire. Après quelques variantes, je décide de renoncer à la soupe. Les assiettes profondes prendraient trop de place dans l'évier, et je n'ai toujours pas une machine à laver la vaisselle. Mes amies me réprimandent fréquemment à ce sujet, chaque fois que je donne une partie, mais je ne vois pas l'utilité de cet engin. La tâche la plus difficile dans la cuisine ne consiste pas à laver les assiettes, les verres et les couverts, mais les casseroles, les poêlons graisseux, les plateaux au fond noirci de tant de rôtis carbonisés. Frotter et enlever la crasse collante des casseroles n'entre pas dans les tâches de la machine, alors pourquoi charger la cuisine d'une armoire de plus qui crache des flots d'eau comme une baleine ?

Pas de soupe, donc, car les vingt assiettes devraient être lavées sur-le-champ afin de laisser le comptoir et l'évier libres. J'aurais aimé servir une bonne soupe chaude, une crème de légumes avec des croûtons et du persil fraîchement haché. Mais pas cette fois-ci. Je vais faire plutôt une petite entrée de poisson : un filet de saumon au four, avec une salade de pousses, de câpres et de citron. Il y a déjà parmi mes amis des cardiaques et des gens qui ont trop de cholestérol dans leurs veines. Le poisson leur fera du bien, car cela leur coupera un peu l'envie de viande, dans l'attente du rôti. De plus, ils pourront boire un peu de vin blanc, moins dommageable pour leurs veines rétrécies que le rouge. Ensuite, il y aura du jambon en pain. La fois précédente, il était trop sec ; c'est pourquoi je vais ajouter des rondelles de tomates et des oignons entre le pain et le jambon. C'est une expérience, et j'espère ne pas la rater totalement. Une première pause s'ensuivra, lorsqu'on sortira dans le jardin pour un café et un digestif. Une heure plus tard, je vais servir le rôti de porc, avec des pommes de terre et une salade de saison : des tomates, des concombres et de l'anis. Rien de compliqué. À la fin, il y aura le fromage et les gâteaux, suivis par une autre pause-café. On pourrait éventuellement sortir avec les plateaux dans le jardin. Cette fois-ci, il va falloir allumer les chandelles à la citronnelle, car la haie qui nous sépare du couple France-Québec a beaucoup grandi et les moustiques y prolifèrent. Le gâteau d'anniversaire sera servi avant le départ. Ce grand repas ne me demandera pas trop d'efforts, car ce sont des plats que je cuisine depuis longtemps. La différence sera la quantité, car je devrai tripler les ingrédients.

Je me demande si je dois appeler ma mère aujourd'hui. Elle passe probablement tout son temps chez tante Olympia. Ce n'est que le deuxième jour de veille. Le prêtre a dû venir le matin pour la messe et, à présent, les femmes et les hommes se consacrent avec piété à leurs tâches, attendris par la faible ivresse causée par le pain, le vin et la défaillance devant les imprévus de la vie. Ils sont maintenant, à deux heures de l'après-midi, en pleins préparatifs. Demain, c'est l'enterrement. Les lamentations commencent à diminuer, car personne

ne peut crier fort et larmoyer trois jours de suite. La source des larmes commence à se tarir, même chez tante Olympia, occupée à contrôler le tohu-bohu de sa petite cour et à surveiller son mari pour qu'il ne demande pas des œufs aux étrangers. Les femmes sont fortes, indéemment fortes devant la mort de leurs enfants. Que voulez-vous, les hommes tuent, et les femmes enterrent ! Tante Olympia est en ce moment occupée à réchauffer le four pour les plateaux de *colacs*, à accueillir les nouveaux arrivants et à arranger des fleurs dans la chambre de Dina. La pièce, surchauffée par des dizaines de cierges allumés, doit fermenter sous la force de l'arôme dégagé par les fleurs trop mûres du mois d'août. Au chevet de la décédée, les paysannes ne déposent pas uniquement des plantes cultivées, mais des sauvages aussi car, à cette époque-ci, toute mauvaise herbe s'épanouit dans une magnifique couronne, celle qui lui assure la survie. La semence de toute espèce animale et végétale est en ébullition maintenant ; elle se répand sur terre, dans l'air, dans l'eau et dans l'intérieur chaud des femelles. Toute espèce vivante est en rut. Le village sent dans chaque coin l'odeur de la semence, même si les géniteurs rabougris sous leur veste en laine ne sont plus doués pour la reproduction. Ramassés contre les clôtures, sous le grand noyer de la cour, dans la rue, les vieillards doivent regarder le corps de Dina et se demander ce qui a bien pu arriver à cette jeune femme.

Ma mère m'a dit que Dina était restée belle et que son visage ne trahissait pas du tout le massacre perpétré par le coroner sur son corps. Tous s'efforcent d'oublier cette impiété, car notre religion n'agrée pas du tout l'intervention sur le corps, les entailles béantes, la fenêtre creusée vers le cœur, les poumons, le vagin. Que le corps monte au ciel tel qu'il est venu en ce monde et non pas en morceaux !

Je me décide à ne pas appeler aujourd'hui, sinon à essayer peut-être un peu plus tard. S'il y a encore des détails concernant sa mort, je vais les apprendre demain. Le soir, il est même moins probable de trouver ma mère à la maison, car la nuit, c'est la partie la plus magnifique de la veille. Les femmes

dorment même sur des chaises pour ne pas quitter le corps ; elles n'ont jamais assez des derniers adieux. Les étrangers ont vidé les lieux, maintenant c'est le tour des parents, des amis et des voisins de faire cercle autour du cercueil, de commenter, de se souvenir, de raconter les faits et les méfaits de Dina. Se souviennent-ils de cette fille ? Est-ce leur Dina à eux ou ma Dina à moi qui est la vraie, celle qui a commencé à franchir le Danube pour travailler dans le salon de coiffure de Radka, sous le terrible règne de Dragan ?

Dina m'a raconté que, lorsque Dragan est entré en poste, elle faisait depuis quelques mois la navette entre le bord roumain et le serbe. Au début, elle est passée inaperçue en longeant les files d'attente interminables devant le poste de contrôle. Les anciens douaniers la connaissaient et ils la laissaient aller, en lui faisant un petit signe du doigt. Un jour, cependant, alors que la queue était moins longue que d'habitude, Dragan l'a aperçue à travers la foule et lui a fait signe de s'arrêter. Il lui a demandé ses papiers, mais ce jour-là Dina n'avait même pas son passeport. Elle a essayé de lui expliquer, dans son anglais précaire et le peu de mots serbes appris par Radka, qu'elle les avait oubliés dans un autre sac. Dina n'était pas douée pour les langues mais, dans cette tour de Babel qu'étaient devenus les bords du Danube, plus personne n'avait besoin de mots pour se faire comprendre. Le langage avait été remplacé par celui du corps, des doigts, du visage : les yeux étaient plus en mesure d'exprimer les sentiments, les besoins, les demandes. Ce langage sommaire toutefois ne suffisait pas à Dragan, qui a enfermé Dina dans son bureau, avec l'intention d'y revenir dès qu'il aurait fini la fouille des bagages.

Dina ne s'est pas inquiétée, bien qu'elle connût la réputation du bourreau. Elle l'a attendu longtemps, confiante dans la réputation et le pouvoir de Radka. Lorsque Dragan est revenu et a fermé la porte derrière lui, l'assurance de Dina a, cependant, commencé à diminuer. Elle lui a expliqué qu'elle travaillait depuis quelques mois pour le salon de coiffure de madame Radka et que, à cause de cela, elle n'avait pas besoin de documents spéciaux. Le passeport, oui, elle pourrait le lui

montrer le lendemain mais, aujourd'hui, pouvait-il avoir la gentillesse de la laisser passer, car elle était déjà en retard au salon. Sa demande a encore plus énervé Dragan qui lui a crié, le visage presque collé contre le sien, qu'elle ne foulerait plus le sol serbe tant que ses documents ne seraient pas en ordre. Pour le moment, disait-il, elle allait rentrer chez elle et revenir aussitôt que possible avec son passeport. Il déciderait alors de la suite. Dina était sortie du bureau en trébuchant, car la rage et le seul œil clignotant de Dragan l'avaient effrayée pour de bon. Elle lui avait promis de revenir avec le passeport, mais une fois emprunté le chemin du retour, elle avait décidé de ne plus revenir ce jour-là. Elle avait téléphoné à Radka pour lui demander de faire quelque chose afin de calmer ce fol aveugle.

Le lendemain, munie de son passeport, qui ne portait plus depuis longtemps le cachet de ses sorties et entrées quotidiennes, Dina a essayé de passer inaperçue à la douane. Mais Dragan était là. Il l'a vue s'approcher et il est sorti pour la conduire dans son bureau. Dina ne voulait pas y entrer, mais il l'y a forcée en la tirant par le bras. À l'intérieur, il l'a obligée à s'asseoir et à répondre à ses questions : Qui lui avait donné la permission de travailler sur l'autre rive ? Depuis quand faisait-elle ce travail ? À qui payait-elle des taxes ? Pourquoi Radka l'avait-elle embauchée ? Ne trafiquait-elle pas d'autres choses pendant ses nombreux allers et retours ? Ne facilitait-elle pas le passage de choses illicites, de la drogue, de l'argent, de l'essence ?

Non, non, était la réponse de Dina, elle ne faisait pas de trafic, elle ne faisait que gagner un peu d'argent en coiffant la tête des femmes serbes. Dragan s'est encore plus emporté ; depuis quand les Serbes se faisaient-elles embellir par les Roumaines, connues pour leur mauvais goût ? Dina a alors dit ce qu'elle n'aurait jamais dû dire, mais, hélas, elle ne s'était pas guérie de sa propension à blesser, à offenser les autres d'une manière impardonnable, et c'est d'ailleurs pourquoi dans notre enfance je lui cassais fréquemment le nez. Elle a dit à Dragan qu'elle était fort étonnée que quelqu'un avec un seul œil soit capable de juger du mauvais goût des autres. À ce moment précis, la guerre a éclaté avec violence entre les deux,

bien que les belligérants fussent de force inégale. Dragan l'a giflée sur la joue gauche avec une telle force que Dina est tombée de la chaise. Toutefois, à la différence de mes raclées, celle-là n'a pas eu le pouvoir de la mettre en larmes. La colère et la haine bloquaient la source des larmes et elles allaient le faire pour toute la relation à venir. Dina m'a dit que jamais, jamais, tout au long de leur relation, elle ne lui a laissé voir ses yeux en larmes. Elle pleurait parfois le soir, lorsqu'elle restait seule dans le salon de Radka, ou même à la maison, lorsque Dragan faisait sa ronde sur le fleuve, mais jamais devant lui. Dina a essayé de se relever, mais Dragan, trouvant que cela prenait trop de temps, l'a brusquement remise sur la chaise. Dina l'a fixé avec haine et lui a dit ce qu'on peut comprendre dans n'importe quelle langue :

— Animal !

Dragan l'a giflée sur la même joue, mais cette fois-ci, Dina est restée sur la chaise, légèrement inclinée vers la droite.

Elle a uniquement soulevé la tête pour le regarder et lui répéter :

— Animal !

Dragan ne l'a plus frappée. Il l'a mise debout, ses mains sous ses aisselles, leurs nez se touchant presque, et a proféré un juron roumain :

— *Futu-ti pizda ma-ti*<sup>1</sup> !

Dina a répondu aussi en roumain :

— *Ba pe-a ma-tii*<sup>2</sup>.

Dragan l'a projetée avec force dans un coin. Dina a heurté le mur et s'est écroulée par terre. Elle s'est encore une fois relevée et a commencé à enlever la poussière de sa robe. Dragan lui a dit en anglais :

— *It's better now ?*

Dina a difficilement trouvé les mots pour lui dire :

— *This is all you are capable. Serbs are animals.*

Dragan l'a regardée comme elle arrangeait sa jupe, une jupe blanche, plissée, de modèle paysan, avec des ourlets

---

1. Que je baise ta mère.

2. Mieux vaut la tienne.

brodés en rouge et noir. Elle portait une chemise en lin beige, évasée à la taille pour équilibrer la carrure de ses épaules. Son teint, bronzé par les nombreux passages au-dessus du Danube, était doré par sa blouse, coupée rond autour du cou, où elle portait une mince chaîne en argent avec un petit médaillon en pierre blanche. Ses cheveux étaient retenus derrière la tête par une écharpe beige, tricotée en fil de coton, sur laquelle étaient cousues des gouttelettes en bois. Aux pieds, elle avait des espadrilles en toile blanche, décorées aussi de petites perles colorées. Dragan l'examinait alors que Dina lui lançait des coups d'œil chargés de haine.

La colère de Dragan semblait s'apaiser. Il s'est assis sur le coin de son bureau et s'est allumé une cigarette. Quelqu'un l'a appelé du dehors, mais il lui a répondu en serbe d'aller baiser sa mère. Puis il a dit à Dina qu'il serait difficile pour elle de passer la frontière tant qu'il resterait en poste. Dina lui a dit que ce ne serait pas difficile du tout, car elle ne voulait plus travailler pour les Serbes. Et elle a ajouté en roumain :

— *Iar tu o futi pa ma-ta, nu pe mine*<sup>3</sup>

Il l'a encore une fois prise dans ses bras pour mieux la secouer et lui demander ce qu'elle avait dit. Dina lui a dit en anglais :

— *You should learn Romanian to understand us.*

Il l'a encore une fois projetée contre le mur en lui disant :

— *I will teach you Serbian to talk to me.*

— *Teach your mother, not me.*

Dragan lui a tiré les cheveux, sortis de leur attache :

— *I'll kill you.*

— *Kill your mother.*

Quelqu'un est entré dans le bureau pour réclamer Dragan. Il a laissé tomber Dina et a lancé à l'intrus le bâton qu'il portait à la ceinture. La matraque a frappé le métal de la porte et a rebondi jusqu'au milieu de la pièce. Dragan s'est tourné de nouveau vers Dina :

— *Who to kill? My mother?*

— *Yes, your mother.*

---

3. Quant à toi, va baiser ta mère, pas moi.

Dragan lui a encerclé le cou de ses mains et a commencé à serrer. Dina ne disait rien et n'opposait aucune résistance. Elle ne faisait que le fixer. Dragan s'est arrêté au moment où le douanier en chef, alerté par l'officier, a pénétré dans le bureau. Ils ont laissé Dina se glisser à l'extérieur du bureau, lui disant de passer de l'autre côté. Dina leur a crié en courant qu'elle rentrait chez elle.

Le lendemain, Radka l'a appelée pour lui dire qu'elle avait parlé au douanier en chef, qui lui avait expliqué comment lui obtenir un visa de travail temporaire. Elle obtiendrait ce document le jour même, et elle pourrait le prendre à la douane. Dina lui a répondu qu'elle ne voulait plus croiser le regard de ce fou et qu'elle renonçait au travail. Elle ne lui a pas raconté ce qu'elle avait subi dans le bureau de la douane, mais la nouvelle circulait que Dina avait été maltraitée par le Serbe. Personne n'était étonné, car le Borgne avait souvent de telles crises de rage et il pouvait alors frapper n'importe qui pour n'importe quoi. Mais s'attaquer à une femme ? C'était de la barbarie. Les jeunes contrebandiers étaient encore plus décidés à le mater.

Le deuxième jour, Radka l'a rappelée pour lui dire qu'elle avait parlé elle-même à Dragan et que celui-ci n'était pas si furieux contre elle. En fait, c'était plutôt elle, la coupable, car elle lui avait dit qu'il était borgne et elle l'avait envoyé baiser sa mère.

— Comment peux-tu faire ça à un douanier, Dina ? demanda Radka contrariée.

Dina ne regrettait rien de ce qui s'était passé, mais elle ne voulait pas non plus faire face au borgne.

— C'est un animal, un animal, criait-elle au téléphone. Je vais le tuer. Je vais prendre un fusil et je vais tuer ce fils de pute.

Radka a essayé longtemps de la calmer, mais Dina lui a finalement coupé la parole en lui disant qu'elle ne travaillait plus chez elle.

L'après-midi, elle est partie en ville, visiter quelques salons et y offrir ses services. Partout, cependant, les postes étaient comblés. Dina a essayé aussi auprès de son ancien

patron devenu épicier, mais lui non plus ne voulait pas d'elle comme vendeuse. Il ne lui pardonnait pas l'offense du départ lorsqu'elle s'était moquée en laissant entendre que désormais ses collègues tremperaient leurs cheveux dans la mayonnaise.

Il n'y avait pas de travail pour elle dans cette ville. Que faire alors ? Rentrer à la maison, sans un sou et sans emploi ? Non ! Le village de nos parents n'était pas un endroit pour guérir les plaies, pour reprendre des forces. Nos géniteurs ne savaient pas écouter nos lamentations car, une fois partis, nous devenions tous des étrangers, et nous éveillions chez eux les mêmes peurs que les inconnus. Le village était un endroit pour revenir en voiture, chargé de bâtons de salami et de bouteilles de bière.

Dina a décidé de rester sur place dans son petit appartement au loyer modique, situé dans un immeuble de garçonniers. Elle habitait là depuis son arrivée sur le chantier. À l'époque, le bâtiment en ciment était habité par les familles des ouvriers : bétonneurs, forgerons, tractoristes, chauffeurs. Les ingénieurs, les comptables, les architectes, les médecins et les infirmières habitaient de meilleurs logements, ayant même de petites jardinières autour des marches de l'escalier. Dina s'était vite accoutumée au bruit de la nombreuse marmaille, aux cris des femmes battues après la rentrée de leur mari ivre, aux disputes entre voisines qui découvraient les relations amoureuses de leur mari avec de jeunes célibataires. Parmi ses voisines, Dina avait quelques connaissances, car ces femmes aux yeux au beurre noir ne demandaient qu'un peu d'amitié et de respect. Elle avait hérité de la générosité de nos parents qui consistait à ne mépriser personne, surtout ceux qui souffraient. Elle ne leur était cependant d'aucun secours et ne voulait pas devenir leur confidente. Le bébé dans les bras, les épouses la saluaient poliment chaque fois qu'elles la croisaient dans l'escalier. Par ailleurs, elle ne recevait et ne rendait visite à personne. Elle vivait entre les allées et venues au travail, à la bibliothèque et au cinéma. Dina avait le grand talent de sélectionner ses compagnons, de se faire des amis selon ses goûts et ses préoccupations. Cette capacité de refuser les amitiés encombrantes, la proximité de ceux qui vous énervent

m'impressionnait depuis toujours. Elle avait le pouvoir de refuser ce qui la gênait, pouvoir qui, à moi, me faisait terriblement défaut. Son grand talent consistait, depuis notre enfance, à ne jamais se rendre au point d'avoir à dire non, car elle savait comment décourager les avances des assaillants encombrants.

Dina s'est retirée dans sa pièce exigüe, séparée de la cuisine par une draperie. La salle de bains n'était pas plus grande qu'un débarras, mais Dina était contente de pouvoir prendre sa douche chez elle. C'était déjà un grand exploit de ne pas avoir à défiler dans les couloirs où les hommes fumaient debout, la serviette enroulée autour de la tête, serrant les pans du peignoir sous leur regard et observations indécentes.

Dina a commencé cette période de jeûne en faisant des économies. Elle a rationalisé ses repas, limités au pain, au fromage et aux tomates, toutes choses avec lesquelles il aurait été possible pour nous de traverser le Pacifique sur une barge. À cela, elle n'ajoutait que de temps à autre un peu de café. À ce rythme, elle aurait pu survivre un mois sans travailler. Le boulot du côté serbe avait été une véritable manne après le salaire de misère des salons de la ville de T., où les patrons ne lui laissaient que les bakchichs. Lorsqu'elle avait été embauchée, elle avait presque tout dépensé pour des vêtements et de nouveaux souliers. Radka lui avait dit que ses habits étaient trop simples et que les clientes serbes devaient voir un autre genre d'employée les coiffer. Dina avait répondu que jamais les vêtements ne garantiraient la qualité de son travail mais, peu à peu, elle avait sensiblement changé sa tenue. Même si ses jupes et chemisiers gardaient l'allure paysanne, avec des broderies et des foulards autour du cou, les tissus et les coloris avaient changé. Elle avait même ouvert les bocal où elle gardait ses bijoux, car Dina n'aimait porter que des parures très discrètes.

Deux semaines plus tard, elle n'avait toujours pas trouvé de travail. Elle avait même proposé de nettoyer les salons de coiffure, mais cela était fait par les employées elles-mêmes. De plus, en cette pénurie généralisée, peu de femmes se

permettaient des coiffures sophistiquées et chères. Les gens se contentaient d'une simple coupe, sans mise en plis et sans se faire laver les cheveux. Ils les lavaient chez eux, pour réduire le coût.

Lorsque la patronne l'a appelée, un soir, Dina n'était plus aussi acharnée contre le borgne. Radka lui a assuré que Dragan ne lui avait pas interdit de passer la frontière, mais lui avait tout simplement demandé d'avoir ses papiers en ordre. C'était son devoir de douanier de demander un passeport en règle à ceux qui entraient dans le pays, n'est-ce pas ? Malgré sa réputation, Radka s'était convaincue que Dragan pouvait être gentil. Il avait même souri en lui racontant avec quel talent jurait la petite coiffeuse. Était-ce bien vrai qu'elle l'avait envoyé baiser sa mère ? Évidemment que non, lui disait Dina, ne comprenait-elle pas que ce stupide douanier voulait la dénigrer ? L'avait-elle jamais entendue dire des choses pareilles ? Non, c'est ce que Radka pensait aussi, mais quand même, pourquoi Dragan aurait-il menti en disant que Dina lui avait craché de telles saletés ?

Bon, ce qui était clair était qu'elle pouvait reprendre son boulot et qu'elle n'avait pas à se soucier de Dragan. Il fallait seulement, si elle avait proféré des injures, qu'elle s'abstienne de le faire de nouveau. On avait, quand même, affaire à un douanier et serbe de surcroît, disait Radka sur un ton méprisant qui ne dissimulait pas entièrement sa fierté. Elle défendait Dina par intérêt, mais il n'était pas difficile de voir que son cœur penchait du côté de Dragan.

Dina a décidé de réessayer, car elle n'avait plus d'argent que pour une semaine. Les amis proches, qui auraient pu lui en prêter, avaient quitté la ville, car ils travaillaient presque tous en Italie, le pays qui logeait le plus de Roumains clandestins. Les deux races latines se réunissaient finalement après deux mille ans de séparation, malgré la répugnance des grands frères italiens.

Comme stratégie, elle a recouru à son ancienne tactique : se faire laide. Ses bons instincts de femme l'avaient avertie que la rage de Dragan portait en elle une défaite d'une autre nature que celle de son autorité policière. Dina avait compris

que, au moment où Dragan avait presque collé son nez sur le sien, ce n'était peut-être que l'intrusion des autres qui l'avait sauvée d'un viol. Dragan la désirait, car ces brutes n'étaient bonnes qu'à se soûler et à sauter les femmes. Elle avait une longue expérience de tels hommes. Quoique leurs aspirations fussent grandes, la vie misérable, la boisson, le fleuve, la crise de l'essence, tout cela les avait réduits à l'état de primates. Leur allure même commençait à ressembler à celle des singes : le front couvert de cheveux ébouriffés, les yeux perdus dans des réflexions obscures derrière des rides profondes, la bouche sèche bégayant des phrases sans aucun sens. Dans ce coin, les gens n'avaient plus le don de la parole que pour jurer et sacrer. La communication orale se réduisait à des balbutiements incohérents, suivis de bagarres ou de viols. Pour Dina, Dragan était l'une de ces brutes qui faisaient parade de leur force pour gouverner, frapper et donner des ordres. De plus, ayant atteint la quarantaine, il se trouvait devant une jeune femme qui l'éblouissait par sa fraîcheur. De son unique œil, il l'avait soupesée, de ses mains, il l'avait tâlée, il avait senti l'élasticité de ses aisselles, là où les muscles fragiles de ses bras rejoignaient la mollesse de ses seins. Dina avait trop vécu sur le chantier pour ne pas comprendre le sens de cette violence. Déjà, Dragan n'avait pas pu maîtriser sa colère de se voir refusé, d'être si basement considéré et si déprécié.

Dina a enfilé un pantalon noir et un t-shirt usé qui soulignaient la masculinité de sa figure. Ses cheveux, serrés en un chignon rigide, lui étiraient les tempes et accentuaient ses pommettes saillantes et son nez aquilin. Elle n'était plus qu'une androgyne. De cette manière, elle espérait apaiser la colère de Dragan, car les hommes ne peuvent ni aimer ni détester les femmes laides. Dina ne voulait que passer inaperçue, se faire oublier, et que Dragan cherche ailleurs. Toutefois, comme assez souvent dans sa vie, ses désirs allaient à l'encontre de la réalité.

Dragan semblait ne rien avoir fait d'autre ces derniers temps que de l'attendre. Il occupait son poste en tête du pont, vérifiant les gens au bout de la ligne, un œil sur l'autre côté, là où se trouvaient les cabines des douaniers roumains. Il aurait

même couru après Dina pour qu'elle ne rebrousse pas chemin. Elle l'a aperçu de loin, mais a toutefois continué sa route. Lorsqu'il l'a vue arriver, Dragan a arrêté la fouille et s'est allumé une cigarette, dévisageant de son œil sain la démarche de la jeune fille. Quand elle a pu l'entendre, il lui a demandé si elle avait appris le serbe, pour qu'ils puissent mieux se comprendre. Dina s'est tue. Oui, elle s'est tue. La réponse qu'elle allait lui donner un jour et lui répéter souvent était : « Ça ne vaut pas la peine d'apprendre votre langue, car il n'y a rien à comprendre chez vous. » Toutefois, ce jour-là, elle s'est tue, heureusement. Dragan a insisté car, malgré son silence, tout allait bientôt éclater des deux côtés. Ce n'était qu'une question de patience afin de trouver la brèche du volcan qui laisserait la lave jaillir. Alors, lui a-t-il dit, les Serbes te font-elles confiance ? Dina a essayé d'esquisser un sourire, mais son regard traduisait parfaitement ses pensées. Un long convoi de camions a obligé Dragan à intervenir et à lâcher Dina. Il lui a dit d'entrer au poste pour prendre son visa de travail, sans quoi elle n'avait pas le droit de fouler le sol serbe. Il a ajouté que, sur le papier qui accompagnait son visa, elle devait faire enregistrer chaque jour son entrée et sa sortie du pays.

Dina est passée de l'autre côté. La victoire était amère. Elle savait que sa chance d'échapper à Dragan dépendrait dorénavant de l'arrivée des convois, des conflits avec les contrebandiers et des absences de Dragan parti à la chasse des barges chargées d'essence. Ces espoirs allaient toutefois être rapidement pulvérisés car, depuis que Dina était revenue chez Radka, Dragan était toujours à son poste aux heures où elle traversait la frontière. S'il avait fini son quart de travail, il faisait des heures supplémentaires, même sans paye : s'il devait commencer plus tard, il arrivait avant l'heure prévue. Il était toujours derrière la petite fenêtre de son bureau, ou devant la porte de la cabine, ou parmi les chauffeurs et les passants à pied. La douane était devenue sa douane à lui, tout le monde suivait ses règles et obéissait à ses ordres. Même ses chefs, indifférents aux souffrances et aux peurs des contrebandiers, intervenaient rarement dans ses décisions, et ne le

faisaient que pour la forme. Ils recevaient leur dû pendant leur quart de travail, bien connu de tout le monde, et laissaient Dragan couper dans la chair des petits trafiquants qui, par la suite, appréciaient mieux leur bonté, comparée à la malveillance de l'autre.

Le travail de Dina dans le salon de Radka n'était pas difficile. La patronne était une célibataire, passée par deux mariages dont elle s'était vite tirée, avant qu'ils ne la détruisent, comme elle disait. Ses ex-maris étaient tous les deux dans l'armée serbe et combattaient à l'intérieur du pays. Radka avait cinquante-trois ans, était menacée d'un bon embonpoint, comme la plupart des femmes qui passaient dans son salon. Malgré la pénurie, elle avait encore une nombreuse clientèle, qui trouvait dans son salon un petit refuge contre les soucis quotidiens. Dina ne parlait pas le serbe, mais elle avait commencé à saisir par-ci, par-là le sens de leur bavardage. Comme partout à travers le monde, les femmes parlaient de leur mari et de leurs enfants, échangeaient des recettes et racontaient des blagues d'abord innocentes, puis pornographiques. Radka demandait à Dina de laver les cheveux des clientes, de balayer le plancher, de ramasser les outils de travail et de les ranger à leur place, de désinfecter les peignes et les lavabos. Dina faisait aussi les coupes des enfants et les coiffures des jeunes filles. Elle n'était pas du tout humiliée par ces tâches mineures. Tout ce qu'elle voulait était la paix et un coin à elle où parcourir lentement ses encyclopédies. Les clientes serbes appréciaient sa quiétude, qui n'était pas l'effet de la méconnaissance du serbe. Dina était, par nature, silencieuse et discrète. Elle était polie avec tout le monde et, en retour, elle était bien traitée. Radka était très compréhensive avec ses employées : elle acceptait de modifier leur horaire selon leurs besoins et tolérait leur retard et leur mauvaise humeur. Parfois, elle terminait à leur place les coupes qu'elles étaient en train de rater, en trouvant une formule convenable pour ne pas fâcher ou effrayer les clientes. Si les choses tournaient mal, elle envoyait vite les jeunes filles au téléphone ou laver les cheveux de quelqu'un qui attendait son tour.

Derrière le salon, il y avait un petit séjour destiné aux employées, où elles pouvaient manger, préparer le café et se reposer. Radka passait tout son temps au salon, sauf lorsqu'elle sortait rencontrer ses amants. Elle couchait avec un bon nombre d'hommes, au su de tout le monde. Radka était trop vieille pour en avoir honte, pour mentir ou pour se cacher. Son grand plaisir était les confidences. Elle aimait plus que tout qu'on lui décrive des ébats amoureux, et donner des conseils. Elle avait pour chaque situation un proverbe, un mot d'esprit, une solution.

Dès le début du conflit, Radka avait compris ce qui provoquait la rage de Dragan. Elle avait dit à Dina :

— Ah, si tu acceptais ses propositions, comme ta vie serait facile !

Dina ne voulait même pas l'écouter. Pour elle, Dragan était irrémédiablement un borgne violent et stupide. Dans son verdict final se mêlait une bonne dose de nationalisme, car mon amie s'identifiait dorénavant à son peuple souffrant, aux gens humiliés par les douaniers serbes. Radka a essayé de prendre la défense de Dragan. « Imagine, Dina, lui disait-elle, ce qui arriverait si tout le monde passait la frontière n'importe quand et avec des marchandises illégales ! » C'était son devoir de protéger son pays devenu un *no man's land*, le lieu où des fortunes se construisaient sur le malheur des autres, sur de la spéculation et de l'exploitation. De ce côté-ci, il y avait aussi des pauvres, des orphelins, des abandonnés et des malades. « Il ne faut pas oublier que mon peuple est en guerre, se lamentait Radka, et que ton peuple exploite ce chaos. » Oui, Dina était d'accord, mais les gens ont tous leur dignité, et Dragan la réduisait en poussière. De quel droit nous traite-t-il de bêtes ?

La controverse ne cessait jamais, alimentée par les méfaits quotidiens de Dragan, qui trouvait chaque jour une nouvelle façon de torturer les petits commerçants. Néanmoins, Dina défendait mal son peuple, à cause de la langue et de ses propres désillusions. Sa sympathie pour son peuple n'était pas assez grande pour qu'elle défende sa réputation bec et ongles. Ce n'était que l'apparition de Dragan qui avait attisé cet amour oublié, hibernant au fond de son ADN, logé dans ses

faibles gènes nationaux. D'ailleurs, jusqu'à la chute du communisme, elle en avait trop entendu, de ces beaux discours sur la beauté du paysage, l'unicité de la langue et la gloire du passé. Elle n'en croyait pas un mot, mais Dragan lui avait montré combien ces choses avaient de la valeur. En se défendant elle-même contre le mépris et les gifles du douanier serbe, elle défendait sa nation.

— Dans de pareilles situations, concluait Radka, les conflits se résolvent d'une seule manière : le sexe.

La très sage Radka ! Combien elle aurait voulu que ce conflit se termine ainsi, ou de toute autre manière, peu importe, mais que Dragan foute la paix à son employée, et qu'elle n'ait pas toujours à la sortir de ses griffes ! Ces dernières semaines, elle avait perdu trop de temps au téléphone ou même à aller à la douane pour régler la situation. Dina avait appris à se taire dans le bureau de Dragan, mais son attitude en disait long sur ce qu'elle pensait de l'œil manquant de son agresseur et de sa situation de soldat rétrogradé. Leur conflit dépassait un peu la très ancienne dispute entre homme et femme. Par hasard, Dina était tombée sur le livre de Dumitru Draghinescu, *De la psychologie du peuple roumain*, livre écrit au début du XX<sup>e</sup> siècle, mais qui avait conservé toute son actualité. L'image qui y était donnée de son propre pays ne l'enchantait pas. Ce qui la blessait surtout était que, dans la relation entre les Roumains et les Serbes, les premiers étaient perdants de tous les côtés. Avant l'invasion turque, les Serbes (et les Bulgares, mais peu importe) avaient été les suzerains des Roumains pendant presque quatre cents ans. Ils leur avaient donné les premières formes d'organisation politique, sociale et religieuse. Plus encore, ils avaient offert en cadeau aux Roumains la classe des *boyers*, ceux qui allaient constituer l'aristocratie du pays, la classe riche des riches, ceux qui non seulement exploitaient la classe des paysans, mais la méprisaient. Tout compte fait, ils étaient meilleurs que les Roumains : meilleur caractère, meilleure origine, meilleure éducation.

Dina sentait pleinement la supériorité du peuple serbe. Dragan veillait à sa frontière pour lui rappeler son origine ignoble, pour l'humilier. Radka était une intermédiaire peu

convaincante dans ce conflit car, pour elle, l'amour était la meilleure solution. En fait, Dina ne voyait-elle pas que l'acharnement du douanier était causé par ses peines d'amour ? Ne comprenait-elle pas qu'un seul geste de sa part aurait pu les réconcilier, transformer cette relation de haine en un mariage convenable pour tout le monde ?

L'idée d'un tel arrangement enrageait Dina encore plus, car elle avait une terre à défendre. Heureusement que son serbe ne lui suffisait pas pour répliquer à Radka que ce n'était pas tout le monde qui réglait ses problèmes avec son cul. Elle aurait dû savoir que, à l'époque des invasions des premiers siècles, nos soldats étaient reconnus pour leur bravoure. Elle lisait et relisait souvent un chapitre du livre de Draghinescu à ce sujet, au détriment d'autres moins flatteurs, où le sociologue expliquait pourquoi, par la suite, les Roumains étaient devenus lâches, menteurs, hypocrites et têtus.

Le boulot était désormais pour Dina une dure épreuve quotidienne. Si ce n'était pas l'entrée au pays, c'était la sortie qu'il lui fallait craindre. Si Dragan la laissait traverser facilement la frontière, le matin, elle devait craindre le retour, lorsqu'il la faisait entrer de force dans son bureau, menaçait de lui retenir son passeport ou de lui déchirer son visa de travail. Souvent, il fouillait dans son sac et étalait sur son bureau ses mouchoirs, son miroir, son peigne. Par la suite, Dina a pris l'habitude de ne rien apporter avec elle, hormis un livre et son passeport. Dragan la gardait à l'intérieur tant qu'il voulait, sous divers prétextes. En attendant de la libérer, il lui apportait un café et un sandwich. Dina refusait ces vivres, mais elle n'osait plus l'envoyer baiser sa mère. Parfois, il offrait même de la conduire en auto chez elle, mais Dina ne voulait rien entendre. Elle était dorénavant convaincue que Radka avait vu juste dans le comportement de Dragan, mais cela ne changeait rien. Les deux races resteraient en conflit pour l'éternité, amen !, car elle ne voulait pas offrir son vagin pour faire la trêve. L'homme ne l'attirait pas, bien qu'il ne fût ni moche ni trop vieux, et son œil manquant n'était pas le plus grave des défauts. Dragan était détestable par lui-même, par ce qu'il représentait par un mauvais coup de dés, qui l'avait placé au

mauvais moment, au mauvais endroit. Il était haïssable par sa présence autoritaire, par le pouvoir absolu que lui accordait son pays déchiré, par le contrôle qu'il exerçait sur les autres. Céder à sa force et à la menace de ses décrets, c'était au-dessous de la dignité d'une femme, même si elle ne baisait pas depuis des mois.

Dina aimait l'ascèse de son corps. Frêle et hypocondriaque, elle avait toujours craint les assauts de l'homme. Les quelques brèves relations qu'elle avait eues depuis son arrivée sur le chantier l'avaient convaincue que le sexe n'avait rien d'enviable, que c'était une relation sale, dégoûtante et humiliante, du moins pour les femmes. L'odeur des sécrétions blessait son odorat sensible car, tout comme pour moi, le village avait altéré une partie de ses sens. La vie à la campagne nous avait mutilées ; nous avions développé des capacités surhumaines d'un côté et nous avions été châtrées de l'autre. Nous blâmons l'éducation inculquée par nos mères, mais nous vivions encore sous l'impératif de leurs ordres. Sur la liste des dix commandements inculqués dès notre jeune âge, le premier était : Ne désire aucun homme ! ; le deuxième : Ne lève pas le regard sur un homme ! ; le troisième : Ne ris pas trop en la présence d'un homme ! ; le quatrième : Ne dis jamais à un homme que tu l'aimes ! ; le cinquième : N'accepte pas les propositions d'un homme ! ; le sixième : Crains les fornications ! ; le septième : Ne montre jamais à un homme que tu éprouves du plaisir avec lui ! ; le huitième : N'utilise jamais le sexe pour apaiser la colère d'un homme ! ; le neuvième : Baise le moins souvent possible ! ; le dixième : Il vaut mieux ne jamais baiser. Si Dina, une tiède croyante et pratiquante, gagnait une place au Paradis, ce serait grâce à son ascèse. Ne pas baiser, cela lavait ses péchés de ne pas aller à l'église, de ne pas jeûner et d'avoir oublié les prières. Elle ne savait plus à quoi ressemblait le sexe d'un homme, et l'uniforme rigide de Dragan, son pistolet et son gourdin ne l'incitaient pas à essayer de voir au delà de cette armure. Sans doute que son sexe était aussi chicanier, violent, grossier et blessant que son maître. Occupée à se protéger contre ses attaques, elle ne se demandait jamais à quoi aurait ressemblé le sexe avec cet

homme qu'elle détestait. Les fois où il essayait d'être gentil étaient même plus gênantes que lorsqu'il la poussait contre le mur ou fouillait son sac vide. Elle préférait cette violence à sa politesse maladroite, à sa courtoisie qui la faisait rire. Dina préférait lutter ouvertement avec lui plutôt que de refuser ses galanteries. Son refus enrageait et décourageait Dragan pour un certain temps, après quoi il reprenait de plus belle ses chicanes habituelles. Néanmoins, depuis qu'elle savait ce qui poussait Dragan à agir de la sorte, elle lui tenait tête plus courageusement. Dans cette guerre, c'était elle la plus forte tant qu'elle ne cédait pas. Sa plus grande bravoure serait de ne jamais capituler, de ne jamais être prise au dépourvu, de ne jamais marcher la nuit, de ne jamais franchir la frontière dans un moment d'accalmie, de toujours vérifier la présence des officiers et du douanier en chef. L'autorité de Dragan était plus facile à vaincre que sa force physique, et Dina devait s'arranger pour ne jamais l'affronter ouvertement.

Guerrier habile, Dragan avait vite compris sa tactique. Pour le moment, il se contentait de la sermonner au poste de contrôle, de la retenir aussi longtemps qu'il le voulait, de l'accompagner à pied jusqu'à la douane roumaine, de la questionner sur le trafic éventuel de stupéfiants, de la menacer de saisir son passeport. Cependant, tout le monde observait que l'apparition de Dina avait changé un peu son attitude : le Borgne, comme on le surnommait, avait cessé ses agressions, surtout envers les femmes. Elles étaient de moins en moins contrôlées, moins invectivées ou brutalisées. Cela avait évidemment conduit à une augmentation des commerçants féminins et à une nouvelle vogue de jupes très larges et évasées. Il n'était pas difficile de comprendre la raison de ce changement, et Dina était vite devenue une héroïne. La petite coiffeuse avait maté le Borgne. Les trafiquants l'utilisaient dans leurs codes secrets, et les files d'attente grossissaient au passage de Dina. Quelqu'un lui avait même proposé de porter pour lui, de l'autre côté, certaines choses peu volumineuses. Dina lui avait craché au visage, ce qui lui avait valu une paire de gifles de la part de son compatriote. Mais la souffrance causée par sa propre race est toujours moins aiguë et persistante que celle

provoquée par une autre. Quand elle vient des siens, l'humiliation est plus facile à pardonner. Dina se tenait droite entre les tentations des deux peuples. Pas de pitié pour les siens, ni de tolérance pour Dragan !

Un soir, elle avait vu la grande voiture de Dragan stationnée devant son bâtiment. Elle avait voulu sortir acheter des pommes, mais elle s'était vite arrêtée en deçà de la porte vitrée. Dragan l'avait vue, mais n'avait pas eu le temps de l'attraper. Elle courut s'enfermer dans son appartement et attendit longtemps qu'on frappât à sa porte. Toutefois, Dragan avait probablement continué à la surveiller de l'intérieur de son auto. Il connaissait le numéro de son appartement, inscrit dans son passeport. Elle était effrayée et stupéfaite que cela arrive finalement. Dragan avait perdu patience. Ses réserves de gentillesse n'étaient pas sans limites, et sa mère à lui ne lui avait probablement jamais dit : « Ne baise pas ! » Il passait à l'assaut final de la petite coiffeuse qui n'avait personne pour la défendre, ni famille ni amis.

Dina appréciait sa solitude. Malgré les grands désavantages que cela impliquait — ne pas avoir un homme pour fixer les étagères ou réparer la plomberie —, être célibataire avait des avantages, le plus grand étant d'être toujours prête lorsque le prince charmant se présenterait. Mais Dragan était tout le contraire, et la solitude de Dina était devenue dangereuse.

Dina n'avait pas tenté de sortir de nouveau et elle n'avait pas su combien de temps Dragan avait surveillé son entrée, puisque ses fenêtres donnaient sur la cour arrière du bâtiment. Le lendemain, il était comme d'habitude au poste, l'attendant. Il ne lui avait rien dit ; au contraire, il l'avait laissée partir sans même lui adresser la parole. Cela avait inquiété Dina plus que ses chicanes habituelles. Qu'est-ce que le fou préparait cette fois ?

Une surprise l'attendait à la sortie du salon : la voiture de Dragan bloquait la porte, car ses roues de droite étaient sur le trottoir. Par la porte entrouverte, Radka a essayé de le persuader de libérer l'entrée, mais Dragan ne voulait rien entendre. Il insistait, de derrière son volant, pour que Dina sorte et monte dans l'auto. Il n'y avait aucun danger, les rassurait-il, il voulait tout simplement la reconduire chez elle. Radka est rentrée

dans le salon et en est ressortie après quelques minutes. Elle lui a dit qu'il fallait attendre un peu, car Dina travaillait encore. Une fois revenue à l'intérieur, elle a appelé un taxi et a fait sortir Dina par la porte arrière. Un quart d'heure plus tard, celle-ci passait la frontière, alors que Dragan montait toujours la garde devant la porte du salon. Une demi-heure plus tard, il a soudainement compris que Radka s'était payé sa tête. Au moment où il est entré dans le salon, elle et les deux autres employées ont tout simplement pouffé de rire. Dragan a cassé deux grands miroirs, après quoi il s'est rendu à la garçonne de Dina. Il est monté à l'étage et s'est mis à frapper à la porte, d'abord doucement, puis de plus en plus fort. Quelques minutes plus tard, les voisins ont commencé à sortir la tête de leurs portes. Une femme lui a dit :

— Arrête de frapper, espèce d'âne, ne vois-tu pas qu'elle n'est pas ici ?

Dragan a sorti son pistolet et l'a braqué sur elle, sous les regards effrayés des voisins qui se sont tous retirés immédiatement. Il a frappé et frappé, après quoi il a commencé à donner des coups sur la porte avec ses bottes. Toujours pas de bruit. Une demi-heure plus tard, il a vidé les lieux.

Dina n'a pas allumé la lumière de toute la nuit. Elle a mangé et s'est lavée à la faible lueur d'un réverbère filtrant par la fenêtre.

Radka l'a appelée le matin pour lui dire qu'il valait mieux pour elle ne pas venir au travail. On ne savait pas à quoi s'attendre de la part d'un fou qui lui avait rempli le salon d'éclats de miroir. La patronne passait inconditionnellement de l'autre côté de la frontière, car les hommes de sa race faisaient trop de bêtises. Elle lui conseillait de laisser un peu les choses se calmer et le fou reprendre ses esprits. Avait-elle chez elle de quoi se nourrir au moins quelques jours ? Tels qu'elle connaissait les mâles de son espèce, elle était sûre que Dragan était à ses trousses ou qu'il avait payé quelqu'un pour la surveiller. Elle ne devait à aucun prix quitter la maison. Rester à l'intérieur ! On verrait les jours qui suivraient !

Le soir, Radka a appelé de nouveau pour lui dire que Dragan était passé au salon pour lui demander, sur un ton plus

calme, où se cachait Dina. Il s'était excusé et avait même laissé de l'argent pour les deux miroirs brisés. Radka lui a dit qu'elle ne savait rien. Il est vrai, avait-elle reconnu, que les autres avaient aidé Dina à se sauver, car de quel droit avait-il bloqué l'entrée, mais depuis lors elle ne savait pas où errait son employée. Peut-être qu'elle était à l'intérieur, peut-être qu'elle était déjà partie pour son village. «Non, avait dit Dragan, elle n'est pas sortie du bâtiment», ce qui avait confirmé les doutes de Radka : Dina ne pouvait plus quitter la maison sans tomber sur son agresseur. Radka conseilla à Dina de demander de l'aide à ses voisins. Mais Dina ne pouvait le faire, car elle les connaissait à peine, et elle ne voulait pas étaler ses malheurs devant eux. Au fond, ils pouvaient facilement la vendre pour quelques lei. Radka lui a alors dit qu'elle allait envoyer quelqu'un avec un peu de nourriture, mais il restait à trouver comment tromper la vigilance de son poursuivant.

Le deuxième jour, Radka avait appelé de nouveau dans l'après-midi pour lui donner des nouvelles. Elle dit que Dragan était passé chez elle encore une fois et qu'il était beaucoup plus conciliant. Vieux renard, il avait senti que c'était elle qui dirigeait cette affaire dans l'ombre. S'il voulait faire sortir Dina de son gîte, il fallait d'abord la convaincre, elle, de ses bonnes intentions. Comme les deux maniaient la même langue, il leur avait été facile d'établir un plan d'intervention : Radka allait essayer de convaincre Dina de revenir au salon, et lui, il allait adoucir son traitement à son égard. Au fond, pourquoi était-elle effrayée ? Il ne voulait que l'inviter à manger au restaurant, après quoi il la conduirait chez elle. Radka lui avait demandé de jurer qu'il ne tenterait pas autre chose avec Dina, un viol par exemple. Dragan avait concentré tous ses efforts dans son unique œil pour lui montrer combien ce soupçon le blessait. Non et non, il voulait uniquement manger avec elle. Radka avait osé lui demander d'autres détails encore, bien qu'assez pertinents : si Dina refusait, que ferait-il, par exemple ? Dragan avait commencé à rire, conciliant, car qu'y avait-il de mal dans son invitation ? Était-elle si riche et si gâtée pour refuser un bon repas au restaurant ? «Non, Dragan, mais vois-tu, disait Radka, ce n'est

pas pour tout le monde que le bonheur se trouve dans une assiette au restaurant. » Voyant l'œil de Dragan se noircir, elle s'était arrêtée là avec ses hautes considérations, car elle n'avait aucun intérêt à gâcher les choses et à prolonger le conflit. Elle conseilla donc à Dina de rester chez elle encore un jour, au risque de maigrir un peu. Elle n'avait trouvé personne pour lui envoyer quelque pitance ; il fallait donc qu'elle se débrouille avec ce qu'elle pouvait trouver dans son garde-manger. Avec un si long exercice de la pauvreté, on ne meurt pas de faim au milieu de la civilisation, n'est-ce pas ?

Dina est restée enfermée encore une journée. Le soir, Radka l'a appelée pour lui dire que Dragan était passé à nouveau voir où en étaient les négociations, si Dina acceptait ou non de revenir. Radka lui avait dit que Dina sortirait de son gîte s'il laissait tomber l'invitation au restaurant ; Dragan avait promis de ne plus insister.

Le matin suivant, Dina est apparue à la douane. Dragan fumait, tranquille, car il connaissait l'heure de son passage. Il la dévisageait de loin alors qu'elle avançait dans sa robe longue et large, avec ses écharpes qui pendaient sur son dos. Dina avait cessé de s'enlaidir, car son image n'avait aucune importance dans cette affaire. À présent, Dragan luttait contre une nation qu'il voulait baiser par pur orgueil. Une fois à sa portée, il lui a pris le bras et l'a soupesé dans sa paume.

— *You didn't eat too much, these days.*

— *You neither*, lui répondit-elle en retirant son bras.

Au lieu de se fâcher, Dragan éclata de rire.

— *We should eat together.*

— *We don't have the same tastes.*

Dragan l'a laissée passer, car il avait beaucoup de travail, et les gens les regardaient, comme d'habitude, curieux de voir la suite des choses. L'histoire de Dina, poursuivie par le douanier fou, était devenue presque une légende dans les marchés de T. Les commerçants pariaient sur le temps qui restait encore à Dina, avant qu'elle soit violée ou tuée. Leur seule satisfaction était que, dans cette histoire — tous l'avaient compris —, Dragan aimait, et Dina non. La brave fille ! Ils étaient tous fiers d'elle et priaient pour qu'elle résiste encore, qu'elle

tienne bon. Ils se laissaient enchanter par les affres de cette aventure, même s'ils ne comprenaient pas bien comment quelqu'un pouvait aimer si follement une femme comme celle-là. Oui, elle avait quelque chose, elle était surtout plus jeune que lui, mais fondre pour elle comme une bougie, ça, c'était incompréhensible.

Radka attendait Dina sur le seuil de la porte. Elle voulait connaître tous les détails, savoir tout ce que le fou avait dit, tout ce qu'il avait fait. Les explications terminées, elle avait éclaté :

— *Bojï Moï*<sup>4</sup>, ce n'est pas bien, pas bien du tout.

Le calme de Dragan n'annonçait rien de bon. Il calculait sa prochaine attaque sous le masque de son indifférence, mais il allait sûrement réapparaître sous le visage d'un monstre. Toutefois, jusqu'au soir, il ne s'est pas pointé au salon. Radka demandait à l'une de ses employées de sortir de temps à autre pour surveiller l'arrivée de l'auto ou voir si elle n'était pas déjà stationnée quelque part. Le soir, Radka a reconduit Dina chez elle en auto. Le retour s'est déroulé sans incident, car Dragan n'était pas au poste. Radka a demandé à un jeune douanier où était son chef, et il a répondu que celui-ci ne se sentait pas bien. Radka se lamentait comme devant un cadavre : « *Bojï Moï ! Bojï Moï !* qu'est-ce qui nous attend encore ! » Dragan malade ! Il les avertissait, le message était pour elles. Le fou avait cessé le jeu, maintenant c'était la guérilla. Fini les disputes à la vue des autres, fini les interrogatoires dans le bureau où tout le monde pouvait entrer. Dorénavant, c'était la chasse à l'homme. Radka a ramené Dina jusqu'à la porte de son appartement et n'est partie qu'au moment où elle a entendu la clé tourner dans la serrure.

Le lendemain, lorsque Dina est arrivée à la douane, Dragan était occupé à la fouille de la cabine d'un camion. Il ne lui a jeté qu'un bref regard et il a demandé à un jeune douanier d'apposer le tampon sur son visa de travail.

Radka était si effrayée de sa réaction qu'elle ne pouvait se concentrer sur rien. Elle restait debout devant la vitrine, à

---

4. Mon Dieu, en russe.

fumer et à surveiller la rue. Ses scénarios étaient les suivants : il va faire éclater le salon, ou bien il va briser tous les miroirs et va incendier les chaises, ou encore il va les attendre derrière un coin et va les fusiller. Fatiguée par ce guet continu, Dina lui a dit :

— Il ne veut que moi, Radka. Il n'a rien contre toi. Il va me briser, moi, et non pas tes miroirs.

La journée s'est passée sans anicroche. Le soir, Radka a préparé son auto pour conduire Dina de nouveau, mais celle-ci lui a dit qu'elle partait seule. Radka ne pouvait pas toujours la ramener, et elle devrait affronter le monstre un jour ou l'autre. Malgré tout, elle ne pensait pas que Dragan soit capable de si mauvaises choses. Les viols et les crimes arrivent toujours aux autres. Dragan avait une réputation et un avenir, n'est-ce pas ? Radka n'était pas convaincue par ce raisonnement, mais elle était contente d'échapper à cette corvée. Ce qui devait arriver arriverait tôt ou tard, de toute façon. Malgré le chagrin que cette histoire lui causait, elle pensait que, de l'autre côté du fleuve, il y avait d'autres jeunes filles à la recherche d'un boulot.

Dragan est apparu sur le chemin de retour de Dina. Elle aurait dû prévoir qu'il ne pouvait l'attendre que de ce côté du fleuve, car il ne pourrait facilement passer un cadavre sous le nez des douaniers roumains. Son auto était stationnée sur le trottoir de la dernière ruelle, avant le grand boulevard qui menait à l'extérieur de la ville et au poste frontière. Dragan est sorti de l'auto lorsque Dina a voulu traverser la rue. Il s'est posté devant elle et lui a fait signe de monter : la porte du côté du chauffeur était ouverte. Il n'a pas dit un mot, mais sa main droite reposait sur l'étui de son pistolet.

Dina a alors fait ce que les petites nations font devant la pression des plus grandes : elle a cédé. Elle est montée dans l'auto, convaincue que ce n'était pas la fin mais pas le début non plus. Dans son âme logeaient depuis longtemps l'humiliation, la rage de ne pas pouvoir se défendre, de dépendre toujours de la bonne volonté et des intérêts des autres. Dragan allait lui-même décider de son sort. Pourquoi s'y opposer ? Elle n'aurait pas pu le faire encore longtemps de toute façon.

Pourquoi fuir, lorsque la volonté des plus forts vous suit partout ?

Elle est restée calme, même lorsqu'elle a vu que la voiture de Dragan empruntait le chemin menant vers un quartier résidentiel d'immeubles à deux étages, coquettement cachés par la couronne d'un vieux chêne. Il s'est arrêté devant l'entrée d'un bâtiment plaqué de briques rouges, avec une porte vitrée protégée par un système d'alarme. Dragan lui a ouvert la portière et l'a conduite vers l'entrée. Il l'a ensuite fait monter au deuxième étage, là où il habitait. Il avait l'air calme, mais Dina devinait, dans son attitude, l'hésitation de quelqu'un qui ne sait pas quoi faire : pourquoi l'avait-il amenée ici et comment se tirerait-il d'affaire ?

Une fois rendu dans son appartement, il a laissé Dina se familiariser avec l'intérieur, alors qu'il préparait la boisson dans la cuisine. Il prenait son temps pour sortir la glace du congélateur, verser du gin dans deux verres, couper des tranches de citron, chercher du soda tonique dans une armoire au-dessus du four à micro-ondes.

Dina examinait attentivement cet intérieur élégant et extrêmement propre. Le mobilier n'était pas hors du commun, mais la causeuse, les deux fauteuils, le tapis en laine de modèle oriental, les draperies en coton, brodées de losanges noirs, les grands pots de fleurs, les étagères fixées dans les murs, les quelques statuettes immenses en bois sculpté témoignaient d'un bon goût inattendu chez un douanier qui terrorisait les contrebandiers. Les grandes baies des fenêtres laissaient pénétrer la lumière pâle du crépuscule. Cela sentait bon. Une odeur de citron se dégageait de bougies et de restants de santal, dont les cendres étaient éparpillées sur la petite table devant la télé. Une porte menait vers la chambre à coucher et une autre, vers la salle de bains. La cuisine était ouverte, de sorte que Dina pouvait regarder Dragan au delà du comptoir en bois.

Dina s'est assise dans un des fauteuils revêtus d'une housse blanche. Dragan est revenu au salon chargé d'un plateau et lui a tendu un verre. Ils ont bu sans se regarder. Dragan lui a demandé si elle voulait écouter de la musique, et Dina lui

a dit que tout ce qu'elle voulait était qu'il lui dise ce qu'il voulait d'elle. Sa franchise ne pouvait que mettre en colère son ravisseur mais, bizarrement, il a gardé son calme. Il s'est tu quelques minutes, tout en prenant de grandes gorgées de son verre, puis il lui a dit en anglais :

— *I want you to stay here. This is your home. Do you like it?*

— *No, I don't like it, it is not my home, I like my home. I don't want to live here.*

Dina s'étonnait elle-même de ces remarques, car cette maison aurait dû lui plaire. Toutefois, plus l'intérieur était accueillant, plus il lui déplaisait. Elle n'avait aucune envie d'habiter une si belle maison, car ce n'était pas elle qui avait réalisé tout ça. Avec tout ce qu'elle savait, avec tout ce qu'elle avait fait dans sa vie, elle n'aurait jamais été capable de s'acheter de si beaux meubles et d'habiter dans un quartier si propre et si tranquille. Elle n'avait été capable que de se loger dans des masures insalubres, puantes. Pourquoi quelqu'un lui offrirait-il, à elle particulièrement, un tel logement ? Pourquoi connaîtrait-elle un tel confort, alors que son peuple continuait à être humilié et violé ? Quels étaient ses mérites pour se détacher du peloton des gens condamnés à tout jamais aux privations ? Telle était sa question pour Dragan :

— *Why should I accept this ? What do I have to do for this ?*

— *Nothing, just stay with me. Live with me. You don't have to work anymore, stay here and do what you want.*

— *I don't want to live with you, I don't like you.*

Dragan a reçu le coup en silence. Il a mis son verre sur la table, et l'a regardée calmement mais avec dureté.

— *You will stay anyway. You will live with me either you like me or not. And you will fuck with me.*

Il s'est levé, l'a accrochée par un bras et l'a conduite dans la chambre à coucher. Dina n'a rien dit, elle a seulement regardé le lit aux draps propres, blancs, avec une fine broderie à l'extrémité, la même que sur les grands oreillers : pourquoi en avait-il deux ? S'opposer, crier, implorer, menacer ? Comme toute petite nation, elle savait que cela ne servirait à rien.

L'opposition était inutile, car personne ne viendrait à son secours, personne n'entendrait ses cris de détresse. Elle n'avait qu'à se laisser faire, elle était vaincue d'avance, il n'y avait pas moyen de résister. Dragan s'est complètement déshabillé, mais il est resté devant la porte pour empêcher toute tentative d'évasion. Dina ne faisait rien d'autre que le regarder. Il s'est approché d'elle et lui a mis les mains autour du cou, devenu encore plus fragile et mince. Elle s'est retirée et lui a dit une dernière fois :

— *I don't like you.*

— *It doesn't matter. I like you.*

Il lui a enlevé sa blouse, sa jupe, son soutien-gorge sans la forcer mais sans sa participation non plus.

Ils se sont allongés en même temps sur le lit, et Dragan a tiré la couverture sur eux.

— *If you want, we can sleep first.*

— *Yes, I want to sleep.*

Elle a fermé les yeux. L'odeur de Dragan l'enivrait. Il sentait bon, un parfum qui rappelait en même temps l'odeur de la mer et celle de spiritueux. Son linge dégageait un arôme de citron ; probablement qu'il l'avait récemment changé. Autour, il n'y avait aucune odeur secondaire, ni d'oignon cuit, ni de bouillon de viande, ni de rôti, comme celles dégagées dans son logement à travers les bouches d'aération. Elle avait échappé pour quelques heures à cette odeur de pauvreté, accompagnée de la puanteur rance de la faim que les bonnes mères de famille essayaient de chasser en laissant toujours mijoter quelque chose sur le feu. Le logement de Dragan trahissait l'insouciance, le confort, la légèreté. Pourquoi ne pas accepter tout ça ? Pourquoi ne pas finalement profiter de l'amour de ce borgne et des facilités offertes aux femmes entretenues ?

Lorsque Dragan a cherché ses seins sous la couverture soyeuse, elle l'a laissé faire. Dina était étrangement attendrie par la quête timide mais affamée du bougre. Ses gestes trahissaient un appétit de longue date. Ses mains tremblaient légèrement d'émotion et son souffle était de plus en plus précipité, comme celui de quelqu'un qui monte en courant une pente. Dragan osait même lui toucher le sexe, le presser légèrement

pour mieux sentir la mollesse des lèvres cachées, sans avancer toutefois vers sa fente, cachée sous une toison épaisse et crépue. La dureté du corps de Dina, un corps anguleux de garçon, dépourvu de poids et de douceurs charnelles, cédait peu à peu sous les effleurements craintifs de l'homme. Il lui couvrait de ses paumes le ventre creux, laissant deviner sous son large nombril la tension qui remuait ses entrailles, le pouls accéléré du cœur qui faisait tressaillir même ses nichons. Dragan a ensuite levé sa large main jusqu'au visage de Dina et l'a tourné vers lui. Celle-ci gardait les yeux fermés, mais elle a consenti à l'acte. Lorsque Dragan a esquissé une faible intention de lui monter dessus, Dina a doucement écarté les jambes. Dragan l'a pénétrée directement. Il a vite trouvé le chemin vers le sexe fermé, sans avoir besoin de se servir de sa main pour la pénétrer. Dina a soupiré faiblement lorsqu'elle l'a senti et a suivi, tendue, son gland glissant au long de son vagin, trajectoire qui lui a semblé bien longue. Dragan s'est arrêté avant même de toucher le petit creux du fond, là où s'ouvrait la bouche secrète de son utérus. À force d'avoir étudié tant de traités d'anatomie, Dina connaissait parfaitement la trajectoire et l'affrontement interne de leurs organes. Elle avait su tout de suite que le membre de Dragan était gros et long, ce n'était pas une surprise. Dina ne s'était jamais attendue à un Dragan impotent, peu doué pour faire l'amour à une femme. Il appartenait à la gent des violeurs dont le membre s'exerce souvent à cette pratique. Il n'y avait donc rien de surprenant à ce que son sexe soit si bien forgé. Ce qui la surprenait, toutefois, était que Dragan ne soit pas pressé et, surtout, ne veuille pas la faire souffrir. Elle constatait avec étonnement que ses gestes dégageaient une vigueur retenue, tenue en laisse par la peur qu'on ressent lorsqu'on tient un objet extrêmement fragile. Il laissait son sexe glisser en elle jusqu'au moment où le visage de Dina se crispait et où ses sourcils se fronçaient. Averti par sa souffrance, il se retirait et même attendait un peu avant de s'avancer de nouveau.

À quoi pensait-il à ce moment ? Avait-il des doutes ? Sentait-il la précarité de la vie de Dina ? L'évidence de sa condition l'humiliait-elle aux larmes ? Songeait-il à abandonner,

d'un coup, cette course acharnée contre elle, à cesser sa violence contre une femme seule, livrée à elle-même dans cette chienne de vie, dans cette chienne de ville au bord du Danube, ravagée par une guerre sauvage ? Pourquoi était-il devenu un tel bourreau, pourquoi perpétuait-il les crimes auxquels il avait assisté et qui hantaient sans doute encore ses rêves ? Oui, il avait consenti à cette guerre, mais la mutilation de son visage et la convalescence auraient dû le faire reconsidérer le droit des gens à faire souffrir les autres. La perte de son œil n'était peut-être qu'une faible punition pour ce qu'il avait vu et fait. Revenu de la guerre, il avait pensé en avoir fini avec tout ça, mais au lieu de se repentir, il continuait à profaner. Cette femme crucifiée sur son lit, pourquoi la briser, pourquoi l'obliger à consentir à son amour, malgré elle ?

Dragan aurait pu penser tout cela, mais ce qui lui dictait sa conduite, c'était son sexe durci qui ne lui permettait pas d'abandonner le corps martyrisé de sa proie. Le vagin de Dina le tenait prisonnier. Il aimait cette femme et voulait la posséder. Pourquoi son invalidité et son âge lui enlèveraient-ils le droit d'être aimé et d'être heureux ? S'il avait eu un moment d'hésitation avant d'aller au bout de son acte, il avait changé d'avis. Assurément, il était injuste envers cette fille, mais il était juste envers lui-même. Lui aussi avait le droit de bénéficier du butin de la guerre, cette guerre qui avait tout bouleversé dans sa vie, qui lui avait volé sa famille, son œil, sa jeunesse, sa confiance en son avenir. Il n'était pas mort, il avait le droit de se réjouir, le droit de plaire à quelqu'un. Les belles filles étaient-elles destinées uniquement aux vainqueurs et aux beaux hommes ? Que se passe-t-il avec tant d'hommes qui ne sont plus ni jeunes ni beaux ? Pourquoi la vie ne serait-elle pas généreuse avec eux aussi ? Pourquoi renoncer à Dina et la céder à un autre ? C'était son droit de guerre, il avait lutté et il l'avait gagnée. Elle était sienne !

Étendue sur le dos, Dina attendait dans la peur le moment où Dragan allait lui faire mal, moment où sa rage se déclencherait pour que son sexe se transforme en une arme qui la déchirerait. L'odeur de son corps agissait comme une drogue, ses sens étaient à moitié anesthésiés. Avant tout, elle

s'étonnait que le corps de Dragan ne soit pas pesant du tout. Elle se demandait quelle technique il employait pour rester sur elle sans l'écraser, pour tenir suspendu son corps lourd. Ce corps la couvrait presque comme une douillette et, dans cette enveloppe confortable, elle éprouvait même une légère sensation de protection. Elle flottait dans cette mollesse, protégée d'un côté par le drap doux en coton et de l'autre par la peau de Dragan. Plusieurs fois, elle a dû résister à la tentation de lui tâter le dos et de sentir la douceur de ses poils. Mais elle ne l'a pas fait ; elle a tout simplement mis ses paumes sur les bras de Dragan, se préparant à le repousser s'il devenait trop violent. Mais elle était surprise de la délicatesse de son sexe. Dragan était évidemment plus grand que ses mesures intimes à elle, mais il réussissait à la ménager, à ne pas trop forcer la porte de son corps. Elle se rendait compte avec étonnement que son bourreau ne voulait pas la faire souffrir. Plus encore, il essayait même de lui plaire. Cela n'était peut-être pas un viol, mais un acte sexuel quelconque, une rencontre entre deux êtres solitaires qui cherchent un peu de réconfort dans un après-midi d'été, lorsque les canons tirent, les avions bombardent des villes, des corps sont déchiquetés et enterrés dans des fosses communes. Pourquoi cette guerre rendrait-elle inhabituel ce qui est le plus normal du monde : aimer ou tout simplement baiser ?

Dina était encore perdue dans ses réflexions lorsqu'elle a senti Dragan ralentir ses mouvements. Elle a senti son souffle trahir les spasmes de son orgasme, un, deux, trois, quatre, et d'un coup, son corps a perdu sa vigueur. Il est devenu si lourd que Dina l'a repoussé avec force pour ne pas être écrasée. Dragan s'est allongé à son côté, le visage tourné vers le haut. Peu après, Dina a senti un filet chaud s'écouler de son corps, mais elle n'a rien dit. Elle salirait ce beau drap immaculé, mais souhaitait que ce soit le seul dégât qu'il subisse. Elle n'allait pas lui épargner cette tache jaunâtre de son propre sperme, elle n'allait pas courir dans la salle de bains pour se laver. La victime lui laissait en cadeau la preuve de son agression.

Dragan non plus n'était pas soucieux de ce qui restait derrière lui. Le visage tourné vers le haut, il s'était recouvert

de la housse de la douillette, sans se soucier de la salir. Cet homme ordonné et propre se laissait aller, probablement annihilé par la faiblesse qui l'envahissait, qui le récompensait pour cette dure épreuve. Tous les deux restaient silencieux, anéantis par cet acte qui leur révélait la gravité de leur réunion. Avaient-ils signé une trêve grâce à leur rencontre sexuelle ? Dans ce bref moment de silence, les deux ont senti que non. Il n'y avait aucune trêve à signer car les guerres, une fois déclenchées, ne sont malheureusement pas si faciles à arrêter.

## Jeudi

Aujourd'hui, c'est l'enterrement de Dina. Je n'ai aucune chance de parler à ma mère avant la soirée, avant que tout cela soit fini. Par ailleurs, je n'ai pas envie de téléphoner à mon père, car je crains l'embarras qui suivrait après seulement quelques paroles ; nous n'avons jamais eu l'habitude de causer. De plus, ce n'est pas à lui de me révéler les détails que je veux connaître, car il a toujours détesté les ragots et, surtout, les secrets des femmes. Mon père est quelqu'un d'extrêmement pudique. Les indiscretions ne le mettent pas uniquement mal à l'aise, elles l'enragent. Les femmes de la maison les évitaient toujours en sa présence et, de lui, j'ai hérité la gêne d'écouter des confidences. Moi non plus, je n'étais pas une bonne oreille pour les aveux que les femmes se font habituellement. J'aimais plutôt entendre les ragots venant de la part d'un tiers, celui qui avait été en contact avec la personne concernée et qui connaissait tous les détails. Même à présent, je ne sais pas quoi dire à quelqu'un qui expose sa détresse, qui met son âme à nu devant moi, et j'ignore comment reconforter quelqu'un qui se laisse expulser du Paradis sous mes yeux. Pour moi, il est plus facile de parler à un homme, même si je sais qu'il ne comprendra pas le sens de mes confidences et ne compatira que pour la forme. En réalité, les hommes restent à jamais des prédateurs potentiels et nous, des victimes.

Qu'est-ce que mon père pourrait me dire sur la mort de Dina, sur le Serbe qui l'a tuée ? Comment un homme peut-il

aimer une femme qui n'est même pas de sa race, et de quel droit peut-il la tuer ?

Mon père a vieilli en innocent. Il a toujours deviné les déboires de ma mère, sans jamais avoir le courage, l'envie et le pouvoir de les connaître vraiment. La découverte de ses relations l'aurait plus gêné que dérangé, car il aurait dû faire face à ce genre de scandale qui met à nu la vie intime des gens. Tout le monde peut alors s'imaginer sur vous n'importe quoi, vos positions quand vous êtes au lit avec le mari ou avec l'amant, les fuites, les cachotteries. Mon père n'était pas capable de mettre en branle cette pensée policière, née de la jalousie et de l'orgueil, pour décortiquer chaque situation ; quand ma mère aurait-elle pu le tromper, avec qui et où ? Je n'appelle pas à cette heure-ci justement pour éviter ce genre de gêne entre lui et moi, car si je m'intéresse tant à eux cette semaine, c'est parce que, comme toutes les femmes du village, je meurs d'envie d'en savoir plus sur cette mort. La distance n'a pas aboli ma curiosité atavique pour tous les ragots colportés par les mauvaises langues.

La seule fois que j'ai écouté les confidences déchirantes de quelqu'un, c'est quand Dina m'a raconté sa vie intime avec Dragan. Je l'ai laissée raconter toute son histoire, elle qui détestait les confidences encore plus que moi. En fait, elle ne me la racontait pas ; elle se livrait à moi dans une tentative désespérée pour comprendre et oublier. Qu'est-ce que j'aurais dû faire ? Lui prodiguer des conseils m'aurait paru puéril et même indigne. Dina avait touché la mort de si près que sa relation avec le douanier serbe dépassait de loin les limites de la compréhension d'une relation entre un homme et une femme. Et pourtant, mes relations non plus n'ont pas été des plus douces. Mais déchiffrer le sens de tout cela et lui fournir une solution dépassait mon pouvoir. Peut-être ma patience aussi. Maintenant que Dina n'est plus, je peux tranquillement m'accuser d'avoir manqué de patience. J'étais tracassée par mon boulot, par mes trajets dans la ville encombrée, enragée contre la rage de mes concitoyens, de nombreuses fois à bout des larmes, vaincue et en manque d'amour. Après la fuite de Dina, je considérais que leur histoire était finie à tout jamais et

qu'il ne valait pas la peine d'y revenir, sous aucun prétexte, ni de réconciliation ni de compréhension.

Je comprends maintenant qu'au bout d'un certain temps Dina n'a plus eu peur de Dragan. Elle pensait même qu'elle devait lui porter secours. Devant mon silence, ses doutes s'étaient évanouis aussi. Moi qui étais son aînée, même si ce n'était que d'une année, moi qui détenais deux diplômes en sciences inutiles, moi qui travaillais comme journaliste, je devais savoir mieux qu'elle comment mettre fin à cette histoire. Elle l'avait vécue, avait subi toutes les tortures, mentales et corporelles, et maintenant qu'elle s'en était sortie, elle se demandait encore ce qu'il lui restait à faire. C'était absurde ! Il n'y avait rien à faire, lui disais-je. Il me semble toutefois que le seul conseil que j'ai jamais prodigué à quelqu'un a porté des fruits noirs.

Je passe la matinée à lire. Je fais encore une fois l'inventaire de la cuisine pour voir ce qu'il faut acheter pour mon anniversaire. Mais comme il me reste encore quarante-huit heures avant samedi, la journée des achats, je reporte encore une fois les décisions finales. Je me contente de repasser les nappes en coton brodées. Je repasse longtemps dans le sous-sol, car le tissu a la propriété de devenir dur après le lavage, ce qui le rend difficile à défroisser. Quant au ménage, aujourd'hui n'est décidément pas le bon moment.

Je prépare même le souper, pour avoir l'après-midi libre ou, plutôt, pour me tenir occupée, et laisser mes pensées courir, assister à l'enterrement de Dina. D'habitude, je fais la cuisine à partir de trois heures, pour que les plats ne refroidissent pas. Ma grand-mère m'a appris que les plats réchauffés ne sont pas aussi savoureux que lorsqu'ils sont frais. Cette conviction m'a été si profondément inculquée que je sens tout de suite la révolte de ma bouche lorsque j'y mets une bouchée réchauffée. Je n'aime que les soupes, les ragoûts, la viande fraîchement léchée par le feu originel. Le réchauffement des mets équivaut pour moi à la sorcellerie qui essaie de donner vie à un corps autrefois vivant. Une fois l'âme envolée, le corps n'est qu'un cadavre pour toujours.

Je tiens à accompagner mentalement Dina sur son dernier chemin, tout d'abord vers la grande église du village, ensuite vers le cimetière. Je veux passer ce temps d'adieu dans l'odeur de viande bouillie, d'oignons revenus, de pois verts et de carottes. Que ces odeurs suivent Dina au long de son ultime parcours, que son corps renifle la nourriture, que ses sens, encore vivants, y goûtent et qu'ils se rassasient avant l'éternelle disette qui les attend. Faute d'être croyante, je me fie aux superstitions des temps primordiaux, alors que la nourriture accompagnait la mort non pas par souci des disparus, mais pour que les vivants trouvent, dans le rassasiement du corps, un palliatif à toute douleur, à toute disparition.

J'attends le retour de ma mère pour qu'elle me dévoile le secret de ce crime tardif. Dragan aurait pu tuer Dina n'importe quand, pendant leurs quelques années de vie commune, sans avoir trop à craindre. Qui aurait ouvert une enquête sur la disparition de Dina, ce corps androgyne perdu dans la foule des gens qui se ruaient chaque jour sur le passage au-dessus du Danube ? Qui sa mort aurait-elle affecté, à part ses pauvres parents, sa mère à l'échine courbée et son père qui demandait des œufs dans tout le village ?

Dina a été obligée par Dragan de déménager chez lui, de l'autre côté du Danube. Pour les papiers, il s'en est occupé. Il a acheté les autorités serbes pour qu'on accorde à Dina le droit de séjour. Un soir, Dragan est venu charger les bagages de Dina, lesquels ont à peine rempli le coffre de son auto. Dina a fermé son appartement à clé, sans le céder à quelqu'un d'autre ni le sous-louer. Dragan n'a pas pu s'opposer à cette décision, tout en menaçant Dina de lui faire avaler sa clé ou de mettre le feu dans tout le bâtiment. Ainsi, elle pouvait garder sa petite fortune, des meubles miteux, des tapis déchirés, des rideaux délavés. Tout cela était le symbole de sa jeunesse qui s'était évanouie au rythme des perceuses, à l'époque de la plus terrible disette, des pannes d'électricité, du gel dans les appartements. La construction du grand barrage hydroélectrique symbolisait aussi la perte de toutes ses croyances, naïvement entretenues par des slogans flamboyants. Maintenant que tout

cela se révélait au grand jour, on voyait combien on avait été pitoyablement dupés. On était un peuple de dupes, comme Dragan le lui répétait à la moindre occasion.

Dina ne voulait pas jeter ses meubles au feu, comme Dragan le lui ordonnait. Elle les abandonnait pour un bref délai, car elle sentait qu'elle allait revenir un jour ou l'autre, sinon pour y habiter, du moins pour se souvenir et se reposer dans cette odeur rance du passé. Elle pressentait vaguement que la vie auprès de Dragan n'avait qu'une seule issue, mais rien ne l'empêchait de se faire des illusions.

Dragan a déposé les bagages au milieu du salon. La vue des valises râpées et à la fermeture éclair déchirée lui a d'un coup révélé la gravité de son geste. Il n'avait pas vécu avec quelqu'un depuis longtemps, et son appartement lui semblait d'un coup trop étroit pour héberger une femme. De plus, les insultes qu'il lui avait jetées au visage de nombreuses fois, alors qu'il fouillait son sac à la douane, se matérialisaient. Il venait d'emmener chez lui quelqu'un appartenant à un peuple qui lui répugnait, qu'il associait toujours aux pouilleux, aux voleurs, aux prostituées, aux contrebandiers d'enfants. Il ne savait même pas si Dina savait utiliser les appareils et les ustensiles de la cuisine et si, dans sa garçonnière insalubre, il y avait de l'eau chaude. Son peuple cuisinait encore sur des réchauds à pétrole ou au charbon, se nourrissait de polenta et puait l'oignon. Comment allait-il s'habituer à cette femme qui, quoique primitive, se permettait de le détester ?

Dina devinait tout cela dans le regard sombre de Dragan, qui cherchait de la place dans ses armoires pour ses quelques paires de souliers, et des cintres pour accrocher ses robes. Elle n'avait rien apporté d'autre, pas même de serviettes, et le constat qu'elle avait laissé la plupart de ses effets personnels de l'autre côté a encore plus enragé Dragan. Ce premier soir, passé dans la terrible gêne de manger ensemble, de se laver et de se coucher dans le même lit sans faire l'amour, leur a fait pressentir combien la suite serait difficile. Et leur intuition s'est avérée juste.

Dès le lendemain, Dina est retournée au travail, bien que Dragan s'y soit farouchement opposé. Malgré les grandes

défaites de sa vie, Dina savait comment remporter, de temps à autre, de petites victoires. Devant la menace de son anéantissement total, elle reprenait force et courage. Le boulot était la seule échappatoire lui permettant un peu de liberté, malgré les regards curieux de ses collègues et les questions de Radka. Oui, il était difficile de parler de son malheur, lorsque tout le monde la félicitait pour ses acquis : vivre avec quelqu'un de si riche et de si bien placé ! Les femmes sont portées à jalouser leurs consœurs lorsqu'il s'agit de vivre dans le luxe car, pour une femme, le bonheur est toujours associé au confort. Dina ne parlait jamais de Dragan ni de leur relation, mais cela n'empêchait pas les autres d'imaginer ce que bon leur semblait. Après un certain temps, elles l'ont laissée tranquille, et Dina s'est réjouie de cette période de paix, alors que le travail dans le salon l'éloignait de Dragan et de son appartement. Elle arrivait presque à l'oublier pendant la journée. À partir de trois heures, toutefois, ses pensées y revenaient d'elles-mêmes et ses paumes commençaient à transpirer. Instinctivement, elle regardait sans cesse sa montre, pour étirer les minutes et retarder un peu l'heure de son arrivée.

À quatre heures et demie, Dragan stationnait son auto devant le salon de coiffure. Les autres femmes sortaient vite dans le cadre de la porte pour rire à ses dépens, toujours en serbe. Dina ne comprenait pas totalement ce qu'elles lui disaient, mais ce n'était pas difficile à deviner. Elles sortaient sans doute l'arsenal d'allusions érotiques qui font la substance même d'une langue et auquel les étrangers, si bien exercés qu'ils soient, n'ont jamais véritablement accès. Le vocabulaire érotique et son mode d'emploi restent toujours inaccessibles aux étrangers. Dragan ne semblait pas gêné par leur audace, ni fâché. Il leur disait, en riant, d'aller se faire baiser, ça, Dina le comprenait pour avoir entendu ce genre d'échange chaque jour, entre douaniers et contrebandiers.

Dragan profitait de la moindre occasion pour reprocher à Dina de ne pas vouloir apprendre le serbe. De son côté, elle lui opposait toujours un argument qui l'enrageait plus que tout : apprendre le serbe pour savoir ce qu'il débitait aux coiffeuses ? Ça, jamais ! Toutefois, Dragan devinait que l'incom-

préhension du serbe était devenue pour Dina une véritable arme de défense. Au fond, elle se protégeait en se faufilant derrière ce paravent ingénu de la langue. La méconnaissance du serbe pouvait motiver tout refus et toute désertion de ses tâches. Elle aurait même voulu tout oublier de son bagage de serbe pour qu'entre Dragan et elle n'existe aucun moyen de communication. De son côté, Dragan ne voulait rien entendre de la langue maternelle de Dina. Apprendre le roumain pour pouvoir lui parler à elle ? Jamais ! C'était à elle d'apprendre la langue du plus fort, de celui qui la baisait. Les plus forts n'ont pas de temps à perdre avec tant de petites langues inutiles, parlées par les peuples de contrebandiers. La guerre entre les deux était aussi devenue une guerre de la langue, car chacun défendait son identité en refusant l'accès à celle de l'autre.

À la maison, ils communiquaient peu et uniquement en anglais, ce qui empêchait toute union, toute trace d'affection dans leur relation déjà tendue. Dragan, qui parlait mieux que Dina, lui avait acheté une grammaire et lui avait demandé de l'apprendre en quelques jours, d'une couverture à l'autre, pour qu'ils puissent s'entendre. Dina avait pris son temps afin de finir les verbes aux temps simples et composés. Elle profitait de son incapacité à comprendre la vraie différence sémantique entre *Simple Past* et *Present Perfect*. Pour Dina, la grammaire anglaise s'avérait d'autant plus difficile qu'elle devait l'apprendre pour communiquer avec Dragan.

Partant du salon de coiffure, ils se rendaient au supermarché. Dragan se chargeait de toutes les dépenses de la maison, ne laissait rien payer à Dina. Il s'arrogeait la fierté de l'entretenir et, finalement, de bien la nourrir. Il achetait toujours des choses exquises à manger, et en petite quantité. Dragan n'était pas un grand gourmand. En fait, Dina constatait que, bizarrement, son partenaire n'était pas un homme à excès. Ses crises de violence à la frontière étaient contrebalancées, à la maison, par une vie calme et paisible. Généralement, il passait ses loisirs dans le salon à regarder la télé, un verre de jus à la main. Parfois, il allait dans une salle de musculation pour maintenir sa condition et nageait dans la piscine qui desservait les

quelques bâtiments de l'armée. Rarement, il parlait à sa vieille mère qui habitait une ville au centre du pays. Dragan n'avait pas d'amis et ne parlait jamais à ses voisins. Avant d'emmener Dina chez lui, il passait le plus clair de son temps à son poste. La nuit, il se portait volontaire pour conduire les brigades de chasse sur le Danube et, lorsqu'il rentrait, il se préparait un sandwich au pâté et au fromage feta. Il aimait la cuisine, mais il n'avait pas le goût de cuisiner pour lui seul.

L'arrivée de Dina avait introduit un autre rythme dans sa vie. Il conduisait Dina au supermarché et lui demandait d'acheter ce qui lui plaisait pour le souper. Il ne s'en mêlait pas alors qu'ils étaient dans le magasin mais, une fois à la maison, il n'était jamais content de ses choix à elle. Sa conclusion était que Dina ne savait pas acheter tout court. La viande choisie n'était jamais la bonne, ni le pain, ni l'huile, ni le fromage. Comme il l'avait deviné, elle avait des goûts humbles, des goûts et une attitude de pauvre : acheter toujours en grosse quantité pour diminuer le prix, ou acheter ce qui semblait bon marché sans trop se soucier de la qualité. L'habitude de congeler de la viande ou de mettre au réfrigérateur des quantités pour toute une semaine lui répugnait. Dans la petite ville, on était près de tout et, de plus, acheter était un si grand plaisir. Dragan aimait manger toujours frais. Le soir, il aimait déballer les petits paquets enveloppés de papier kraft, pour sentir l'odeur de la charcuterie fraîchement coupée. Tout en déballant, il se coupait un petit morceau de baguette et l'enduisait d'un peu de pâté avec un petit ajout de concombre mariné. Cela faisait partie des grands plaisirs de l'être humain. Par contre, Dina avait gardé la vieille habitude de l'époque de la disette communiste, lorsque les magasins mettaient en vente des produits alimentaires une ou deux fois par mois. Après avoir attendu en ligne pendant plusieurs heures, en été comme en hiver, les acheteurs avaient comme seul souci d'en prendre autant que possible et de le garder au froid. Cependant, le grand fossé entre leurs modes de vie était creusé par le fait que Dina ne se consacrait pas avec la même abnégation que Dragan à la vie de couple. Elle détestait surtout perdre son temps à magasiner et à nourrir un homme qu'elle détestait. À

ses reproches perpétuels, elle répondait que, pour des gens comme lui, le magasinage était le seul loisir.

Les grandes altercations commençaient autour du souper, car Dragan voulait qu'elle prépare elle-même les repas, sans en être jamais content. Il trouvait ses soupes transparentes, ses ragoûts trop gras et contenant trop d'oignons, ses rôtis pas assez cuits. Dina lui disait de préparer lui-même ce qu'il voulait manger, mais il répondait que ce n'était pas la tâche d'un homme quand il y avait une femme dans les parages.

Peu à peu, Dina a appris à faire la cuisine selon les conseils de Dragan, pour s'épargner à elle-même tant de remarques désobligeantes. En peu de temps, elle a toutefois dû reconnaître que Dragan avait des goûts raffinés et qu'il connaissait mieux qu'elle les normes d'une nourriture saine. Au bout de quelques mois, Dragan a même dû cesser ses réprimandes, car Dina s'acquittait bien de ses devoirs et satisfaisait ses goûts. Pour tous les autres us de la maison, elle a dû adopter les pratiques et les préférences de Dragan ; comment passer l'aspirateur, ramasser la poussière, arroser les plantes, changer le linge, faire la lessive, frotter la salle de bains, désinfecter l'évier de la cuisine. Mais l'appartement n'était pas grand et Dragan ne salissait pas beaucoup, de sorte que Dina ne pouvait pas se plaindre.

Cependant, les reproches de Dragan ne cessaient jamais. Chaque jour, il découvrait des choses à lui imputer, car il éprouvait un besoin permanent d'être mécontent et de l'engueuler. Après les réprimandes concernant l'apprentissage du serbe, de la cuisine et du ménage, Dragan lui reprochait dorénavant son comportement, ses gestes et ses tics qui lui rappelaient fortement les paysannes roumaines. L'habitude de Dina d'enfiler à la maison un vieux pantalon, de serrer ses cheveux sous un fichu usé trahissaient la rudesse de son éducation. Indifférente, auparavant, à ces coutumes, elle est devenue le défenseur acharné de sa famille, des femmes de son village qui lui avaient légué l'habitude, alors qu'elles travaillaient, d'entourer leur front d'un fichu, à la manière tzigane.

Après une autre période de disputes qui se terminaient toujours par des gifles, Dina a commencé à feindre l'indifférence.

Elle laissait Dragan débâter et essayait de se concentrer sur son livre, blottie dans un fauteuil, car il lui avait interdit de quitter le salon pour se réfugier dans la chambre à coucher. Dragan caricaturait la vie d'un couple, une soirée passée en famille, à regarder la télé et à grignoter des craquelins. Cependant, une fois assis sur le sofa, il passait d'une chaîne à l'autre, à la recherche de films d'aventures américains sous-titrés en serbe. Dina restait silencieuse dans son fauteuil, le nez collé à son livre, sans lever les yeux vers la télé. C'est la langue, je ne comprends pas le serbe, expliquait-elle. Il lui disait qu'elle était incapable d'apprendre des langues, ni le serbe ni l'anglais, et ajoutait que ses livres ne l'aidaient pas à comprendre ce qui se passait dans le monde. De son côté, Dina lui servait la même réplique invariable :

— Moi, je parle roumain, et cela me suffit pour comprendre ce qui se passe autour de moi.

Le seul mystère qui planait sur leur relation, c'était l'acte d'amour. Tout cela était si beau et si bien qu'ils essayaient de ne pas y toucher. Chaque fois qu'ils se mettaient au lit, ils oubliaient sur-le-champ les chicanes quotidiennes pour se fondre dans la rencontre de leurs corps qui ne se détestaient plus. Alors que le jour ils étaient éternellement en guerre, leurs sexes se guettaient et s'épiaient de loin, essayant d'abrégier le temps avant leur rencontre. Dans l'obscurité, Dragan et Dina réussissaient à faire la trêve pour un bref moment. Le temps qu'il la pénètre avec tendresse, Dragan retrouvait ses qualités protectrices de chef de tribu, de *pater familias*. Il aimait Dina et, dans cet unique moment, il laissait transparaître ses sentiments. Il n'avait pas peur de se montrer nu et humble devant cette femme qui, de son côté, arrêta de se moquer de lui. Elle aussi s'abandonnait à ses caresses, à ses bras forts qui l'en-serraient presque paternellement. Pour la première fois de sa vie, Dina ne craignait pas la force de l'homme. Ses expériences antérieures lui avaient appris qu'un homme puissant est aussi quelqu'un de rude au lit : Dragan lui démontrait le contraire. Dur dans la vie, il était d'une prévenance inimaginable dans l'intimité. Ses égards avaient réussi à convertir Dina à l'amour : il avait transformé cette femme frigide en une

plante carnivore qui enveloppait et suçait lentement sa proie. Elle supportait la rage, les humiliations, les privations de sa vie sous surveillance constante pour les nuits passées dans les bras de Dragan. Dans l'obscurité, elle reniflait son haleine, douce, propre, légèrement corsée par une gorgée de cognac bue avant d'aller au lit. Elle laissait l'homme explorer son sexe qui s'était ouvert, avait abandonné son élasticité peureuse pour s'élargir et se mouler selon les formes de Dragan. Ils ne se parlaient jamais : Dragan n'employait que rarement un mot serbe, inconnu de Dina, dont elle n'aurait pas osé demander la traduction à Radka. Qui sait quelle obscénité il pouvait signifier ! Il arrivait cependant qu'elle l'entende dans la rue et qu'elle apprenne qu'il signifiait abeille ou cerise. Jamais Dragan ne la brusquait au lit ni ne la forçait. L'amour était la seule chose qu'elle faisait de son plein gré. Elle était émue par les efforts de Dragan pour lui plaire, saisir ses goûts et prévenir son embarras. Mais comment quelques minutes de tendresse auraient-elles pu compenser les humiliations subies ?

Le pouvoir de Dragan de renouveler chaque jour ses attaques était inépuisable. Dès qu'un petit différend était résolu par l'abnégation de Dina, il trouvait vite autre chose à lui reprocher. Faute de pouvoir se disputer sur des questions abstraites, comme la politique, l'économie mondiale ou les films américains, ils se chicanaient à propos de petits riens. Les objets et la manière de les employer chaque jour étaient les pires ennemis de Dina. L'utilisation et le nettoyage du four à micro-ondes, le rangement de la vaisselle dans l'égoûttoir, le lavage et le repassage, les miettes tombées par terre, l'arrosage des fleurs, la poussière sur le bord de la fenêtre, une couverture traînant sur le sofa, les traces de savon dans la baignoire, les pantoufles jetées à l'entrée et les sandales dépareillées, tout était une arme efficace contre la patience de Dina. Dragan ne lui disait pas qu'elle était un animal à l'état sauvage et qu'elle ne savait pas se servir des outils modernes, mais qu'elle oubliait ou qu'elle négligeait ses tâches familiales. Il brandissait toujours la même menace : la désintégration du couple. « Une telle négligence mène directement à la ruine de la famille »,

disait-il. Dans les moments de grande furie, Dina aussi sortait son arsenal. Elle lui disait qu'ils ne formaient pas une famille et qu'elle n'avait pas du tout l'intention d'en fonder une avec lui. Cet argument ne tenait pas, car Dragan avait ses propres critères pour évaluer leur relation, tout comme il avait eu ses propres moyens de conquérir Dina.

Dina a finalement compris ce besoin, chez Dragan, d'activer la haine du début de leur relation, de ne jamais lâcher sa proie. Il avait perdu. Même si Dina était maintenant presque sa propriété, le guerrier sentait qu'il avait été vaincu, que ce qu'il avait remporté n'était pas du tout une victoire mais la plus terrible défaite. C'est pourquoi il voulait maintenir la guerre et ne jamais signer une trêve dans ces conditions. Tant que le conflit restait ouvert, il y avait toujours une chance que la situation tourne en sa faveur. À cet effet, il assiégeait Dina avec les mêmes armes et les mêmes reproches. Parfois, il recourait même à la violence, même si le manque d'opposition de Dina, sa faible constitution et son acceptation silencieuse des coups humiliaient le noble guerrier qu'il voyait en lui. Ses ancêtres serbes, qui avaient bravé l'Empire ottoman, se seraient retournés dans leur tombe en le voyant s'attaquer si lâchement à une femme.

Au bout de quelque temps, Dina avait compris comment augmenter cet embarras : lorsqu'elle sentait la tempête approcher, elle se taisait. Mais Dragan avait lui aussi appris à contrecarrer cette attitude en attaquant dès la première phrase. S'il lui demandait : « Pourquoi n'as-tu pas rangé les souliers à l'entrée ? », après la réplique de Dina, il frappait vite là où il le pouvait, à la joue, à la tête, à l'épaule ou au dos. Si Dina avait la mauvaise idée de répliquer quoi que ce soit, il en tirait une belle revanche, car il en profitait pour frapper plus précisément et avec plus de détermination.

Un jour, Dina a disparu de son appartement. Elle avait eu l'intelligence d'économiser son salaire et, avec quelques hardes dans une valise, elle s'est évanouie dans la nature. Dragan a rôdé dans les parages comme un fou : il a fait la navette entre les deux rives quelques fois par jour, il a monté la garde devant la fenêtre de la garçonnière de Dina, et ce,

pendant des nuits entières, il a menacé Radka et a cassé quelques miroirs dans sa boutique, mais sans résultat. Radka jurait sur la tête de ses enfants qu'elle ne savait rien, qu'elle ne savait même pas que leur relation ne marchait pas, car Dina, malheureusement, n'avait pas l'habitude de se confesser. Où la chercher ? Comment la trouver au milieu d'un pays, alors qu'il en savait si peu sur elle, la femme avec qui il couchait chaque nuit ? La seule éventualité contre laquelle Dragan n'avait pas de solution était le retour de Dina dans son village natal. Dans ce cas, il n'y aurait rien d'autre à faire qu'attendre. Il connaissait le nom du village, mais il s'imaginait mal tirant Dina par les cheveux devant ses vieux parents, des paysans impuissants et humbles. Il pouvait mépriser ces gens-là, mais les blesser, jamais.

En effet, Dina était revenue dans notre village. Elle avait tout abandonné dans sa garçonnière de T., sans savoir ce qu'elle ferait avec les meubles bon marché. Elle ne savait même pas si elle allait jamais y retourner. Tout ce dont elle était sûre, c'est qu'elle avait dit définitivement non à sa vie avec Dragan. Comme elle l'avait su dès le début, ils se faisaient mal réciproquement, et cela n'arrêterait jamais. Mieux valait disparaître et tout recommencer, à Bucarest, à Roshiori ou même dans le village. Après le tumulte de ces dernières années en compagnie de Dragan, la vie à la campagne auprès de ses parents lui semblait un repos bien mérité. Elle allait travailler au dispensaire communal, à la mairie, dans les magasins ou restaurants ouverts ces derniers temps. Pourquoi avoir honte de la vie de nos parents, pourquoi les fuir ?

Sans trop donner d'explications, Dina s'est installée dans sa chambre de jeune fille. Une de ses fenêtres donnait sur le petit jardin de fleurs, alors que l'autre s'ouvrait sur la rue et la cour de feu notre ami Ghéorghî. Autour, il n'y avait presque pas de jeunes, ou de gens de son âge. Dina constatait combien elle avait vieilli. Chaque jour, elle sortait pour s'entretenir avec trois de ses vieilles voisines, portant toutes le même prénom : Florika. Ce prénom de femme, qui signifiait fleur, était si fréquent dans le village qu'on les distinguait en les appelant d'après le nom de leur mari : Florika de Stalin,

Florika de Biloush, Florika de Fassalokou. De leur côté, les noms de leurs maris n'étaient que des sobriquets reçus à une certaine époque de leur vie, car les trois s'appelaient aussi Marin : Stalin était le tyran du coin, Fassalokou avait reçu ce surnom dans son enfance lorsqu'il imitait le sifflet des jars, alors que Biloush était le nom d'un célèbre meunier. Dina supportait bien les papotages des vieilles femmes. Nous tous avions les mêmes connaissances communes, les mêmes plaisirs, les mêmes souvenirs que ces femmes qui n'avaient jamais quitté le village. Nous nous accordions bien avec leur façon de parler, de penser et de juger les gens. Malgré tous nos acquis, les voyages, les études, les erreurs et les réussites de nos vies, nous étions pareilles aux veuves, qui s'enrageaient et s'amusaient encore des mêmes choses. Nous supportions bravement leurs questions sans détour sur nos vies, sur notre passage dans le village, sur notre mariage, sur nos enfants. Questionner quelqu'un sur sa vie intime n'avait rien de honteux, c'était tout ce qu'il y avait de plus naturel.

En leur répondant, tout en évitant la vérité, Dina comprenait combien elle était désemparée et combien sa vie actuelle était sans issue : fuir Dragan pour badiner avec des femmes qui, dans l'attente de la mort, se sauvaient dans les histoires des autres, dans les regards curieux qu'elles jetaient encore aux passants.

Dina n'a pas mis en marche son projet de trouver du travail dans le village. Elle a passé un mois dans sa chambre chargée de tissus et de meubles, à lire et à regarder la télé. À son habitude, sa vieille mère, courbée comme un manche de canne, la soignait tel un petit bébé. Elle préparait à manger pour toute la famille, elle s'occupait du bétail, et lorsque Dina devait se laver, elle lui apportait le lavabo dans la véranda sur laquelle donnait la porte de sa chambre. Nos mères étaient nos servantes à jamais, pour la simple raison que nous n'étions pas comme les autres. Pourquoi ? Qui aurait pu le dire ? Chaque mère décide elle-même que son enfant est singulier et qu'il mérite des soins spéciaux.

Après un mois, Dina a déserté les lieux. Elle est revenue à T. et a attendu la relève de Dragan pour passer la douane. De

cette manière, elle voulait l'avertir de son retour, mais dans un endroit public, là où lui, éventuellement, ne pouvait pas la tuer. Dragan l'a regardée, stupéfait, comme elle lui présentait son passeport tout en essayant d'esquiver son regard. Elle prenait la précaution de ne pas trop l'enrager. Les autres douaniers serbes regardaient avidement la scène, car ils connaissaient les démarches que Dragan avait faites à la recherche de sa bien-aimée. Sans en connaître les détails, ils craignaient tous pour la vie de Dina, ce qui leur aurait apporté de graves ennuis.

Dragan l'a laissée passer sans rien lui dire. Plus encore, le soir, il a demandé de participer à un raid sur le Danube pour chasser les contrebandiers d'essence. Il voulait prendre le temps de bien réfléchir à ce qu'il ferait : punir Dina ou la tuer, tout simplement. Il prenait ce moment de liberté, car rien de grave ne s'était encore passé et il était encore maître de sa vie.

Dragan est revenu à l'aube, les vêtements trempés de sueur, les bottes crasseuses. Il est entré avec grand bruit dans le salon, puis il a fracassé la vaisselle dans l'armoire à la recherche d'un verre. Il s'est assis sur le sofa dans le salon, a ouvert la télé et a augmenté le volume. Dina est restée dans la chambre à coucher, dans l'attente de son verdict. Elle était calme. Elle m'a dit plus tard qu'elle s'était même résignée à l'idée qu'il allait la tuer. Elle était si fatiguée, si dégoûtée de tout, qu'elle ne lui en voulait plus. Ce qu'il déciderait serait bien pour elle.

Dragan a décidé de la laisser en vie. Cette nuit-là, il lui a fait l'amour tendrement, passionnément. Le lendemain, avant de partir au travail, il l'a battue, un peu plus sérieusement que d'habitude, mais sans grandes conséquences. Elle a couvert ses bleus à l'aide d'une blouse à manches longues et a fait dégonfler ses yeux en tenant son visage plongé dans un lavabo d'eau froide. L'après-midi, elle s'est rendue au salon de Radka pour reprendre son travail. Cette fois, Radka ne l'a pas reprise. Malgré son regret et sa pitié envers Dina, elle en avait assez de la rage de Dragan et des nombreux miroirs qu'elle devait fréquemment remplacer. Dina ne regrettait pas ce refus. Elle ne regrettait plus rien. Quelques jours plus tard, Radka a envoyé

quelqu'un à sa recherche, car une de ses employées était tombée malade et elle voulait que Dina la remplace pour une semaine. Par la suite, Dina a remplacé d'autres coiffeuses pour toutes sortes de raisons, de sorte qu'à la fin elle pouvait se considérer comme employée à temps plein. L'amitié de Radka compensait un peu la furie de Dragan, et Dina a décidé que ce peuple n'était pas complètement maudit.

La relation entre Dina et Dragan n'a pas beaucoup changé, mis à part le fait que Dragan la frappait plus fortement mais plus rarement. À ses anciens reproches, il en ajoutait toujours d'autres, même sur des questions nationales. Pour lui, Dina était porteuse de tous les défauts de son peuple inculte, voleur et menteur. Elle en avait assez de servir de bouc émissaire pour les péchés de ses ancêtres. Tannée de se porter à la défense de sa nation, elle préférait laisser Dragan dire ce que bon lui semblait. Et plus il en disait, plus il était mécontent. De son côté, plus Dina se taisait, plus elle gagnait en dignité. Les reproches de Dragan n'avaient plus de fondement, car Dina avait changé, au grand dam de Dragan. Elle savait se servir de ses maudits ustensiles de cuisine, elle cuisinait et nettoyait l'appartement selon ses instructions. Seule la haine de Dragan restait la même, et son amour aussi. Il aimait encore plus cette femme qui refusait de se défendre, de s'opposer à sa force, de rétorquer. Dragan comprenait, lui aussi, que le bonheur de sa bien-aimée n'était pas lié à son monde à lui, à son métier et à son logement. Plus les deux vieillissaient ensemble, plus ils comprenaient que leurs vies n'avaient rien en commun et qu'ils ne pourraient jamais se réconcilier. Leur relation serait toujours antagoniste, une relation entre un grand pouvoir et une petite colonie, entre un vainqueur et un vaincu. Ils n'avaient qu'à vivre autant que possible sous les auspices de leur rencontre, causée par la guerre, par la chute du communisme, par cinquante années d'erreurs, de disette et d'humiliations. Chacun devait se résigner à sa portion de malheur. Ni le dominé ni le dominant ne pouvaient être heureux. Chacun tirait une faible revanche des tourments de l'autre, mais se réveillait chaque matin encore plus seul et plus misérable.

Lorsque les attaques de Dragan redoublaient de force, Dina se volatilisait. Elle pliait bagage et fuyait. Sa mère lui préparait la chambre, changeait un peu le menu pour cuisiner ses plats favoris et lui apportait chaque soir le lavabo à eau chaude. Nos mères nous accueillaient en détresse sans rien comprendre et sans nous interroger beaucoup. Leur silence nous empêchait de solliciter trop souvent leurs faveurs, car leur chagrin augmentait encore plus notre défaite. Parfois, les voisines en connaissaient plus sur nos malheurs que notre propre mère. Il était préférable de répondre aux questions des trois Florika plutôt qu'à celles de nos génitrices.

Après une brève période de paix, Dina trouvait les ressources pour reprendre sa relation avec Dragan, tout en se demandant si, cette fois, elle s'en sortirait vivante. Ces derniers temps, Dragan recourait plus souvent à la menace de l'arme et du couteau. Dina disait même qu'il avait commencé à s'initier aux secrets de la sorcellerie, la seule arme qui lui restait pour venir à bout de l'entêtement de Dina et pour modifier ses sentiments. Elle trouvait dans l'appartement les restants de ces rites secrets, des traces de sang sur ses effets, des plumes et des poils d'animaux inconnus, des signes marqués au charbon. Bien que superstitieuse, Dina ne se fiait toutefois à aucune autre culture que la nôtre. Si un sort devait lui faire du mal, il devait lui venir du rite orthodoxe et non pas des tribus africaines. Peureuse devant les mauvais signes inculqués par la culture populaire de nos parents, elle restait tout à fait insensible à ces techniques lointaines de sorcellerie. Chaque oiseau meurt de sa propre chanson, voilà ce que Dragan ne pouvait pas extirper de sa croyance. Dina le méprisait visiblement et se moquait de sa naïveté. Elle lui disait même, bravant le danger :

— *You should try with poison.*

Voilà à quoi était réduite Dina : à une attente patiente de la fin. Elle assistait, curieuse, au spectacle de son anéantissement et peut-être de sa mort. Son seul amusement était de constater à quel point la haine de Dragan le rendait comiquement déraisonnable. Plus drôle encore était de savoir que ce bougre, qui faisait trembler la population d'une ville, se fiait à des histoires pour envoyer au lit les enfants.

Un jour, Dina a décidé de me chercher, de me prendre comme témoin et conseillère pour mettre un terme à ce lien, pour marquer la fin de ses va-et-vient entre le village et l'appartement de Dragan. Cette décision est sûrement survenue au moment où elle a senti que son corps non plus n'attendait plus rien de Dragan. Malgré le malentendu entre les deux esprits, leurs corps physiques s'étaient aimés. À l'abri de la nuit, ils se découvraient purs et amoureux, oubliant tout le chagrin du monde qui s'était concentré dans leur vie et l'avait envenimée. Les deux sacrifiaient tout pour ces brefs moments de bonheur nocturne alors qu'ils pouvaient finalement oublier tout ce qui faisait l'échec de leur vie : l'échec de leur monde. Leurs sexes avaient trouvé la sagesse primordiale, selon laquelle toute réconciliation reste possible entre les pires ennemis. Guidé par l'instinct de reproduction, l'humain peut alors être tolérant et généreux. Son corps peut encore lui enseigner comment pardonner et accepter sa défaite avec humilité. Dans un moment de divine illumination, Dina et Dragan acceptaient que leur corps soit plus intelligent que leur raison. Ils se soumettaient à cet ordre divin, priant que cela dure le plus longtemps possible.

Un jour, les deux ont senti que même cela était fini. Leur corps était fatigué de lutter, d'aimer malgré la haine qui dominait leur esprit. Ils ont cédé à l'évidence que la flamme de l'amour doit être entretenue par un tant soit peu de raison.

À ce moment-là, Dina a décidé qu'elle devait s'enfuir si elle ne voulait pas finir tel que Dragan le lui promettait depuis le début : le cou tranché, le cœur transpercé par une balle ou même brûlée par le feu d'un sort vaudou. Elle a encore une fois plié bagage, en y fourrant le plus possible de sa petite fortune, et elle est venue se réfugier chez moi. Son grand effroi n'était qu'une ruse pour me convaincre de la loger, si nécessaire. Cette fois-là, elle n'était, en fait, pas plus effrayée que d'habitude par les menaces de Dragan. Elle n'était que dégoûtée parce qu'elle ne trouvait plus dans le sexe de l'homme le réconfort d'antan. D'un coup, sa vie s'était vidée de passion, de tout ce qui avait constitué son faible bonheur durant son séjour du côté serbe.

Probablement qu'elle avait fait beaucoup d'efforts pour se convaincre que ce choix était définitif, qu'elle ne devait plus rentrer, non pas par crainte, mais parce que leur amour charnel ne pouvait plus être rallumé. Sans la violence causée par son amour inassouvi, la relation avec Dragan présentait une perspective encore plus désagréable : elle aurait à se réhabituer à la platitude d'une relation sans amour et sans respect.

Mon amie était assez raisonnable pour saisir, au fond, le nouvel état de leur relation. Elle avait dû accepter que l'évanouissement du désir charnel signifiait la fin de leur relation et qu'au delà il n'y avait que le pire. Dragan avait vieilli ; son âme et son corps avaient cessé de réclamer de l'affection. Du jour au lendemain, il s'était réveillé épuisé par cette quête de l'éternel Graal, l'amour de Dina. Même sa violence physique envers sa partenaire avait diminué, se muant en sorcellerie puérile. Dina s'était sauvée lorsqu'elle avait saisi le début de la métamorphose. L'affaiblissement de Dragan s'était sans doute manifesté dans leur chambre à coucher et, avec son instinct d'animal traqué, Dina avait saisi le danger mortel. Le temps passé loin de Dragan lui avait peut-être fait oublier ses peurs. Elle disait s'être trompée, peut-être, et ce qu'elle avait pris pour un sentiment définitif n'était qu'une satiété passagère.

Cependant, Dina n'a pu s'empêcher de tenter une dernière fois de reprendre la relation avec Dragan. Comme je l'avais prévu, elle s'est enfuie de chez moi sans crier gare, sans faire ses adieux. Un jour, elle a brusquement décidé de rentrer auprès de Dragan, pour subir ses tortures. Elle ne pouvait pas encore se détacher de lui, pas plus qu'un petit pays conquis ne peut vivre de lui-même, se libérer du conquérant qui le nourrit au prix d'humiliations. Dina était devenue un petit pays qui préférait vivre aux dépens de son envahisseur, au gré de ses humeurs. Elle ne pouvait plus revenir en arrière dans sa garçonnière misérable. L'odeur lui répugnait, le bruit et les cris des voisins lui blessaient l'ouïe. Elle a choisi l'appartement propre, bien équipé, ensoleillé de Dragan. Elle l'a choisi à la place de ce qu'elle pouvait réaliser elle-même. En fait, elle avait compris qu'à plus de trente ans, dans ce pays, une femme ne peut rien accomplir d'elle-même, que les ressources lui manquent pour

garder la tête haute et que, pour bien se nourrir au moins, il faut accepter d'être entretenue. Qu'est-ce qu'elle aurait pu faire seule à Bucarest ? Elle aurait certainement pu continuer son petit boulot de coiffeuse, avec un salaire partagé entre loyer et nourriture. Le régime communiste se perpétuait, même après sa chute, dans la précarité des conditions de vie des femmes surtout, qui restaient liées au foyer de leur mari ou de leur belle-famille, car où aller, comment survivre au capitalisme sauvage ? Elles étaient les moins préparées à faire face au nouveau système, à cause de l'éducation doctrinaire reçue des traditions castratrices. Pour vaincre les autres, elles auraient dû se vaincre elles-mêmes et se départir de ce qu'on leur avait inculqué.

Je m'imaginais Dina regardant par la fenêtre de mon petit appartement, situé dans le plus sale quartier de la capitale, le pâté de maisons qui s'étendait en bas de mon bâtiment de dix étages. Sûrement que la vue des maisons délabrées, des potagers avec quelques rangées d'oignons lui avait laissé le même goût qu'à moi, lors de mes anciens moments de détresse. Il était impossible de nourrir ses espoirs avec, sous les yeux, la vision incessante d'une telle pauvreté. Pendant mon absence, elle avait sûrement erré dans la ville, à la recherche d'une opportunité ou, comme dans tous les romans Harlequin, d'un bel homme qui aurait croisé son chemin pour lui offrir une deuxième chance dans la vie. Elle n'avait pas encore compris que Bucarest n'est pas une ville pour de telles romances : les hommes ne vous y draguent que pour coucher avec vous une nuit.

Comme tant de fois auparavant, elle était allée voir des musées, se promener sur les grands boulevards, flâner dans les parcs, épier les femmes bien habillées qui commençaient à faire leur chemin dans les grandes compagnies étrangères. En plus de ne pas avoir un diplôme universitaire et de ne pas parler anglais, Dina portait le deuil de sa relation avec Dragan. Cela se voit toujours, sur le visage d'une femme, la défaite, les plaies non cicatrisées, les yeux rouges. Les hommes sentent de loin le malheur et ils n'approchent jamais. Comment alors lever la tête à la recherche d'un amant qui vous sauverait ?

Au bout de quelques mois, ses espoirs s'étaient complètement évanouis. Ma bibliothèque ne lui offrait que des

rebut de ce qui pouvait nourrir sa soif de connaissances bigarrées et lui apprendre comment forger son bonheur. Encore une fois, que lui restait-il à faire ? Rentrer à la maison ? Travailler du matin au soir dans un salon pour pouvoir se payer une chambre dans un dortoir commun ? Pourquoi pas retourner chez Dragan ? S'il y avait quelque chose d'enviable dans sa vie, c'était que le borgne l'avait aimée, qu'il l'avait protégée contre l'agression des autres hommes, qu'il lui avait offert une vie paisible, lorsqu'il était au boulot, et une relation passionnée dans leur chambre à coucher.

Elle m'avait dit un jour qu'elle s'ennuyait du Danube, elle, une fille de la campagne, qui ne savait même pas nager. Tout comme moi, Dina avait une peur terrible des grandes étendues d'eau. La vision du lit bourbeux, où les restes des épaves abritent des prédateurs, nous porte en imagination vers nos origines aquatiques, vers la vase qui nous a mis au monde d'abord comme amibes et, des millions d'années plus tard, comme têtards. La surface du fleuve à peine froncée par les vagues est ce qu'il y a de plus mystérieux dans ce monde. Contempler le Danube apaisait le chagrin de Dina de savoir qu'une femme représente une entité si négligeable. Chaque fois qu'elle pouvait se sauver du salon de Radka, avant l'arrivée de Dragan, elle se réfugiait sur le bord du fleuve, pour s'assoupir un quart d'heure ou pour regarder les barges des pêcheurs sur l'autre rive.

J'étais soulagée par son départ, car je ne savais pas quoi lui conseiller ni comment l'aider. Sa présence m'encombrait, je voulais emmener chez moi les amoureux qui croisaient parfois mon chemin et pour qui je ne nourrissais qu'une affection temporaire. L'histoire de Dina ajoutait encore plus de décrépitude à ma vie, devenue, après mon divorce, un territoire dévasté. Maintenant qu'elle était partie, je pouvais continuer ma routine. Moi aussi, je voulais refaire ma vie, et dans le même sens qu'elle : échapper au système, à la famille et au genre d'hommes que j'avais connus auparavant. Moi aussi, je soupesais les piétons, les passagers du métro et de l'autobus, estimant leur possibilité de devenir pour moi un époux, sinon nanti et généreux, au moins aimable. Était-ce si impossible que cela ?

## Vendredi

Au moment où je conduis Calinic à la porte, je vois sur le gazon des voisins d'à côté une pancarte avec l'inscription *À vendre*. Chargé de ses lourds bagages contenant le portable, un sac de dossiers et sa boîte à lunch, Calinic s'arrête lui aussi pour scruter l'affiche et me jeter un regard. Nous avons donc raison de penser que le couple France-Québec n'allait pas bien. Maintenant, ils quittent les lieux.

La vente d'une maison est déchirante pour les voisins. Dans l'âme de ceux qui restent s'installe déjà l'angoisse de l'abandon. On regarde les maisons d'alentour et on saisit dans l'air le danger de l'abandon qui les guette elles aussi. Comment les gens continuent-ils à y vivre lorsque les autres s'en vont ?

Tout cela me frappe de plein fouet, me désole. Leur maison, à l'image de leur couple, a l'air morne. Ils n'y ont presque rien ajouté et n'ont rien rénové. Dans notre rue, c'est la seule maison sans même une fleur dans les deux jardins en avant et en arrière. Leur patio est une construction de bois non finie, sans ombre ou verdure.

Je prends l'adresse de l'agent et, dès que je ferme la porte, je me mets à l'ordinateur pour regarder l'intérieur de leur maison, mis en ligne pour la visite virtuelle des clients. Je suis curieuse de voir ce foyer si silencieux et qui finit comme un enterrement. Les murs du salon sont nus, les meubles, banals, la cuisine est blanche lustrée. Leur chambre à coucher ne contient qu'un lit et des chemises sur des cintres accrochés

partout, même aux fenêtres. Lui se réfugiait probablement dans le sous-sol, où les murs sont tapissés de CD.

Je fume, l'une après l'autre, deux cigarettes et j'appelle ma mère. Au village, il est deux heures de l'après-midi, mais elle n'est pas à la maison. Mon père me répond presque immédiatement, ce qui me fait croire que ma mère a encore laissé le téléphone à sa portée, en cette situation de crise. Mon père me demande tout court si c'est moi, après quoi il me dit que ma mère est partie chez ma grand-mère depuis le matin. Qu'est-ce qu'elle y fait encore ? Papa n'en sait rien, sinon que son frère cadet y est aussi. Bon, la grande fête, donc !

Nous n'avons rien à nous dire mais j'ose, toutefois, lui demander s'il a des détails sur la mort de Dina.

— Ta mère m'a dit de te dire que c'est son mari qui l'a tuée.

Et, après un long moment de silence de ma part, il ajoute :

— Je ne sais rien d'autre.

Sur quoi nous nous quittons, non sans lui avoir dit que je rappellerais dans la soirée. Je dois ruminer cette autre nouvelle qui, encore une fois, enveloppe la pauvre Dina dans un linceul de silence, d'inconnu et d'incompréhension. D'un coup, elle se transforme en victime de trop de criminels ; elle seule a expié pour toute la violence qui régnait dans ce coin.

Même âgée, Dina continuait probablement à susciter l'agression contre elle. Son attitude provoquait chez ses proches l'éveil d'intentions criminelles, cet instinct destructeur envers ceux qui ne vous ressemblent pas, qui représentent une menace imminente pour la tribu. Dina venait évidemment d'ailleurs. Autrement, comment un homme comme Paul aurait-il pu lever la main sur une femme, muni d'un couteau ou de quoi que ce soit d'autre : chaise, bouteille, fourchette ? Comment aurait-il pu tuer une femme qui avait osé affronter Dragan, qui avait préféré encaisser gifles après gifles plutôt que de baisser les yeux ? Elle avait subi tant d'humiliations et de souffrances, pour apprendre au douanier ce que veut dire être une petite mais fière nation, merde !

J'ai connu Paul lors de mon premier retour au pays, trois ans après mon départ pour le Canada. Le hasard avait fait que je n'y retournais pas de ma propre initiative mais invitée par une association universitaire d'études francophones, pour donner une conférence sur un auteur québécois. Je pense même que si l'occasion ne s'était pas présentée, je n'y serais pas retournée si vite. Un étrange instinct de protection m'empêchait de le faire. Je voulais me préserver contre les éventuels regrets, les doutes et les interrogations. Je refusais de faire face au pays, aux amis, aux lieux familiers, à tout ce qui avait fait mon bonheur et mon malheur pendant plus de trente ans. La survivance dans mon nouveau pays était devenue une question de lutte rationnelle contre les fantômes du passé, une action réfléchie et rigoureusement guidée contre ce qui pouvait me ramener en arrière. J'avais réduit la correspondance, je n'appelais mes parents que lorsque j'avais honte de ne pas l'avoir fait depuis trop longtemps ; je devais toujours vaincre ma peur pour affronter les souleries de ma mère et la santé précaire de mon père. Je vivais dans un cocon de sentiments afin de me fortifier pour l'avenir, pour mieux recevoir ce qui suivrait.

Les trois premières années, j'avais forgé une stratégie de protection qui excluait les souvenirs. À part les toiles que j'avais apportées dans mes bagages, je ne faisais pas de place à ce qui avait un grand pouvoir d'évocation tels la musique et les livres. J'évitais autant que possible d'écouter les anciennes chansons aux inflexions orientales qui marquent notre folklore et la liturgie de nos messes orthodoxes. Je gardais les cassettes en vue, comme une menace permanente, mais je ne les plaçais dans l'écouteur que pour les faire entendre aux invités. C'est uniquement lorsque je devais me présenter aux autres que j'incluais dans ce voyage initiatique le plus profond de mon identité, la musique de mon peuple d'outre-mer. Quant aux livres, je les avais presque exclus de mes bagages, à l'exception des classiques grecs et des chroniques sur la campagne d'Alexandre le Grand en Asie, le matériel pour le roman auquel je travaillais à ce moment-là.

L'occasion de visiter, seule, le pays m'avait d'abord semblé l'œuvre du destin. Je n'avais pas à me préoccuper du

coût du billet d'avion, qui avait terriblement grimpé depuis le 11 septembre, car il était assumé par l'association qui m'invitait. De plus, ce retour au pays avait un relent de victoire pour moi qui m'étais forgé, auprès de mes anciens collègues de travail, la réputation sulfureuse de journaliste à potins.

Après mûre réflexion, je me suis rendu compte qu'en fait je rentrais parce que je le voulais, parce qu'un terrible mal du pays me taraudait depuis le début sans que je veuille me l'avouer. La sensation éprouvée à la vue des crêtes des Carpates et des champs désordonnés du pays m'a avertie que j'étais chez moi. Après les carrés réguliers, jaunes ou verts selon les cultures, formés par les champs en Allemagne, en Autriche et en Hongrie, c'est l'irrégularité des frontières entre les parcelles cultivées de manière aléatoire qui m'a permis de reconnaître mon pays. Les couleurs estompées me laissaient deviner des terrains encore en friche, car la nouvelle réforme agraire, après la chute du communisme, avait laissé tant de failles, avait provoqué tant de disputes parmi les paysans démunis que la terre restait encore non labourée par endroits. Comment des sentiers si sinueux et des frontières si zigzagantes étaient-ils possibles au milieu des champs ? C'était le mystère du pays, et j'étais touchée de revenir dans un endroit où rien de fondamental ne pouvait changer trop vite, où il fallait des années pour apprendre à tirer des lignes droites entre les cultures de la terre.

Quelle sensation agréable d'entendre les gens parler ta langue, quand tu n'as plus l'habitude de l'écouter dans les lieux publics ! Je n'arrivais même pas à comprendre les messages diffusés par les haut-parleurs et indiquant vers quelle porte me diriger pour récupérer mes bagages. Quel miracle de revoir les fonctionnaires avides, qui me questionnaient sur le contenu de mes bagages, quêtant dans mes yeux la moindre irrégularité. Ici, le voyageur est toujours passible d'une contravention, car il n'est jamais innocent. Il reste un transmetteur de virus, un colporteur de mauvaises nouvelles et de choses illicites, ou seulement trop chères. Si l'on introduit au pays des appareils électroniques, il faut les payer le double du prix original, et si l'on a d'autres choses dans ses valises, il faut

s'attendre à ce que leur admissibilité dépende de l'humeur du douanier. Mais ces gens sont ta propre race, des individus du même sang que toi et qui font encore les mêmes rêves. Ils ont étudié dans les mêmes écoles que toi et ils ont chanté les mêmes slogans. Quoi qu'il en soit, ils vivent l'amour et la haine de la même manière que toi. Ils savent émettre les mêmes jurons scabreux, que tu comprends à fond. C'est pourquoi je les aimais et j'étais si contente de les revoir, de répondre à leurs regards hostiles par un large sourire.

Ce même sourire commença à diminuer une fois empruntée la route vers le centre-ville. Nous, les gens du pays, nous sommes trop rusés pour prendre un taxi. Seuls les étrangers sont victimes de la mafia des chauffeurs qui leur font payer trois fois le prix du voyage, et même plus. Nous, nous avons des amis qui viennent nous chercher à l'aéroport. Tout comme avant mon départ, on ne cessait de bâtir de manière chaotique. On construisait et on construisait, sans plans et sans logique, des bâtiments qui se bloquaient réciproquement la vue, qui empêchaient l'accès aux autres, qui transformaient les nouveaux quartiers en un labyrinthe complexe. À l'extérieur de la ville, on bâtissait des hangars, de gros dépôts de marchandises où les gens arrivaient de partout pour se ressourcer à cette Mecque des achats. Si pauvres qu'ils fussent, les gens souffraient de la même soif accumulatrice que ceux de l'Ouest. Leurs chariots débordants étaient un signe d'égalité et de liberté. On achète comme eux, on est comme eux autres !

Tout le monde me demandait comment je trouvais le pays. Les gens s'attendaient à ce que je critique tout, désirant toutefois secrètement que je dise de bonnes choses. Ils étaient déçus quand je louais le nouveau visage du pays et fâchés quand je m'en moquais. On attendait de moi des analyses pertinentes, des prophéties messianiques. Ils voulaient jouir de ma nouvelle clairvoyance occidentale. Ils ne savaient pas que l'Occident règle toujours les dissensions des petits pays à la table. Les États mineurs sur la carte du monde s'imaginent toujours qu'ils sont principalement le sujet des conseils de sécurité, la préoccupation majeure de toutes les conversations

entre les grands pouvoirs. Ils attendaient de moi que je joue le rôle d'un espion dans l'Ouest, que je leur divulgue ce qu'on y mijotait, ce qu'on y pensait et ce qu'on comptait faire pour eux. Mes mots étaient essentiels, car ils leur donneraient, éventuellement, un indice de ce qui ne marchait pas et de ce qu'il fallait changer.

À la place, je leur présentais un visage fatigué à cause du décalage horaire et de l'envie de dormir. Je ne voulais que regarder les gens siroter leur café sur une terrasse du centre-ville et me chauffer au soleil, car, à Montréal, au mois d'avril, c'est encore l'hiver. J'étais aboulisque, et je cachais difficilement que je ne savais pas plus qu'eux ce qui se tramait à l'Ouest à leur sujet. Je me dérobaï mal au fait que je ne connaissais plus mon propre pays, que je n'avais pas le temps de m'informer et que, à part le président du pays, je ne connaissais pas les nouveaux gourous de la vie publique. Je ne savais rien de rien, et je n'avais plus envie d'en apprendre. Je ne voulais plus revenir à un système auquel j'avais échappé. Je voulais les entendre parler de ce que leur vie était devenue après mon départ, médire sur les connaissances communes, sur la vie privée des stars, les accouplements des écrivains et des comédiens, ces choses qui faisaient, auparavant, la saveur de nos conversations. Maintenant, ils trouvaient indigne de s'adonner à ce genre de papotage. Ils étaient convaincus que cela ne m'intéressait plus, car les Occidentaux restent à leurs yeux des surhumains : les cancans véhiculés par les journaux à scandales sont, croient-ils, destinés à un petit nombre de bouffeurs de malbouffe.

La rencontre avec mes anciens collègues fut encore plus triste. Je revoyais en eux la journaliste tracassée que j'avais été. Mes amis venaient me rejoindre sur une terrasse pendant la pause entre deux conférences de presse, deux projections de films, deux lancements ou avant la sortie du nouveau numéro de leur journal. Leur visage me semblait tuméfié, irrité par la poussière et la transpiration, agacé par tant d'heures passées dans les autobus surchargés. Nos rencontres finissaient toujours avec la gêne soulevée par le règlement de l'addition. Je tenais à payer, mais m'avoir laissée faire aurait été pour eux la

preuve qu'ils m'exploitaient, qu'ils continuaient à tirer profit de ceux qui rentraient au pays. Je devais finir par accepter qu'ils acquittent la note, ce qui nous gênait encore plus. Nous sommes une nation de gênés, un peuple qui a une dextérité inouïe pour éviter les réponses et les regards directs : nous disons ce que nous pensons uniquement dans les disputes. Notre vie est cachée derrière un voile de fausses déclarations et estimations.

Dans cette atmosphère d'ennui et de fatigue qui me torturait depuis mon arrivée, j'ai rencontré Dina. Elle m'avait cherchée dans la salle où je donnais la conférence, attendant patiemment dans un coin que je finisse les échanges avec les quelques curieux qui avaient bravé la chaleur déjà étouffante de cet été précoce pour s'intéresser à la littérature du Québec. Je l'ai regardée plusieurs fois, sans la reconnaître. Finalement, c'est elle qui s'est dirigée vers moi. On s'est embrassées et ce n'est qu'alors que j'ai réalisé, comme dans un rêve, qui je serrais dans mes bras. J'étais surtout frappée par sa maigreur. Dina me semblait avoir fondu en elle-même : son squelette qui, dans mon souvenir, était rigide et élancé, me semblait un amas d'os frêles susceptibles de se désintégrer au moindre geste. Elle était molle, hésitante, intimidée.

Je l'ai retenue pour que nous allions manger, mais elle a refusé. Elle a insisté, par ailleurs, pour que je lui rende visite, dans sa nouvelle maison, et que je rencontre son mari. On a décidé que son mari et elle viendraient me chercher le lendemain matin, le dernier dimanche avant mon départ. J'ai annulé toutes mes autres rencontres, car je craignais, en refusant son invitation, de ne plus la retrouver. Je me souvenais trop bien de sa manie d'apparaître et de disparaître sans crier gare. Elle avait tout fait pour être ici, mais cela ne prouvait pas qu'elle ferait tout pour me revoir une dernière fois. Chez elle, les urgences se présentaient et s'évanouissaient à une grande vitesse. Malgré son squelette aminci, Dina restait elle-même dans cette nécessité de satisfaire sa curiosité et de mener ses désirs jusqu'au bout. Même quand elle voulait fortement quelque chose, elle pouvait fort bien, le moment d'après, se diriger vers autre chose. Cela valait pour moi comme pour tout

le reste. Dina avait peut-être voulu m'évaluer, peser ma nouvelle identité, voir si je ne m'étais pas changée en un immense cafard : pour ceux qui restent, une métamorphose kafkaïenne guette tous ceux qui changent d'identité. Je savais qu'elle était déçue et que si je n'insistais pas, elle se volatiliserait sur-le-champ. Comme j'avais aussi mes curiosités, j'ai insisté pour que le lendemain elle vienne me chercher afin que nous mangions ensemble.

Le lendemain, plus tôt que prévu, Dina est arrivée chez ma belle-mère, qui me logeait pendant mon séjour, accompagnée de son mari, Paul. Je l'ai aimé tout de suite, d'autant plus qu'il formait un couple si drôle avec Dina. C'était un petit bonhomme dodu, presque chauve, avec un visage luisant de graisse causée par l'embonpoint. Ils étaient récemment revenus de vacances au bord de la mer. Son bronzage, qui collait bizarrement à sa peau blanche, lui donnait l'air étrange de quelqu'un qui se cachait sous le déguisement d'un fard. Il avait l'air de Peter Sellers dans le film *The Party*. Paul n'était ni gêné ni complexé par ma présence. Il s'est installé sans hésiter dans le salon et a commencé à se servir avec avidité des amuse-gueule que ma belle-mère avait déposés sur un plateau. Après quelques grandes gorgées de vin, il a déployé un grand mouchoir en tissu pour éponger la transpiration sur son crâne. Il riait fort et me questionnait sur le Canada. Il a ensuite parlé de son boulot, qui consistait à veiller à la sécurité du métro la nuit. Dina le regardait, placide, sans le contredire mais sans être irritée non plus. J'ai rarement vu une épouse accepter si facilement les propos de son mari. Son attitude ne trahissait ni amour ni admiration, seulement une acceptation impassible. Elle semblait décidée à ne jamais s'énervier, à tout prendre à la légère. En peu de temps, elle s'était jointe à son mari qui mangeait et buvait avec le même grand appétit.

Nous sommes montés dans leur auto pour nous rendre chez eux. Ils avaient acheté un appartement à l'extérieur de la ville, dans une sorte de village satellite appartenant physiquement à la ville mais dirigé par sa propre municipalité. Dans ces blocs en ciment, les logements étaient bon marché en

raison de la distance à parcourir jusqu'à Bucarest, soit environ vingt kilomètres, ce qui, étant donné l'état de la route et la circulation chaotique, représentait une grande épreuve. Le seul moyen de transport était un autobus rouillé et brinquebalant qui faisait la navette une fois l'heure.

Dina avait beaucoup insisté pour qu'ils achètent cet appartement. Son mari aurait voulu attendre un peu plus afin qu'ils amassent de l'argent et s'achètent quelque chose de plus petit mais de plus central. Cependant, Dina en avait assez de vivre logée par les autres. Elle voulait avoir une maison à elle, n'importe où, une hutte au milieu d'un marais insalubre, s'il le fallait, mais qu'elle soit à elle. Et comme dans toute famille roumaine, dès qu'elle avait mis la main sur la clé, elle avait commencé la bataille des rénovations. L'appartement, un trois et demie, était situé au rez-de-chaussée. Paul avait été obligé de détruire le balcon, construit au niveau de la terre. Il était, de toute façon, impossible d'y garder quoi que ce soit à cause des voleurs. Dina avait transformé la terre en friche qui s'étendait devant sa fenêtre en un petit potager. Elle avait maintenant son jardin à elle où elle cultivait des tomates, des échalotes, mais surtout du basilic, du fenouil, de la livèche, du romarin et des fleurs apportées de notre village : des oreillettes, des chrysanthèmes sauvages, des narcisses et des muguet. Parfois, elle lisait sur le seuil de la porte donnant maintenant sur son jardin, traversé par une petite allée carrelée.

L'appartement était grand mais vide, car ils n'avaient pas d'argent pour acheter du mobilier. Ils avaient improvisé des meubles avec des boîtes faisant office d'armoires, des malles qui tenaient lieu de table, des caisses de bière en guise de tables de chevet. Partout une rigueur et une simplicité austères. Dans sa hâte d'avoir une maison, Dina avait même acheté un appartement sans portes, sans chauffage et sans système de gaz ; les murs n'étaient même pas finis. Paul avait dû obéir, car Dina n'en pouvait plus de vivre ailleurs : maintenant, il s'amusait de tout ce qu'il leur restait à faire dans cet appartement sombre, toujours humide parce qu'il n'était que faiblement chauffé par un radiateur. Pour faire la cuisine, ils utilisaient des bonbonnes de gaz. Dans la salle de bains, ils

avaient installé un chauffe-eau dont la capacité ne suffisait que pour une moitié de douche. Chaque fois qu'ils voulaient se baigner, ils devaient ajouter de l'eau chaude afin de remplir la baignoire. Dina avait recouvert le ciment du plancher de tapis tissés par sa mère. Elle avait pris tout ce qu'elle avait trouvé dans ses coffres pour réchauffer et égayer un peu l'atmosphère terne des pièces. Le salon donnait heureusement sur le jardin. Suivant la mode, Dina avait aménagé un coin japonais, avec du gravier et des bols en verre remplis de toutes sortes de choses : des cailloux, des billes en verre coloré, des œufs peints et des fleurs séchées.

Nous avons mangé des choses que Dina avait préparées d'avance et gardées au réfrigérateur. Elle avait pensé évidemment me nourrir avec des plats traditionnels, qui lui avaient pris toute la journée du samedi à préparer, après notre séparation. Plus que moi, c'était Paul qui s'empiffrait. Dina le servait autant qu'il voulait, sans aucune allusion à son ventre qui était gonflé à en crever. Au contraire, elle s'amusait de ses chicanes tendres. Rien de ce qu'il disait et qui la concernait, même de manière négative, ne la dérangeait. Elle s'amusait, à côté de lui, de ses propres défauts ou gaffes. La voix de Paul n'avait aucune trace de malice ou de méchanceté. Il ne faisait qu'essayer de m'amuser, et Dina le savait. Parfois, elle aussi le réprimandait sur la lenteur avec laquelle il apportait une assiette ou remplissait mon verre, mais elle ne faisait que jouer un rôle qui les amusait tous les deux, celui de la femme méchante et grincheuse. Paul répondait rapidement à sa demande, simulant la peur de la grande gueule de sa femme. Leur sourire démontrait combien ils s'étaient exercés à jouer parfois le mauvais mari et la méchante femme, mais combien leur couple était dépourvu d'incidents et d'engueulades. Rien ne pouvait troubler la paix qui régnait dans leur relation : Paul faisait tout ce que Dina lui demandait, la chicanant par la suite pour ses mauvaises décisions.

Pourquoi avais-je l'impression que Dina était diminuée par cette relation ? Malgré le plaisir qu'elle prenait à jouer le rôle de la femme satisfaite, arrivée au but, elle me semblait humiliée par ce rôle. Malheureuse ? Je n'aurais pu le dire. Elle

était plutôt anesthésiée contre tout sentiment. Elle me semblait comme un ballon qui perd de l'air, et cette image m'était fournie par son corps qui avait perdu de sa robustesse. Sans grossir ou s'adoucir, son corps devenait laid, sec : il vieillissait en se rapetissant, en s'aiguissant. Ses gestes manquaient d'enthousiasme malgré son visage qui laissait voir une gaieté inexplicable à propos de ces retrouvailles gênantes pour les deux. Nous avions été séparées trop longtemps pour déclarer que nous nous manquions ou que nous allions nous manquer. Cela aurait été un mensonge, et personne n'osait le proférer. Dina n'avait jamais eu de talent pour les grands mots. Elle n'avait jamais fait de déclarations d'amour ou d'affection, et la relation avec Dragan l'avait encore plus castrée contre ce genre d'effusions. Avec moi, elle avait toujours gardé un ton neutre, froid. Je pense que mes gifles ne s'étaient pas totalement effacées de sa mémoire et, d'une manière insoupçonnée, elle m'en voulait encore, tout comme sa mère.

Son corps diminuait par politesse, pour s'accorder à la taille de son mari, un courtaud. Pour le poids, elle s'efforçait d'engraisser, mais cela n'arriverait jamais : son corps brûlait les calories à la vitesse d'un réacteur nucléaire, son métabolisme n'avait pas ralenti son rythme, pas même d'une minute. Elle brûlait les calories par les deux bouts, même quand elle dormait. Dans notre enfance, je savais les affres de ce corps jamais en repos : Dina mangeait et chiait presque simultanément.

Paul se moquait même de son désir à lui d'avoir des enfants, mais le regard ironique que Dina lui a jeté m'a fait comprendre que cela était hors de question. Dina supportait sûrement cette relation par nécessité, et personne n'aurait pu l'obliger à plus. Paul l'avait compris, car il n'était pas stupide, et son optimisme débonnaire montrait qu'il se résignait à cela aussi. Il acceptait tout ce qui venait de sa femme, et l'étrangeté était que lui non plus n'était pas fou d'amour pour elle. Pour les deux, ce mariage était un arrangement convenable pour passer le temps et vieillir ensemble. Dina acceptait la bonhomie vieux jeu de son mari, alors que lui subissait ses caprices. Il avait même consenti à ce que sa femme renonce au boulot pour la seule raison qu'elle n'endurait plus ses

collègues, les rumeurs du salon, les prétentions des clientes. Pour une brève période de temps, ils avaient dû se contenter du salaire de Paul, qui suffisait à peine à payer l'électricité, la nourriture et l'essence pour quelques voyages par année. Pendant quelque temps, Dina avait flâné comme de coutume dans la ville, et avait lu quelques pages de plus dans ses éternels traités de sagesse. Puis, un jour, alors qu'elle longea la vitrine d'une fleuriste, elle avait vu une offre d'emploi. Depuis une semaine, Dina avait troqué son métier de coiffeuse pour celui d'aide-fleuriste. Toute la journée, elle ne faisait qu'arroser les plantes et découper des feuilles de papier pour l'arrangement des bouquets. Elle ne savait pas combien de temps cette passion allait durer, mais, pour le moment, elle se déclarait contente qu'il y ait moins de monde autour d'elle et surtout qu'elle n'ait plus à toucher à des étrangers, ce qui lui avait toujours répugné. Paul avait confirmé ce changement en me montrant une rangée toute fraîche dans leur jardin, avec de petits plants ou des monticules marqués par des bâtons et des inscriptions sur des bouts de papier. En cachette, Dina s'empara de bulbes ou de ceps de fleurs chez la fleuriste et les plantait ensuite dans son jardin. Paul me disait qu'à ma prochaine visite je pourrais moi aussi en prendre pour les multiplier au Canada.

Quelle était la place de Dragan dans tout cela ? Quel souvenir gardait-elle de la vie menée auprès du douanier serbe ? Et qu'en savait Paul ? Le fait que ce sujet n'intervienne jamais dans la discussion me faisait croire que c'était peut-être le seul sur lequel on ne blaguait pas. Dragan n'existait plus, il s'était évanoui dans les eaux du Danube. Gardait-il encore la frontière serbo-roumaine après la fin de la guerre ? S'était-il marié, avait-il retrouvé sa famille ?

Ils m'ont questionnée sur ma vie au Canada, mais sans insister sur les détails. J'avais même l'impression que cela ne les intéressait pas vraiment. Paul m'a dit qu'eux aussi avaient pensé un jour déposer leur dossier pour émigrer, mais que le fait qu'ils ne parlaient ni anglais ni français les en avait retenus. Les deux se ressemblaient dans leur aversion pour la langue des autres et dans leur incapacité à l'apprendre. Je les

ai encouragés là-dessus, car lui, comme ingénieur, aurait vite trouvé du travail, même en tant que mécanicien de métro. Dina aussi. Le métier de coiffeuse était en demande : chaque jour, dans les annonces des journaux, je voyais des dizaines d'offres d'emploi dans les salons de beauté. J'ai poussé même plus loin mes encouragements, en leur proposant de leur envoyer des formulaires et de leur expliquer en détail les démarches. Un bref moment, j'ai envisagé ce petit bonheur, d'avoir près de moi, au Canada, mon amie d'enfance, de la laisser couper mes cheveux une fois par mois, corvée qui me tracassait depuis toujours. Ils m'ont remerciée, mais m'ont demandé de n'effectuer aucune démarche, car ils voulaient encore y réfléchir. L'idée de quitter cet appartement qu'ils avaient si difficilement adapté à leurs besoins les attristait plus qu'elle ne les effrayait. Paul se moquait de l'impossibilité, pour Dina, de transporter le gravier de son coin japonais. Et alors, sur quoi construire leur bonheur dans le nouveau pays ?

Le soir était vite tombé. Ils m'ont offert de dormir chez eux, mais j'ai refusé. Déjà, il m'était difficile de faire bonne figure en leur compagnie. Paul était toujours de bonne humeur et entretenait le feu de la conversation, mais ses histoires avaient commencé à m'ennuyer. Dina semblait, par contre, fatiguée. Je connaissais bien cette fatigue cosmique qui s'emparait d'elle tout d'un coup. Encore un peu, et elle me demanderait de la laisser s'assoupir, comme autrefois lorsqu'elle réclamait son droit au sommeil. Je me suis préparée pour le départ, et mon geste l'a brusquement réveillée, lui a redonné de l'énergie. Ils m'ont reconduite en ville. Dina a fouillé parmi les objets éparpillés sur le gravier. Elle y a choisi un œuf dessiné, en provenance de Moldavie, la province qui avait fait éclore cet art populaire. Le petit œuf, vidé de son contenu pour ne pas pourrir, était léger comme une plume. Sa coquille était peinte de toutes parts par une arabesque compliquée. Dina l'a enveloppé dans de la ouate et l'a placé dans une petite boîte en carton.

Sur le chemin du retour, nous n'avons pas beaucoup parlé. Paul gardait la même énergie, mais l'attitude de sa femme le décourageait ; il craignait de la déranger, de la

fatiguer avec son bavardage. De temps en temps, il me montrait de nouveaux bâtiments et m'expliquait tout ce qui se cachait derrière leurs portes. Il s'étonnait avec bienveillance de la richesse accumulée par certains de nos concitoyens. Il éprouvait même une faible admiration pour ce dont sont capables les canailles. Paul appartenait à un pays où la dextérité des uns à s'enrichir n'énervait pas les autres mais les amusait, comme l'espièglerie d'un enfant prodige. Quant à lui, il n'en voulait pas plus qu'il n'en avait, car il n'était pas capable de se le procurer : ça, il le savait trop bien pour s'inquiéter de la manière des autres de s'enrichir. Sur ce, Dina l'a brusquement regardé, comme un inconnu qui te surprend par sa demande de lui faire de la place : quelques secondes plus tard, son regard s'était encore une fois adouci. Elle lui a souri, indulgente pour la quantité de bêtises qu'il énonçait. Paul a continué, amusé par son propre verbiage.

Ils m'ont déposée devant le bâtiment où j'habitais, ont refusé de monter. Mais ils m'ont arraché la permission de venir me conduire à l'aéroport, ce que j'ai accepté volontiers. Une semaine plus tard, ils me déposaient en hâte à l'aéroport, car il n'y avait pas de place pour stationner. Paul a eu à peine le temps de descendre mes bagages, alors que Dina me faisait ses adieux, en regardant au-dessus de ma tête. La même gêne qu'auparavant de se séparer de quelqu'un. Il semblait que mon départ ne faisait aucun effet sur elle, comme si nous séparions pour quelques semaines. Je n'avais rien soupçonné de ce que cette dernière rencontre signifiait. Tout ce que je savais était que notre amitié s'était épuisée. Plus rien ne nous liait : nous avions beaucoup trop changé. Nos souvenirs communs n'avaient plus le même pouvoir d'évocation. Nous n'avions plus besoin l'une de l'autre.

À l'enregistrement des bagages, les douaniers étaient plus gentils qu'à l'arrivée. Ils accompagnaient d'un regard bienveillant ceux qui portaient, hélas, les mains vides. Le pays était à l'abri de toute invasion étrangère. Ils se permettaient le luxe de leur sourire et de leur souhaiter bon voyage.

J'étais contente de rentrer à Montréal, car cette année-là, à Bucarest, le mois de mai était déjà excessivement chaud et

sec. En rentrant près des miens, j'allais vivre de l'autre côté de la planète un deuxième printemps. J'avais hâte de franchir la frontière et de saluer les douaniers en français pour me sentir, finalement, arrivée chez moi.

De retour à Montréal, j'ai considéré d'un œil rassuré les premières personnes que j'ai rencontrées après la sortie de la navette. Elles étaient ici pour me protéger, pour m'accueillir. J'ai vite passé sur les soupçons d'une femme qui me demandait, derrière un trou dans un mur vitré, quelle était la valeur des marchandises que j'introduisais au pays. J'avais oublié de l'écrire sur le formulaire. Je lui ai dit, hésitante, deux cents dollars, car comment estimer la valeur de quelques bouquins, d'un ancien samovar, des anciennes hardes décoratives que j'avais extraites du garage de ma belle-mère et de deux tapis tissés à la main, sûrement les derniers dont j'allais hériter de ma mère ? Ce n'est qu'à la sortie que j'ai vu la croix rouge sur mon papier, lorsqu'on m'a fait signe de passer à côté pour qu'on fouille mes bagages. Quelque chose dans ma tenue, ou dans mon regard peut-être, avait éveillé leur suspicion, car ceux qui viennent du tiers-monde sont toujours des suspects.

Un jeune homme a enfilé des gants en caoutchouc. Ça, c'était la grande différence entre l'Ouest et l'Est, ces gants chirurgicaux prévus pour la fouille de mon sac comme s'il était une prostate infestée. Il a cherché doucement et avec précaution dans chaque poche de ma valise à main et de mon petit sac à dos. Chaque bout de papier pouvait éventuellement cacher une bombe ou une aiguille envenimée : c'est pourquoi il les prenait et les déplaçait aussi méticuleusement qu'un vieux papyrus en train de se déchirer. Il m'a questionnée sur la provenance de chaque objet ; il a ouvert toutes les lettres et il a débarrassé les cadeaux que les parents de quelques amis m'avaient donnés pour leurs enfants habitant à Montréal. Le bel emballage de leurs petits paquets n'était plus que confettis. Le douanier a mis une demi-heure à fouiller mon sac à main, après quoi il est passé aux deux grosses valises. J'ai commencé à trembler et ma voix s'est asséchée, car je savais ce qui se trouvait à l'intérieur : trois litres d'alcool, deux pots de

confiture et, plus grave encore, un pot de viande cuite. Le jeune a vitupéré un peu contre ces gros bagages qui déchiraient le dos des pauvres chargeurs. Il reconnaissait vite les passagers voyageant au tiers-monde à leurs bagages pleins à craquer. Comment ces gens-là, qui vivaient de l'assistance sociale, avaient-ils de quoi remplir leurs valises ? La réponse lui était venue à force de les avoir tant fouillés : des vêtements usagés, achetés au Village des valeurs, des souliers d'hiver en été et d'été en hiver, des bâtons de chocolat et de gomme à mâcher. Y avait-il une telle crise de gomme à mâcher au tiers-monde ? me demandait-il. Je lui ai dit que je venais de Roumanie, où la gomme n'était pas vraiment un objet de disette. De retour, ces mêmes passagers se chargeaient de souvenirs, de tout ce qu'ils avaient laissé au pays, au moment de leur départ, et qu'ils voulaient maintenant rapporter dans leur nouvelle maison, morceau par morceau. Le douanier avait l'expérience de tant de fouilles dans ces poubelles identitaires ! La vue de mes valises l'a intrigué et il a dû changer plusieurs fois de paires de gants. Il a posé le grand samovar russe sur son comptoir et l'a montré à son collègue, qui est venu l'admirer. Mais l'autre n'a pas eu autant de patience pour regarder mes tapis tissés, mes vases en bois, mes livres aux couvertures déchirées. Le douanier approchait du fond de la deuxième valise, là où j'avais déposé les trois bouteilles d'alcool et les pots de nourriture. Pourquoi avais-je pris tout ça, alors que je ne buvais pas d'eau-de-vie et que je ne mangeais jamais la viande trop salée, conservée en saumure par ma mère ? Elle voulait que j'y goûte au Canada, mon nouveau pays, et que je pense encore à elle. Que je boive chaque matin un verre de *tzouica*, car cela réduisait l'acidité de l'estomac ; elle savait que j'avais toujours eu un estomac sensible. J'avais expliqué à ma mère qu'il était interdit d'apporter de la viande et que je ne pouvais pas dépasser un litre d'alcool, mais Dieu était toujours du côté des innocents, selon son mot d'ordre. À Bucarest, j'avais voulu par deux fois jeter à la poubelle ses pots et ses bouteilles, car ma belle-mère ne voulait pas d'eux, étant malade du foie. Elle m'avait observée d'un œil avide, pour voir si j'aurais le cran de jeter le cadeau de ma mère, de ma propre

mère qui avait sacrifié ses réserves pour mon voyage au Canada. J'avais tout placé au fond de la valise, me disant qu'à l'aéroport j'aurais peut-être une illumination à savoir si je devais ou non prendre tout ça avec moi.

Le jeune douanier est finalement arrivé à la fin de ses fouilles au bout d'une heure de travail. Il a vu les deux bouteilles en plastique de couleur verte transparente, des bouteilles de Sprite que ma mère réutilisait pour conserver l'alcool. J'avais les mains gelées, mais le jeune homme les a tout simplement mises de côté. Comment soupçonner qu'une mère roumaine ait pu mettre de l'eau-de-vie dans deux bouteilles de Sprite ? Il est ensuite arrivé à la confiture, enfermée dans deux pots en plastique rouge, avec deux tomates dessinées sur l'étiquette, car ceux-ci étaient des contenants de pâte de tomates recyclés. Il m'a demandé ce qu'il y avait dedans et je lui ai dit que c'était de la confiture de prunes. Il a regardé mon formulaire et m'a dit que je n'avais pas inscrit la confiture, qui n'était pas acceptée mais pas totalement interdite non plus, à la différence de la viande, pour laquelle, vous savez, vous auriez écopé d'une amende de deux cents dollars. Il m'a crue. Il était trop fatigué, ou trop dégoûté, pour dévisser le couvercle et renifler le contenu des pots. Il les a mis de côté et il est arrivé finalement à l'autre pot de plastique avec le dessin de deux belles tomates bordées de feuilles de persil dans un panier d'osier. Le jeune douanier m'a demandé, épuisé, s'il y avait aussi de la confiture dedans, et, pour la première fois, j'ai osé tromper ce pays : j'ai dit oui. La fouille s'est terminée, et le douanier m'a conseillé de ne plus oublier d'inscrire la valeur des marchandises sur mes papiers de douane.

Après mon retour, je n'ai pris contact avec Dina qu'une seule fois, par Internet. En fait, c'était son mari, qui avait une adresse électronique sur Yahoo, qui me donnait de ses nouvelles. Dina avait vite abandonné sa carrière de fleuriste à cause du froid, disait Paul. L'été s'était bien passé, mais à l'automne la patronne ne chauffait pas le magasin afin de garder les fleurs fraîches. Dina détestait le froid plus que tout,

car à l'époque communiste, même la faim n'avait pas été aussi dure à supporter que le froid. Les vitrines colorées des magasins d'à côté, les gens bien habillés qui rôdaient dans le quartier, surtout ceux qui achetaient des fleurs, offraient une image trop contrastante avec l'uniforme molletonné qu'elle était obligée d'enfiler à l'intérieur. Elle avait quitté le lieu en promettant de revenir au printemps. Maintenant qu'elle avait une maison, elle ne devait pas faire des pieds et des mains pour gagner son pain. Arrivée presque à la quarantaine, elle ne désirait que mener une vie qui ne côtoyait plus le monstrueux. Où elle n'était pas riche, mais où elle n'avait ni froid ni faim non plus ; où elle n'était pas aimée, mais pas humiliée non plus.

Au moment de cette lettre virtuelle, Dina gardait la maison. Elle passait les journées au milieu du lit, croquant des graines de tournesol, regardant la télé, lisant des livres sur la manière de décorer sa maison ou qui prodiguaient des conseils pratiques pour nettoyer de manière écologique la vaisselle ou le linge usé. Je n'ai pas répondu à cette lettre et Paul ne m'a jamais réécrit.

Lorsque, plus tard, j'ai parlé à ma mère de Dina, elle m'a dit que Paul avait déjà été marié, qu'il avait un garçon de sa première épouse, mais qu'il refusait de revoir ou de parler et à la mère et au fils. Pourquoi ? Parce que sa femme l'avait quitté pour un autre et avait pris l'enfant avec elle sans crier gare. Maintenant, Paul ne voulait qu'oublier, qu'effacer cet épisode de sa vie et n'en rien savoir. Il n'avait eu ni femme ni enfant, tout recommençait à zéro, il était nécessaire pour lui de le croire. Ma mère disait que Dina voulait qu'il cherche l'enfant et qu'il lui offre au moins un sac de bonbons, mais Paul refusait avec obstination. Dina insistait pour la forme, évidemment, car leur ménage aurait sûrement souffert d'éventuelles nouvelles charges. Elle n'éprouvait que de la honte pour un mari aussi indifférent envers son propre enfant et voulait se protéger contre les ragots.

Le propos de mon père me déconcerte. Comment est-il possible que Paul ait tué Dina ? Dragan devait avoir quelque chose à faire là-dedans. Paul n'aimait pas Dina, mais il avait répondu généreusement à son amitié. Dragan avait sûrement

surgi comme un spectre entre ces deux personnes qui s'efforçaient d'être gentilles l'une envers l'autre et de s'accorder un peu de paix.

Dina aurait-elle menacé Paul de se séparer de lui ? Comment soumettre de nouveau un homme à la même épreuve ? abandonner quelqu'un qui a été votre ami, qui a fait tous vos caprices, qui vous a accordé la maison de vos rêves, avec une porte s'ouvrant sur le jardin ? C'était peu, mais c'était beaucoup pour quelqu'un qui fuyait la terreur d'un douanier serbe. Il faut être reconnaissant de ce qu'on reçoit, surtout si l'on n'a aucun mérite. C'était probablement la dernière phrase que Paul avait prononcée avant d'étrangler Dina.

## Samedi

Je me réveille déjà fatiguée : aujourd'hui, je dois commencer les préparatifs pour mon anniversaire, préparatifs que j'ai remis tant de fois. Je dois nettoyer, dépoussiérer, essuyer la vaisselle et les verres, cuisiner une partie des plats.

Je me réveille en me disant que je déteste le mois d'août : j'aime plutôt les printemps qui tardent à arriver et les hivers qui n'en finissent plus. Je les aime car, dans ces moments qui se prolongent trop, on a le sentiment d'être pillé de quelque chose auquel on a pleinement droit. Et l'injustice donne à celui qui la subit une certaine dignité et, pourquoi pas, un avantage psychologique.

Lorsque j'appelle chez nous, c'est toujours mon père qui répond. Toutefois, il ne s'attarde pas beaucoup, car ma mère est à la maison. Il me dit qu'il va l'appeler tout de suite, elle dort au soleil, au milieu de la cour. Je sais bien où se repose ma mère, près de la terrasse devant la maison, un lieu ensoleillé, pas loin du cerisier. Papa me dit que la veille au soir il a plu et que, maintenant, cela se réchauffe doucement. Sans entendre mes autres questions, il crie le nom de ma mère, qui arrive sans tarder.

Je ne sais par où commencer, d'ailleurs j'ignore pourquoi j'appelle encore. Dina est morte, tuée par son mari, pour Dieu sait quoi. Qu'est-ce qu'il y a encore à savoir ?

Ma mère me réserve toutefois une autre surprise. Quand elle commence à me parler, je me rends compte que je savais que Paul ne pouvait pas être le coupable.

— Tu sais, Dina s'est tuée elle-même. Elle a pris des médicaments. Ta tante Olympia me l'a dit après l'enterrement. Elle ne voulait pas qu'on le sache avant, à cause du prêtre.

— Maman, que dites-vous ? Ce n'est pas le Serbe qui l'a tuée ?

— Non, non, pas le Serbe. Il est mort. On dit qu'il est mort aussi.

— Comment savez-vous qu'il est mort ?

— C'est ta tante Olympia qui me l'a dit. Il est mort pas longtemps avant.

— Comment est-il mort ?

— Comment pourrais-je le savoir ? Il est mort et c'est tout. Dina n'avait rien à craindre. Tout allait si bien pour elle. Et maintenant, c'est fini. Son mari était aussi à l'enterrement. Mais tu sais comment sont les hommes, il n'avait pas l'air trop triste. Il a bu et mangé avec tout le monde.

Je dis à maman que je dois la quitter, car je dois aller faire des achats. Se souvient-elle que demain c'est mon anniversaire ? Je suppose que non, puisqu'elle ne dit rien. Je ne le lui rappelle pas non plus.

Pauvre Dina ! Comme tout petit peuple qui a vécu longtemps sous la domination d'un grand pouvoir, Dina s'est écroulée après avoir gagné sa libération totale. Elle ne savait plus jouir du bonheur de faire à sa tête. Après la disparition de l'oppresseur, sa vie était devenue trop incongrue. Elle ne savait pas y mettre de l'ordre et encore moins de la passion. Il était trop tard : elle ne pouvait espérer autre chose que l'appartement froid de la banlieue, laquelle lui offrait un avenir trop prévisible pour une enfant née à la campagne. Installée à Bucarest, elle surveillait ce qui se passait là où elle avait laissé toutes ses énergies. Dina avait été éduquée par ce pouvoir et l'avait longtemps servi en suivant ses lois. Maintenant, il lui était impossible de retrouver ses repères. L'intérêt pour ce qui lui arrivait dans sa nouvelle vie se nourrissait encore des nouvelles qui lui parvenaient de l'autre côté de la frontière.

Dragan était mort. Lui non plus ne pouvait vivre sans Dina. Les grands pouvoirs s'effondrent après la perte des

territoires conquis : la décolonisation les laisse seuls et sans ressources. L'ancien colonisateur ne peut concevoir son bonheur en dehors de sa petite colonie, si démunie soit-elle. Même séparés, Dragan et Dina demeuraient probablement la raison d'exister l'un de l'autre. Ils se suivaient de loin, en espérant qu'un jour tout allait redevenir comme avant, sans réellement savoir quelle serait l'issue d'une nouvelle cohabitation. Alors que le colonisateur voyait diminuer sa force, le petit peuple s'émancipait, goûtait à l'indépendance, anarchique, soit, mais non dépourvue de quelques petits avantages. D'un côté un deuil de veuf, de l'autre une liberté sans lois ni repères. Comment réconcilier le souvenir des anciennes mésestantes ? Comment vivre avec l'injustice faite et le malheur provoqué ?

Peut-être Dragan avait-il décidé lui aussi de mettre un terme au dilemme. La douane s'était vidée des petits commerçants, les eaux du fleuve n'étaient plus sillonnées la nuit par les barges des contrebandiers d'essence. Son pays n'avait plus besoin de sa vigilance : son pays — mais quel pays ? — n'avait plus besoin de lui. Tout s'était divisé, rapetissé et, dans ce petit territoire qui leur restait, les défauts de chacun devenaient encore plus évidents. Avait-il tourné l'arme contre lui-même ? Possiblement ! Ma mère ne le savait pas.

Notre drame venait du fait que nous ne cessions jamais de nous interroger. Nous n'avions pas la sagesse de laisser les horreurs se consumer d'elles-mêmes. Dina et moi n'avions pas la science de nous rendre la vie facile. Si mon amie s'interrogeait sur sa place physique dans cette nouvelle vie, moi, je me questionne sur la langue dans laquelle je dois nommer les choses autour de moi. Comment définir dans quel alphabet rédiger tout ce qui surgit de la profondeur de mon âme et qui aspire secrètement à prendre forme en ce monde ? Dina ne comprenait plus la nature de ses passions, et moi, je ne parviens plus à comprendre la voix de ma conscience. Dina ne savait plus déterminer le but de sa vie, et moi, je ne saisis plus le contour physique des paroles qui traduisent mes pensées. S'agit-il de mots que je prononce depuis ma naissance ou

seulement de flux d'air, de courants d'énergie que je peux à peine saisir au moment où ils se sont déjà épanouis ? Et alors, à quoi bon les mots, à quoi bon s'inquiéter de la langue dans laquelle nos pensées s'expriment ?

J'affronte cette longue journée de travail qui doit couronner quarante ans de vie. Pour continuer à vivre, me dis-je, il me faut accepter calmement ce qui compose ma nouvelle vie et qui n'existait pas auparavant. Est-il vrai que ce qui est important pour notre vie se passe en notre absence, ainsi que Salman Rushdie le disait ? Peut-être, mais dès qu'on arrive dans un nouvel endroit, on a le sentiment qu'on peut finalement rattraper le décalage, qu'on peut participer à la réalisation du présent. Maintenant, je dois oublier Dina. Je dois m'ouvrir à cette nouveauté qui me donne la conviction que j'assiste à l'accomplissement des choses qui comptent vraiment : l'orthographe du français, la météo au Québec, les noms et les luttes des gangs dans les rues de Montréal, les champs de canola génétiquement modifiés, les aubaines d'automne.

En fin de compte, qui a tué Dina ?

Nous tous l'avons tuée.

La première, c'est moi, avec mes gifles, mes coups en apparence innocents mais qui étaient en fait le présage de la violence que les femmes s'infligent les unes aux autres et de leur méchanceté gratuite, méchanceté que les proches ne peuvent pas rendre moins dangereuse. Malgré la puissance de sa mère, Dina devait affronter seule mes agressions, incapable de se défendre. Puis, il y a eu Dragan avec la violence de son amour, un amour qui n'a pu dépasser la barrière des langues et des nations. Ce qui les séparait n'était pas seulement un fleuve et une guerre, mais aussi la pauvreté joyeuse des peuples en détresse. Il y a eu ensuite son mari, un ingénieur médiocre, fatigué de ses crises et de son éternel mécontentement dont il ignorait la douloureuse origine. Malgré sa bienveillance de parade, il la considérait probablement comme légèrement névrosée. Il y a eu aussi la cohorte de ses collègues de travail, les coiffeuses aux cheveux oxygénés, aux gros bijoux en or, aux habitudes prétentieuses. Enfin, il y a eu le pays qui chan-

geait alors de visage, qui passait de l'austérité maoïste du communisme à la flamboyance du capitalisme, avec ses publicités hilarantes, au contenu sexualisé même pour la nourriture. Elle vivait chaque jour le cauchemar des rues surpeuplées, de la vulgarité des jurons adressés aux femmes par les chauffeurs, de la poussière en été et de la boue en hiver, des salons qui ouvraient et fermaient à grande vitesse. Dina passait de désenchantement en désenchantement. Elle n'était plus ni jeune ni belle, elle n'avait pas fait d'études supérieures, elle n'était plus une concurrente pour personne, même pas pour le cœur des hommes.

À quarante ans, je me rends compte que je commence à savoir vivre avec l'attente de la mort. Les nouvelles de la mort des villageois me préparent à ma propre disparition.

Je vis déjà avec la pensée du cérémonial de l'enterrement de mon père : je l'ai vécu tant de fois que son attente me fatigue, me fait vivre plus vite mes dernières années à moi. Faute de grands événements dans ma vie, j'amasse les fragments des événements à venir. Les vivre par anticipation constitue l'aventure de ma vie actuelle. La vie m'a chargée avec la mémoire des autres, avec le souvenir de leurs drames et de leurs inquiétudes. Je vis avec la mort de tout le village, de tous les gens qui ont croisé mon chemin depuis mon enfance : je vis la destruction de toutes les maisons, des petits potagers, des troupeaux d'animaux, des volailles. Je vois l'anéantissement de cet espace, le gouffre qui se creuse pour l'enterrer à tout jamais, sans survivants.

Je vis aussi en évitant de penser à ma mère, car elle se manifeste en moi comme joie mais aussi comme cauchemar. Je sais que ses conseils s'avéreront justes beaucoup trop tard, lorsque tout sera fini et que le cercle de nos relations sera définitivement fermé. Je vis, actuellement, avec la nécessité de sa présence : plus tard, ce seront la honte, le regret, le châtement, le désespoir.

À quarante ans, je ne suis pas si vieille pour ne vivre que de souvenirs. Je ne suis qu'à l'âge où certaines questions

naissent du fait qu'on ne peut plus lutter contre le corps qui grossit, qui se dilate selon ses propres normes. Chaque nouvelle ride sur ma peau est inscrite dans ma génétique. Je deviens ce que ma mère et mes grands-mères ont été.

À quarante ans, la vie ne cesse de se mêler à la mort, et l'amour, à la haine. Je suis bâtie pour résister au désespoir et pour m'émouvoir devant la possibilité du bonheur à venir. Je ne cesserai jamais d'espérer, d'imaginer, de désirer.

Bon anniversaire !

## Table

|                |     |
|----------------|-----|
| Dimanche ..... | 11  |
| Lundi .....    | 33  |
| Mardi .....    | 52  |
| Mercredi ..... | 99  |
| Jeudi .....    | 133 |
| Vendredi ..... | 154 |
| Samedi .....   | 173 |

## HASHTAG

### Les récits du présent

À l'instar du symbole fédérateur qui a inspiré leur nom, les Éditions Hashtag veulent être un lieu de rassemblement des discours qui s'intéressent aux visages cachés de notre société. Écrites dans une langue simple, mais qui exprime la richesse des accents qui la composent, les publications de Hashtag aident à mieux comprendre le présent.

Et ce présent doit impérativement être dépeint à sa juste mesure. Il doit rendre visibles toutes les marginalités invisibles qui composent le tissu de notre réalité. Il doit donner la parole aux minorités audibles. Il doit reconnaître l'identité trans et queer. Il doit démystifier les tabous liés à la santé mentale, à l'agression sexuelle, au racisme, à la discrimination, faire place à la spiritualité autochtone. Il est temps que la littérature prenne le pouls des changements qui ont transfiguré notre rue, notre quartier, notre société : notre monde.

## PARUTIONS CHEZ HASHTAG

- MIHALI, Felicia. *Une nuit d'amour à Iqaluit*, 2021. [roman]  
POIRIER, Maryse. *Les bêtes vivront désormais plus longtemps que nous*, 2021. [poésie]  
FORTIER, Vincent. *Phénomènes naturels*, 2020. [roman]  
ÉMOND, Sébastien. *Notre-Dame du Grand-Guignol*, 2020. [poésie]  
MONTESCU, Cristina. *La ballade des matrices solitaires*, 2020. [roman]  
BELLOULA, Nassira. *J'ai oublié d'être Sagan*, 2019. [roman]  
CARON-C., Laurence. *La mort habite ici*, 2019. [poésie]  
MIHALI, Felicia. *Le tarot de Cheffersville*, 2019. [roman]  
PROVOST, Émélie. *Les beaux jours du rouleau compresseur*, 2019. [poésie]  
SCARPULLA, Mattia. *Préparation au combat*, 2019. [nouvelles]  
LEGUERRIER, Louis-Thomas. *Entre Athènes et Jérusalem; Ulysse au XX<sup>e</sup> siècle*, 2019. [essai]  
ÉMOND, Sébastien. *#monâme*, 2018. [poésie]  
MICHAUD, Sara Danièle. *Écrire. Se convertir*, 2018. [essai]  
TARCAU, Miruna. *L'apprentissage du silence*, 2018. [roman]  
MIHALI, Felicia. *Une deuxième chance pour Adam*, 2018. [roman]

## TRADUCTIONS

- RECUEIL DE TÉMOIGNAGES. *Vilaines femmes*, 2021. [essai — anglais]  
NOVAKOVICH, Josip. *Café Sarajevo*, 2020. [nouvelles — anglais]  
STARNINO, Carmine. *Par ici la sortie*, 2020. [poésie — anglais]  
MOSSAED, Jila. *Le cœur demeure dans le berceau*, 2019. [poésie — suédois]  
DEMCHUK, David. *L'usine de porcelaine Grazyn*, 2019. [roman — anglais]